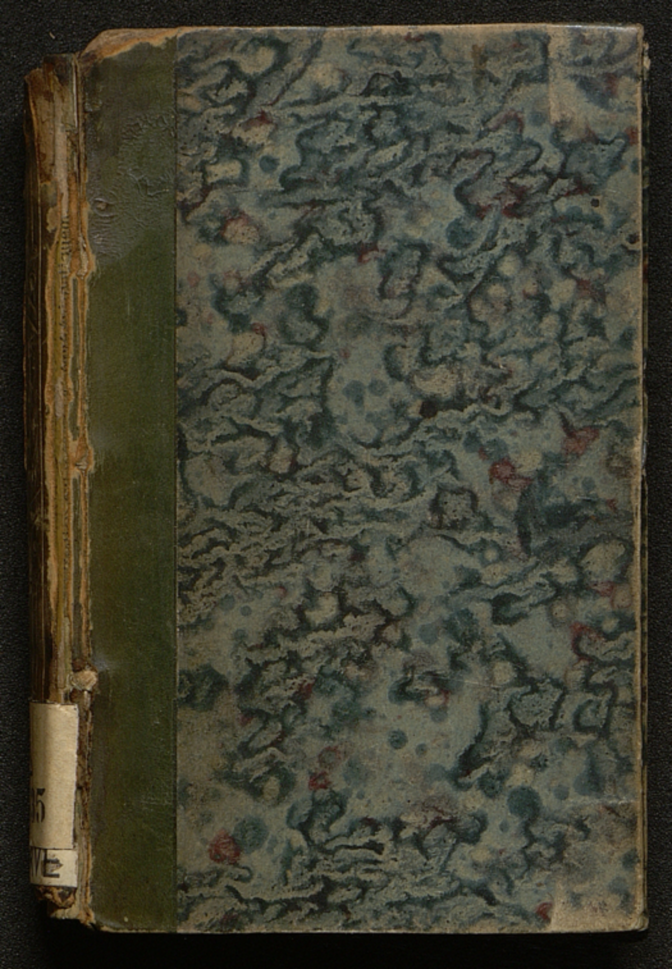
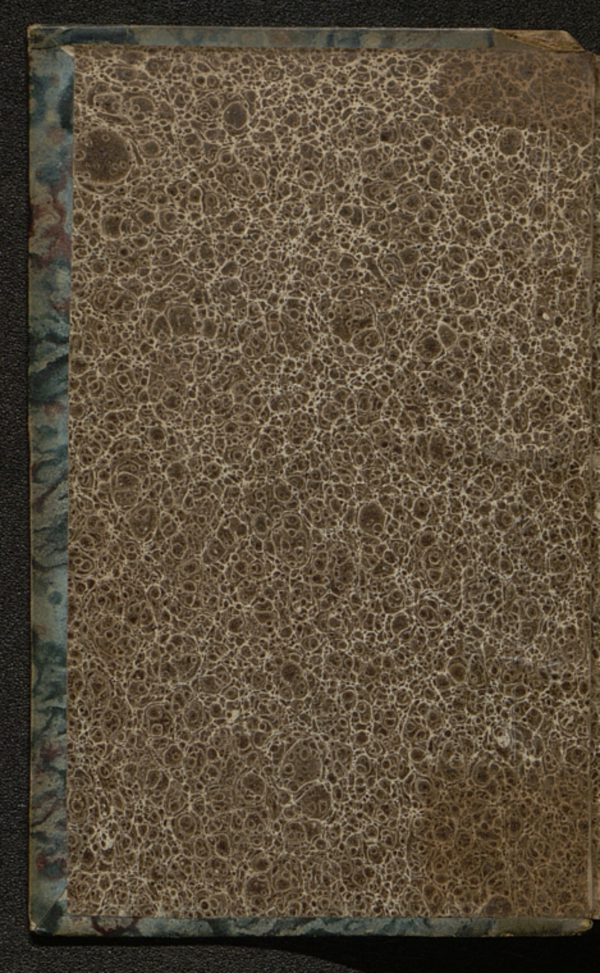


53.535
RESERVE









Les Syrènes, Essai sur les principaux mythes relatifs à l'incantation — 1858, par Kastner

Les dragons de la mythol. celtique. H. Martin. Etudes d'Arch. celtique 1873, p 278

A. de Gubernatis La Mythologie des plantes ou les légendes du monde végétal. Reinwald, 1882, 2 vol.

1328

Hist. de la divination dans le monde antique
par A. Bouché Leclercq 4 vol. in 8 (4 vol. 40 fr.

Δ 53535

Δ 53535.

LE

MONDE ENCHANTÉ.

Imp. de Hennuyer et Turpin, 24, r. Lemercier.
Batignolles.



Typ. Lacrampe et Cie.

LE

MONDE ENCHANTÉ

COSMOGRAPHIE

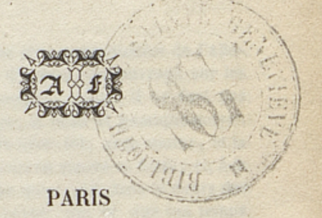
ET HISTOIRE NATURELLE FANTASTIQUES
du moyen âge.

PAR

M. FERDINAND DENIS,

orné

D'UNE JOLIE GRAVURE, PAR M. VATTIER.



PARIS
A. FOURNIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

1843

PRÉFACE.

> « Je n'ai pu gagner sur moi de passer entièrement sous silence ce qui appartient moins à la description du monde réel qu'au cycle de la géographie mythique. Si le vague est un de leurs traits distinctifs, si le symbole y couvre la réalité d'un voile plus ou moins épais, les mythes intimement liés entre eux, n'en dévoilent pas moins la souche antique des premiers aperçus de cosmographie et de physique. »
>
> HUMBOLDT.

Un des écrivains les plus remarquables de l'Allemagne, Gœrres, a dit dans son ouvrage sur les *anciens livres du peuple :* « Non, il ne faut pas l'étudier pour en rire, le beau et poétique moyen âge; il faut le prendre avec foi, avec amour, et la porte d'airain qui nous en sépare se brise; et, à la lueur de cette lampe qui a pâli dans le cours des siècles, nous allons revoir tout ce que ces temps de naïve croyance et de chevalerie ont enfanté. »

C'était une époque féconde en erreurs, sans doute, mais c'était une époque où les esprits, pleins d'énergie et de grâce, créaient sans cesse des

merveilles nouvelles qui agrandissaient le domaine de la poésie, si elles bornaient quelquefois le monde réel. Ce temps des étranges déceptions était celui des beaux rêves, des fantaisies magnifiques, des fictions immortelles; et l'un des esprits les plus éminents de ce siècle n'a pas eu le courage de les regarder avec dédain, lorsqu'il a voulu prouver comment ces rêves se sont éteints.

Il y a plusieurs années, l'auteur de ce petit livre fut frappé de l'ensemble que présentaient les traditions du moyen âge relatives à la forme de la terre et aux créatures dont on l'animait; sa pensée, il l'avoue humblement, ne s'arrêta pas aux erreurs ou aux progrès de la science, mais elle se plut aux fantaisies de la poésie. Quelques recherches antérieures l'avaient jeté dans l'étude des faits qui se rattachent aux sciences occultes, il poussa plus avant ses investigations: il lui sembla qu'on pouvait grouper dans cet univers du moyen âge, si mobile en sa forme, si changeant en ses destinées, les êtres bizarres, terribles ou gracieux, dont on l'avait jadis peuplé. Alors accoururent de toutes les parties de ce monde imaginaire les dragons ailés et sans ailes, les basilics couronnés, les yllérions parents du phénix, et le phénix lui-même, le kraken des sombres régions du Nord, le moine marin, l'évêque de la mer, la noble licorne; et bien d'autres créatures prodigieuses dont le savant et naïf Ambroise Paré rêvait encore l'existence au temps de

Charles IX. Le Paradis terrestre s'ouvrit à ses yeux, les mythes imposants qui avaient ému l'imagination du Dante déployèrent leurs merveilles cachées au-dessous du monde purement terrestre. L'auteur du *Traité analytique des sciences occultes* essaya de former un ensemble de toutes ces belles traditions, et une Revue fort en vogue alors accueillit ces récits, empruntés pour la plupart à des livres manuscrits que la science réelle dédaigne et que les curieux n'osent pas toujours consulter.

Ces pages furent lues : grâce à l'intérêt inattendu des faits, l'auteur fut encouragé dans ses recherches, et bientôt la science poétique du moyen âge, à peu près sans bornes dans ses créations, lui donna des légions si nombreuses d'animaux fantastiques, qu'il résolut d'étendre ces récits et de les compléter : alors les mythes de la renaissance se joignirent à ceux d'une époque antérieure ; les terres que Belalcaçar visita jadis avec ses insatiables compagnons, et que le premier il nomma *El Dorado*, déroulèrent leurs magnificences à côté des descriptions de Marc-Pol, si justement nommé *Messer Milione*; Quivora, Cibora, l'empire du Paytiti, que l'on va essayer de visiter encore de nos jours, la fontaine de Jouvence, trouvée, disait-on jadis, par Ponce de Léon, lui prouvèrent qu'il s'était passé au seizième siècle, pour la géographie, ce qui avait eu lieu longtemps avant, lorsque Raymond Lulle et Arnaud de Villeneuve, cherchant *la*

panacée universelle, découvrirent certaines lois dont la chimie moderne s'enorgueillit encore.

Disons-le cependant, ces courses rapides faites dans des régions à peu près inconnues, ont été fort bornées. L'auteur de ce petit livre a prétendu plutôt indiquer les traditions, qu'il n'a songé à les développer; il a cherché la poésie, il a presque toujours abandonné le symbole. Puisse cet ensemble, tel qu'il est, plaire à quelques esprits curieux, qui trouveront dans la Bibliographie des indications nombreuses, rassemblées avec soin, pour suppléer aux lacunes inséparables d'un tel genre de travail.

LE

MONDE ENCHANTÉ

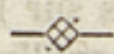
Cosmographie et histoire naturelle fantastiques

DU

MOYEN AGE.

CHAPITRE I.

Idées préliminaires, le monde de Cosmas Indicopleustès. — Saint Isidore. — Quelques croyances de l'islamisme. — La science sous Charlemagne. — La fin du monde.



Lorsque Athel, le roi des Huns, eut jeté un regard de dédain et de joie à l'aspect des merveilles de la civilisation antique ; quand les Hiong-nous basanés et demi-nus qu'il conduisait eurent répété son cri de destruction, l'univers fut changé pour plusieurs siècles (1); les hommes des belles contrées italiques crurent un moment que le monde était devenu la proie d'une génération demi-sorcière, de-

mi-humaine, née des femmes et des démons dans les steppes désolés du Nord. Dans leur désespoir et dans leur haine, ils laissèrent renverser les statues et les temples, ils laissèrent éteindre la lumière des sciences, et il vint un moment d'obscurité si profonde, une nuit si triste plana sur l'Europe, que la pensée demeure effrayée du vague sinistre dans lequel se trouva enveloppé l'esprit humain, entre ses souvenirs demi-effacés et ses terreurs toujours renaissantes.

En exceptant l'empire byzantin, qui n'envoyait plus déjà au reste du monde que les pâles rayons de la science la plus rêveuse, l'ignorance devint si complète, qu'on n'interrogea même plus sur la forme de la terre et sur les créatures qui l'habitaient les guides scientifiques qui avaient conduit le monde. Les hommes, las de la terre, et aspirant vers le ciel, préférèrent créer un monde imaginaire à la possibilité de connaître celui qu'avait créé le Dieu de Moïse, et que commençait à révéler le génie de Ptolémée. Alors, ils le firent tour à tour terrible et burlesque, sombre ou gracieux, d'une stérilité imaginaire, ou d'une si merveilleuse abondance,

qu'on y trouvait toutes les délices du paradis terrestre, et le paradis terrestre lui-même : on le ferma de murailles, on l'entoura de sinistres grandeurs ; on ne laissa de libre au regard de l'homme que le ciel et l'éternité. Puis vinrent encore des barbares, et l'homme du cloître, rêvant toujours, ne trouva plus une seule réalité. Cinq siècles et demi d'observations, le génie d'Aristote servi par le génie d'Alexandre, la vérité dégagée si souvent du mensonge par Pline, les histoires si variées d'Élien, tout cela parla en vain, tout cela s'éteignit, je le répète, pour le commun des hommes, dans les vagues et imposantes rêveries des guerriers de l'Orient et du Nord.

Tout le monde sait maintenant qu'il faut placer entre le sixième et le septième siècle cette funeste période. Alors, nécessairement, tout dut se confondre dans la pensée des hommes, comme les races se confondaient. Les flots de l'intelligence humaine mêlaient leurs eaux, mais comme ces fleuves qui vont entrer dans la mer, et qui rugissent avant de se perdre dans son immensité ; chacun de ces guerriers apportait à l'univers romain sa pen-

sée fantastique et quelquefois sublime sur le monde qu'il parcourait en le dévastant. Ainsi le Scandinave qui chantait en mourant les odes symboliques de la Voluspa, le guerrier d'Odin devait parler avec ravissement et terreur de l'*Himemberg*, de cette cité nuageuse à laquelle on ne parvient que par le pont céleste qui resplendit, après l'orage, de ses triples couleurs. Le Nifleim, le monde souterrain, que traversent des fleuves empoisonnés, ne pouvait être l'objet de sa terreur, puisqu'il n'était destiné qu'aux vieillards et aux femmes; mais il en décrivait avec dédain les sombres horreurs : que lui importaient les animaux de la terre, à lui qui devait voir le loup Fenris, ce rival des divinités du Nord, assez fort pour ébranler le monde, assez vaste pour engloutir un dieu? Et le serpent Yormoungandour, qui entoure l'orbe de la terre de ses replis, et le Grasvitnir qui doit l'effrayer de ses sifflements, et le colossal Eskthirnir, le daim à la corne gigantesque, où tombe la fontaine primitive d'où s'échappent les fleuves qui entourent l'univers! Le Hun des steppes, froidement terrible dans ses rêveries sanglantes, laissait croire aux habi-

tants amollis de Rome, que les dieux l'avaient envoyé comme un vautour pour dévorer les hommes; et avec lui naissait pour le moyen âge la fable terrible des ogres. Était-ce le Slave qui parcourait en chantant nos campagnes? il décrivait le palais ensanglanté de Jaga-Baba, sa Bellone et la riante demeure de Krodo, le vieux dieu que supporte un poisson gigantesque, et qui mêle le parfum des fleurs à l'odeur horrible du sang. Kolna, qui marie les plantes, ne lui était point sans doute inconnue; emblème de deux races, elle pouvait l'être de deux poésies. Était-ce le Vandale qui venait brûler nos villes? son Dieu était une énorme pierre; il vantait cette gigantesque merveille, stupide comme lui. Puis, si les autres races germaniques succédaient à tant de races, modifiant déjà de leur imagination rêveuse et fière les puissantes merveilles du Valohll, ils disaient un monde poétique plus rapproché de ce monde terrestre. Le terrible dragon Fafnir devenait un dragon de flamme, et le frère de Mimir, le vieux géant de la nuit du chaos, donnait, dans son agonie sanglante, des conseils prophétiques, où retentissait déjà la voix terrible du

passé. Bientôt au dragon Fafnir succédèrent des légions d'autres dragons; au nain Engel, monté sur son cheval noir, se réunirent des légions de géants et de nains; c'était précisément en ce temps-là que les bardes du pays de Galle conservaient, dans une religieuse terreur, les âpres traditions du monde celtique, et que les chants de Taliesin et de Llyvarch-Hên apportaient encore au monde leurs traditions gigantesques, leurs sombres et douloureuses prophéties. Soit que tous ces poëtes guerriers eussent la pensée préoccupée de quelques grandes traditions de l'Orient, soit qu'il y eût dans les vastes souvenirs qui les inspiraient quelques souvenirs du monde antédiluvien, le monde tel qu'ils le firent dans leurs récits sauvages éteignit de ses formidables grandeurs tout ce qu'avait révélé une froide observation. Les Grecs eux-mêmes sentirent leur regard s'obscurcir au milieu de cet immense dédale de traditions, et, quand ils eurent à faire un monde pour l'univers devenu chrétien, ils rejetèrent avec mépris les sages paroles de la science antique. Comme s'ils eussent été las de ce commencement de vérité, ils demandèrent ce qu'était devenu le

monde à ceux qui ne contemplaient que le ciel. Saint Jean Chrysostôme, Lactance, ces pieux rêveurs qui ne vivaient plus en réalité sur la terre, avaient les premiers conçu la pensée que l'antiquité s'était trompée dans son appréciation du monde physique, comme elle s'était trompée dans ses funestes idées sur les destinées de l'âme. Mais qu'importait? Ce fragile édifice allait bientôt s'écrouler, et l'homme, rendu à sa patrie éthérée, allait conquérir la céleste Jérusalem. Toutefois quelques hommes voulurent bien, du haut de ces pieuses rêveries, jeter un coup d'œil sur ce monde, et l'expliquer dédaigneusement.

Après les colères de saint Augustin contre la science païenne, ce fut Cosmas qui apprit aux chrétiens ce qu'était l'univers et ce qu'on devait y chercher. Il le composa de toutes les croyances, de toutes les terreurs, de toutes les espérances; la tradition indienne même, qu'il était allé chercher vers le Gange, se mêla à son récit, et peut-être même que le Gandjour, cette collection des livres sacrés des bouddhistes, fournit quelques fantômes à son univers. Voici comment, au sixième siècle, le monde se trouva fait.

En rapport avec ces chaudes imaginations arabes, qui se révélaient peut-être déjà dans les brûlantes peintures du Hamasa, voisin de ces poëtes de la Perse qui rêvaient encore le monde d'Ahriman et d'Ormuzd, et les Fervers, ces êtres subtils, ces prototypes innombrables qui se mêlent à tout dans l'univers, Cosmas Indicopleustès voulut que le monde fût désormais comme un de ces vastes palais des *Mille et une Nuits*, séjour mystérieux des génies les plus opposés, portique riant ou terrible d'un autre monde. Mais comme sous l'arcade d'un magnifique édifice on s'arrête un moment aux merveilles du péristyle, Cosmas l'Égyptien, Cosmas, à la fois le Cuvier et le Humboldt du sixième siècle, entreprit de prouver que non-seulement la théorie de Ptolémée était impie, mais qu'elle était absurde dans sa monotone régularité ; et voici en définitive ce que cet étrange savant, qui avait parcouru les sublimes déserts de Memphis et les riantes solitudes de l'Yémen, qui avait contemplé les ruines gigantesques de l'Éthiopie, et peut-être les vastes cavernes d'Ellora, dit aux géographes à venir : la terre habitable est un immense pa-

rallélogramme, dont les longs côtés sont doubles des autres, c'est une surface plane entourée par les grandes eaux; l'Océan s'est frayé lentement quatre impasses : la Méditerranée, la Caspienne, les golfes de l'Arabie et de la Perse; au delà de ces grandes eaux, il existe un autre continent, mystérieuse et antique patrie des hommes, mais où ils ne doivent plus retourner. C'est au levant que se prolonge ce paradis terrestre. Quatre fleuves baignent l'Éden, et les intelligences ne dédaignent pas de conduire leurs flots sacrés vers la terre, comme pour sanctifier par leurs eaux pures, venues d'une céleste demeure, notre monde de trouble et de misère. N'étendez pas votre pensée, hommes fragiles et périssables, ne la lancez pas comme au temps de l'Olympe, elle se briserait dans le monde de Cosmas. Sur les quatre côtés de la terre anté-diluvienne s'élèvent de fortes et puissantes murailles, qui montent d'abord comme les vastes parois d'un temple, et qui se cintrent pour former la voûte immense du monde, au-dessus de laquelle chantent les chœurs éternels des anges, tous parés de célestes clartés; mais les couronnes scintillantes du

ciel, ce soleil qui s'est arrêté aux ordres de Josué, cette lune que ne conduit plus une déesse, et qui continue, pleine d'amour, à inonder la terre de ses rayons d'argent; les étoiles, tout cela est enfermé sous des voûtes. Et ne croyez pas que ces lumières célestes, suspendues comme des lampes d'or, puissent tourner autour de la terre comme au temps de Ptolémée; elles achèvent bien leur course journalière, mais c'est autour d'une montagne, d'une montagne sans fin et sans nom, qu'elles promènent leurs mystérieuses splendeurs. Quand elles s'arrêtent, c'est à l'extrémité septentrionale du monde, au milieu des neiges et des vents, hôtes terribles qui donnent peut-être un nouvel aliment à leurs flammes, et qui, dans tous les cas, ne sauraient les arrêter. Je vous dirais bien encore comment, dans le monde de Cosmas, le soleil dispense le jour et la nuit, comment la lune parcourt ses phases; tout cela est merveilleusement clair, admirablement expliqué; il faut être comme un des compagnons d'Alaric et d'Attila, pour ne le point comprendre! Ainsi croyaient les savants de Byzance, et quelques-uns de ceux que renfermaient les cloîtres

naissants de Rome; les chefs d'écoles avaient dit impérieusement que l'Indicopleustès avait raison; depuis quand en demande-t-on davantage aux hommes de la science? Hélas! s'écrie un philosophe, notre globe n'est plus celui de Strabon, celui de Strabon n'était déjà plus celui de Sanchoniaton et de Berose; pourquoi faire des géographies?

Pour dire toute la vérité cependant, et malgré les élans fantastiques d'une âme que les vingt et un mondes de la mythologie indienne avaient peut-être un peu troublée, malgré ses *plaisantes rêveries*, comme se fût écrié Montaigne, l'Égyptien-voyageur trouve quelquefois la vérité, quand il essaye de décrire les créatures vivantes qui errent à l'aventure dans son *Univers fermé;* il en conserve alors le feu sacré, et c'est à lui, pendant quelques années, que l'Europe doit ses souvenirs effacés, sur les animaux de l'Inde; quand il regarde longtemps au ciel, il y retrouve même quelquefois certaines lueurs du génie de Ptolémée.

Il faut être juste d'ailleurs; ce siècle, déjà assez peu tolérant en fait de religion, l'était au plus haut degré en fait de cosmographie

ou d'histoire naturelle; il était assez permis à chacun d'avoir ses idées là-dessus, et pourvu qu'il ne changeât pas trop le ciel, on permettait à un savant d'arranger comme bon lui semblait les créatures de la terre. Aussi, les moines de ce temps et des siècles qui vinrent ensuite ne s'en firent-ils pas faute, comme on le verra par la suite. Ce n'étaient pas des hommes à qui l'antiquité avait légué ses centaures, ses bucentaures, ses onocentaures et ses hippocentaures, le minotaure, les satyres, les faunes, les pans, les œgypans, les faunisques, et qui croyaient en rencontrer toujours quelques-uns dans leurs solitudes; ce n'étaient pas des imaginations impressionnées par les récits plus variés encore des barbares, qui pouvaient s'arrêter ainsi : d'ailleurs, ce grand rêve fantastique qui planait sur le monde, avait à enfanter une autre poésie avant de laisser voir la vérité : creusez sous la montagne de Cosmas, vous y trouverez peut-être les cercles terribles de la Divine Comédie (2).

Mais tandis que Byzance enchâssait le monde dans des murailles, que le dragon Fafnir rugissait dans son monde géant, et

que les Tuatha-Dadan de l'Irlande accumulaient dans leur île les sombres merveilles du cabirisme (3), un moine évêque, car en ce temps ce sont toujours les moines qui conservent quelques pâles reflets de la vérité; un moine du septième siècle, un Espagnol, parlait au monde égaré, et lui rappelait les traditions de la science antique. Au temps des Goths, saint Isidore de Séville s'était préservé, dans le cloître, des grandeurs mystérieuses de la poésie du Nord. Il vivait dans le monde romain, si bien que Cuvier a pu dire de lui que c'était le dernier savant du monde ancien. On s'aperçoit aisément, du reste, que s'il créa quelques races fantastiques, ce fut en les entant sur celles de l'antiquité. C'est sans doute une plate lecture à faire que celle d'Isidore et de ses origines, et je ne conseille à personne de l'entreprendre sans y être rigoureusement forcé; ce sont des conte bien tristes et bien décolorés que ceux qu'il nous fait. Eh bien! cinq siècles après, vous le voyez cité avec une profonde vénération; mais c'est le premier chrétien qui formula la science de l'antiquité pour les chrétiens, c'est lui qu'on est obligé d'interroger, quand tous

les autres sont muets. Pâle flambeau sur les confins de deux mondes, c'est à sa flamme oscillante qu'on retrouvera la vérité.

Mais, pendant deux siècles, les ténèbres se font si épaisses, les hommes sont si épouvantés de la multitude d'opinions et de croyances qui les environnent de leurs traditions, qu'à travers ce brouillard ils ne voient plus la terre. Dans le cloître, si après avoir disputé sur la triple essence, on jette un regard vers ce monde de fange et de sang, on croit tantôt à Ptolémée et tantôt à Cosmas; on emprunte un mensonge à Élien et une vérité à Aristote; puis, tout retombe dans une fatale indifférence; bientôt l'homme du cloître n'apprendra plus même à lire les livres les plus simples de la religion, et il se croira dans une vaste tombe dont la trompette du jugement aura seule le pouvoir de briser la pierre, pour qu'il retrouve enfin dans le ciel toute la puissance de sa pensée.

Quant au commun des hommes, à la masse qu'on tuait ou que l'on poussait à égorger d'autres hommes, elle ne s'étonnait de rien, et ne s'enquérait de quoi que ce soit; elle revenait au sol natal sans avoir rien vu, rien

admiré, rien compris, si ce n'est qu'il y avait des rivières de sang entre elle et les régions qu'elle avait parcourues.

Et cependant nous arrivons au milieu du huitième siècle. Voilà qu'il se fait un grand silence dans les traditions, voilà que les sombres superstitions des barbares, ou leurs splendides croyances, se perdent dans l'enfer ou dans le paradis des chrétiens; voilà que la vaste pensée de Mahomet a soufflé un *merveilleux* puissant sur le monde. Pour composer l'instrument de ses conquêtes, le cheval, il a appelé les vents à son aide (*), et pour parcourir les sept mondes merveilleux que son ardente imagination a jetés dans le ciel, il invente un être fantastique, rapide comme un cheval du désert, gracieux comme un des anges de son paradis (**).

(*) Quand Dieu voulut créer le cheval, il appela le vent du Midi, et lui dit: « Je veux tirer de ton sein un nouvel être; condense-toi en te dépouillant de ta fluidité.» Et il fut obéi. Alors il prit une poignée de cet élément devenu maniable, souffla dessus, et le cheval naquit. « Tu seras pour l'homme, lui dit le Seigneur, une source de bonheur et de richesses, et il s'illustrera en te montant.»

(**) Aux personnes curieuses de connaître complètement cet être mystérieux, que les Orientaux, du reste, peignent

Mais voilà aussi qu'un formidable changement s'opère à l'Occident; la statue d'Irminsul tombe de sa colonne, les dieux germains s'enfuient dans leurs grands bois : Charlemagne est arrivé, et il ordonne au monde barbare de faire silence; Alcuin leur a dit par sa voix que le monde de Ptolémée était retrouvé.

Le premier entre les rois, Charlemagne envoie des moines en Palestine. Après que saint Arculfe a accompli sa mission, il fait bâtir un monastère pour les voyageurs chrétiens qui iront visiter le saint sépulcre; la pensée chrétienne et la pensée orientale vont communier, la haine se taira devant les efforts de l'intelligence, et la science nouvelle aura ses destinées.

Toutefois, la révolution se fait sourdement, lentement; on est bien mieux instruit

de diverses manières, j'indiquerai l'*Hippiatrique* arabe de la Bibliothèque royale, sect. des mss., et surtout le *Leylet el Mirage*, *la Nuit de l'Ascension*, magnifique manuscrit ouïgour, où la jument Borach est très-frequemment représentée : elle a toujours une tête de femme d'un sentiment gracieux et fin. Ces peintures en disent plus sur la partie fantastique de la religion de Mahomet que bien des livres ou des dissertations.

de ce qui se passe au ciel que de ce qui se passe sur la terre. Nulle relation du huitième et du neuvième siècle ne nous fait clairement comprendre si l'on a quelques idées nouvelles sur l'histoire naturelle de l'Europe, et si l'on soupçonne celle des régions étrangères; mais comme je m'en suis assuré en examinant plusieurs manuscrits à miniatures de Byzance, les Grecs n'ont pas perdu tout souvenir de la science réelle. Grâce à la peinture, on a quelques idées sur la forme des animaux sauvages; ce qu'ignorent encore d'illustres savants (car ils semblent dédaigner ces témoignages d'un âge barbare), c'est que l'histoire naturelle du huitième, du neuvième et du dixième siècle se réfugie chez les peintres bien plus que chez les philosophes: maîtres du monde extérieur, tandis que les autres le sont du monde céleste, ces pieux dessinateurs de manuscrits offrent souvent un talent remarquable, une science réelle d'observation qui aurait pu remettre sur les traces de la vérité. Dans le beau saint Grégoire de Nazianze, de la Bibliothèque royale, qu'on doit faire remonter au dixième siècle, il y a de charmantes figures représen-

tant quelques animaux gracieux de la Grèce; le magnifique psautier également du dixième siècle anime les paysages de la Bible des mêmes animaux, plus correctement dessinés peut-être; enfin un beau Dioscoride de la même période, mais encore inconnu aux botanistes, offre dans ses pages antiques les figures d'une foule de végétaux, dessinés largement, il est vrai, mais malheureusement pour les six cents planches de Dioscoride, dessinés d'une manière un peu fantastique.

Quant à l'Occident, l'art de l'enlumineur, devenu l'art du naturaliste, y est sans doute beaucoup moins parfait : cependant la forme poétique de l'aigle et du lion, qui sont reproduits par un symbole éternel dans les évangélistaires, conserve aux hommes du cloître le souvenir de ces deux puissants dominateurs du ciel et des déserts (*). Je vois d'ici un sourire, j'entends déjà parmi les savants une voix de dédain; ils ne peuvent croire que tout fût

(*) Voyez l'*Évangélistaire* de la bibliothèque Sainte-Geneviève, que l'on croit écrit avant 732; voyez également l'*Évangélistaire* du Louvre, de 780; la *Bible* de Charles le Chauve, qui appartient également au neuvième siècle. L'*Évangélistaire* de Lothaire, qui est de la même période, offre d'intéressantes peintures à examiner.

si complétement oublié. Eh bien! tout le fut à un tel point, que lorsque l'art byzantin eut abandonné l'Europe, et que l'art chrétien se fut complétement formulé, on ne donna plus les images de ces animaux qu'avec une prodigieuse altération; on en fit des espèces d'êtres fantastiques : bref, dans les manuscrits du douzième, et même dans ceux du commencement du treizième siècle, quand quelques figures accompagnent les sombres peintures du christianisme que rien n'a encore modifiées, le lion est devenu un être symbolique tel que vous voyez sur le blason; l'aigle, c'est l'aigle de la bannière germanique. C'est que le monde de ces hommes n'était plus fait comme le nôtre, et que les vagues souvenirs de Rome ou d'Athènes ne servaient qu'à perpétuer les souvenirs les plus capricieux de ces mobiles imaginations.

Pour peu qu'on ait lu les singuliers logogriphes ou les curieuses énigmes dont le sage Alcuin charmait la cour de Charlemagne, on est bien tenté de croire qu'une époque qui avait une si étrange métaphysique devait avoir une histoire naturelle plus bizarre encore, et, malgré les connaissances astrono-

miques du savant Écossais, une cosmographie plus étrange et plus bornée. Mais enfin les intelligences étaient en marche : c'était beaucoup. En géographie, cependant, il ne faut pas croire que l'esprit humain eût complétement brisé les murailles de Cosmas, ou que l'on eût vu autre chose que ce qu'il avait vu dans la Taprobane. En histoire naturelle, on croyait sans doute avec Épiphane, le saint évêque de Chypre, que le lion était un symbole éternel de Jésus, parce qu'il efface, disait-on, la trace de ses pas avec sa queue, et que le Seigneur cache ses voies. On ne manquait pas de prendre, avec saint Augustin, les os de mastodontes pour des os de géants; c'est un accident qui s'est renouvelé depuis; si on lisait Pline, c'était pour y chercher la description du phénix, que le naturaliste romain avait eu le bonheur de voir de ses propres yeux, mais qui, malheureusement pour la postérité, s'est trouvé être un faisan doré de la Colchide. Les plus savants, sans doute, méditaient le Traité sur les animaux de saint Cyrille, et quand ils étaient assez heureux pour se procurer un Georges Pisides, qui avait écrit un siècle auparavant, ils y trouvaient la véridi-

que origine du *rock*, recueillie, sans doute, du récit *de visu* de quelque Arabe méditant déjà les aventures de Sind-Bad le marin. Mais enfin Ghébert-Aben-Moussa-Djaffa-al-Sophi, que les alchimistes ont surnommé le roi Ghébert, trouvait déjà en Orient les secrets sublimes de la vraie chimie; Mésué, le vieux, mêlait les pompes de son imagination orientale aux pompes de la nature mystérieuse qu'il avait sous les yeux; le grand Aaroun-al-Raschid, le roi merveilleux de nos beaux jours d'enfance, envoyait à Charlemagne le premier éléphant que l'on ait vu en France, et la première horloge à roues qui ait dit l'heure aux laborieux savants qui écoutaient avec une si honorable patience les doctes enseignements d'Alcuin.

Ces temps de réveil, où les mystères de la science orientale mêlaient un peu grotesquement, il est vrai, ses rêveries aux idées sombres, mais actives, du christianisme, ces lueurs si pâles et cependant si belles, qui commençaient à poindre à l'horizon, furent éteintes tout à coup. On rejeta avec terreur les livres, et l'on étouffa avec désespoir la voix balbutiante des savants. Une sourde

rumeur, née dans l'Occident, commença à frapper de ses mystérieuses angoisses toutes les populations; le *triduum* et le *quadrivium*, dont l'ensemble formait les sept arts libéraux, furent abandonnés; les conciles renouvelèrent en vain la défense de donner l'ordination à tout individu qui ne saurait pas lire le catéchisme; toute la science suffisant aux hommes était contenue dans les paroles qu'on dit sur le cercueil. Un sombre effroi planait sur le siècle; reflet terrible et puissant de l'Apocalypse, il éteignait jusqu'aux moindres lueurs d'espérance en ce monde. Le cheval pâle de saint Jean passait aux yeux des hommes dans les nuages, menaçant de la dernière tempête. Le monde allait finir; qu'importaient ses vaines dépouilles à ceux qui avaient un Dieu à fléchir?

L'an 1001 retentit enfin dans ce siècle d'ignorance; les murs de la terre ne s'écroulèrent pas; le soleil n'incendia pas les créatures désolées; les astres ne mêlèrent point leurs lueurs sinistres en tourbillons de feu; l'Apocalypse resta une sublime et terrible fiction.

Pendant quelques années, les hommes, comme haletants de terreur, firent un pro-

fond silence. Il faut contempler les saintes et formidables images du onzième et du douzième siècle, pour se faire une idée juste de la terreur qui avait pesé sur l'Europe. A voir ces visages graves, ces corps souvent inclinés vers la terre, ces grandes figures fantastiques descendant du ciel, il semble qu'on va entendre une parole désespérée de Job, quelque grande plainte demandant au Seigneur les secrets de la vie.

Nous allons voir maintenant tout ce qu'il y eut de grâce, de naïveté, de splendeur, dans l'univers du douzième, du treizième et du quatorzième siècle.

CHAPITRE II.

Le monde au onzième et au douzième siècle. — Le gouffre de Satan. — Les animaux héraldiques. — Saint Isidore de Séville et Raban remis en honneur. — Leurs emprunts à l'antiquité. — Longévité de certains animaux. — Étrange classification. — Voyages de Benjamin de Tudèle. — Tradition de la caverne merveilleuse. — Ascension sur un griffon. — Itinéraire de Petacchia. — Influence de la cabale. — Histoire naturelle des Orientaux. — Kaswini. — Croyances du nord de l'Europe.

Il ne devait être encore rien dit de ces secrets qu'ont enseignés si lentement les labo-

rieux enfantements de la terre. La vérité se réfugiait dans le symbole, le voile qui cachait les cieux avait été déchiré d'une main puissante, mais ses lambeaux couvraient la terre : au ciel donc lumière et triomphe, sur la terre ténèbres et misères.

Pendant un siècle, les hommes, conduits par le génie inflexible de Grégoire, eurent bien assez des mystérieux enseignements du christianisme, sans s'occuper des sciences terrestres; les paroles incomplètes qu'Isidore avait recueillies leur suffisaient, et souvent ils leur préféraient encore ces luttes ardentes et poétiques des Pères, qui ne se croyaient sur la terre que pour entrer en combat avec les hôtes de la création. Les hommes savaient bien qu'ils ne devaient pas finir, mais s'ils possédaient le monde, il le fallait disputer aux démons. On se rappelait avec effroi les tentations subies par les saints retirés au désert, et les paroles de saint Augustin étaient présentes à tous les esprits. Aussi, en ce temps, sait-on parfaitement en quel lieu de la terre se trouve le gouffre de Satan; tout le monde peut voir, dans les antiques manuscrits, cet ardent cratère d'où le sombre

génie des moines faisait jaillir chaque jour de nouvelles et fantastiques créations sillonnant la terre de lueurs infernales.

On savait de science certaine ce qu'il y avait dans les airs d'horribles dragons, de basilics, de serpents ailés; il n'y eut plus de cavernes sans monstres aux yeux flamboyants; et quant à ceux-là, leur vie symbolique a été longue, je vous l'assure, car elle n'a point encore cessé; au besoin, la Tarasque de la Provence et le Graouilli de Metz (*), suf-

(*) J'aurais pu faire ici une longue monographie de ces monstres, qui ont tous illustré quelque chevalier, quelque saint ou quelque contrée. Parler de celui de Rhodes, c'est nous reporter aux amplifications de collége. Quant à celui qui nous regarde plus spécialement, tout le monde sait que saint Marcel en a délivré Paris. Un long article n'y suffirait pas. Toutefois, l'examen scientifique de ces êtres imaginaires offrirait le plus haut intérêt, pour comprendre surtout l'enchaînement de certaines traditions historiques. N'est-il pas curieux, comme on peut s'en assurer dans un savant mémoire du docteur Roulin, de trouver très-clairement exprimé, dans le *Tapir oriental*, l'origine du griffon ailé, représenté si fréquemment sur les bas-reliefs antiques? Mais pour établir d'une manière lucide des faits semblables, il faut apporter le sentiment le plus minutieux de l'analyse scientifique dans l'examen des êtres fantastiques ou traditionnels, et cette tâche, nous le croyons, n'est pas indigne d'un habile naturaliste.

firaient pour l'attester. Au temps de Charlemagne, on voyait clairement les phalanges des sorciers se battre dans les airs et faire jaillir de leurs coups d'épée les splendides étincelles de l'aurore boréale; plus tard, ce furent des êtres fantastiques hurlant dans les tempêtes, de grandes voix solitaires entendues comme aux premiers âges du monde, et laissant aux hommes le choix des formes les plus terribles, dans leurs vastes créations. Soit qu'il y eût là un reflet effacé des sombres croyances du Nord, soit qu'il dût rester longtemps encore parmi les hommes un vague souvenir de l'agonie du monde, quand l'époque féodale fut définitivement constituée, et que les chevaliers firent tracer sur leurs boucliers de fer les armoiries qu'ils allaient léguer aux siècles, on vit souvent se renouveler, dans ces peintures, les plus étranges évocations. L'aigle ploya dans un triste symbole ses ailes noires, et présenta deux têtes sur la bannière déployée; le lion s'arma quelquefois de deux grandes ailes; le griffon d'or parut dans son éclat bizarre; il y eut de grands vautours blancs qui inclinaient d'un air sinistre leur cou fauve, et qui emprun-

taient par leurs formes aiguës quelque chose à la férocité de chaque oiseau de proie; le pélican héraldique se baigna de son sang; le phénix brûla sur son bûcher; puis vinrent les innombrables transformations des dragons et des serpents ailés: et quand tous ces chevaliers passaient dans la campagne, que le vent déroulait toutes ces bannières, que le soleil faisait luire tous ces grands boucliers, le paysan, plein des paroles de ses ancêtres, voyait errer dans l'air tous ces monstres vivants, son imagination religieuse animait toutes ces peintures. Lui, pauvre laboureur, qui n'avait peut-être entendu de sa vie que le gazouillement de l'alouette, chantant joyeuse dans ses prairies, ou tout au plus le cri plaintif de quelque oiseau hantant les ruines; lui, habituellement si content de son beau soleil, si heureux de ses belles moissons, voilà qu'il parvenait à se croire environné d'êtres formidables, n'attendant qu'une mauvaise pensée pour faire de lui leur proie.

Mais dans le cloître? on recommençait à lire Isidore et Raban, et peut-être à traduire Oppien, dont les chasses quelquefois fantastiques plaisaient aux seigneurs de la

contrée. Grâce à lui, on savait parfaitement comme quoi le coq effraye le lion au point de le mettre en fuite, et cela en battant des ailes, en jetant en l'air les éclats de sa voix; on n'ignorait pas que l'hyène est tantôt mâle et tantôt femelle; on avait vu dans Élien qu'une brebis peut engendrer un lion; les plus savants, ceux qui avaient lu les fragments de Ctésias, Pline et surtout saint Augustin, toujours en honneur, n'ignoraient point que les cavales ont de chastes amours avec les vents, mais que le fruit de ces hyménées solitaires donne des poulains qui ne vivent que trois ans. Il fallait un père et une mère au griffon : ce fut à l'aigle et à la louve qu'on fit les honneurs de cette étrange paternité! Des moines convertisseurs avaient vu des autruches dans le désert, et ils savaient, à n'en pouvoir douter, que c'était le produit d'un chameau avec quelque grand volatile; avant d'avoir examiné les squelettes anté-diluviens des sauriens gigantesques, on savait, par Diodore de Sicile, qu'il y avait, du temps d'Amasis, des crocodiles de cent quatre-vingts pieds. Ne croyez pas non plus qu'on ignorât que les griffons d'Aristée de

Proconèse gardent soigneusement l'or, et qu'ils sont continuellement en guerre avec les Arismaspes, cyclopes vivants, hommes à un œil, que renferme la froide Scythie. En ce temps, les baleines avaient encore six cents pieds de long et trois cents de large, et certes la chose était modeste; pour en venir à cette opinion, il avait fallu combattre, de toute la dialectique de la science, la description de Pline, qui leur en donne six cent soixante. Le kraken malheureusement n'était pas encore inventé; il ne devait l'être qu'en 1560, pour la plus grande édification du peuple danois, auquel il fallait nécessairement quelque beau poisson, qui fît oublier en ce genre la libéralité du Valholl (4). Le moyen âge cependant n'attendit pas le rêve d'Olaus pour avoir ses monstres marins, l'antiquité y avait largement pourvu, et en y joignant consciencieusement celles de la Bible, on peupla de mille créatures, les profondeurs de l'Océan : le léviathan fendit de ses nageoires gigantesques les mers de l'Orient; le physetère, que Solin avait emprunté à Pline, rejetait une si prodigieuse quantité d'eau, qu'il put couler encore un bâtiment, et comme une vaste trombe,

se jouer de ses débris. C'était le temps où il y avait dans les airs, non loin de l'Éthiopie, des chevaux ailés et armés de cornes; de beaux serpents dorés volant parmi les nuées. Mais qu'était-ce que ces merveilles, près du porphyrion d'Élien et d'Athénée, du porphyrion qui quitte les airs pour habiter près de l'homme, et qui meurt de pure compassion, quand la femme de son maître a commis une infidélité? Il est vrai, saint Isidore le sait, que le porphyrion a un pied propre à nager, comme celui d'une oie, tandis que l'autre a la marche rapide et sûre de la perdrix. C'est sur la terre et sur les eaux que le porphyrion peut donner à une infidèle le spectacle de son agonie.

En ce temps, l'homme faisait une large part de vie à toutes les créatures : la corneille vivait neuf fois autant que l'homme, et le cerf dix fois autant que la corneille : et pour joindre le témoignage de ceux qu'au neuvième et au douzième siècle on regardait comme les directeurs de la science moderne, les moines lettrés qui avaient lu Flodoard se rappelaient parfaitement qu'Arnaud, le duc de Gascogne, avait monté, au neuvième siè-

cle, un cheval ayant plus de cent ans. Heureux quand l'homme n'accordait pas à quelques êtres le don de l'immortalité.

Je demande pardon au lecteur d'avoir mêlé ainsi les faits les plus disparates, les plus singulières conclusions; mais il faut s'en prendre aux doctes traités qui me fournissent les importantes remarques, que j'aurais pu prodigieusement multiplier (*), et qui me les présentent, pour notre époque, d'une manière un peu désordonnée : bien que dans quelques-uns de ces traités, tels, par exemple, que le *Speculum historiale*, il y ait un ordre logique très-bien enchaîné et tenant à un vaste système très-complet, ayant ses liens mystérieux dans la métaphysique éthérée du christianisme, il n'en est pas moins vrai que tout semble confondu en histoire naturelle, quand la fourmi volante est dé-

(*) Les mss. des douzième et treizième siècles, qui traitent spécialement de l'histoire naturelle, sont prodigieusement rares, et en général complétement ignorés des naturalistes. Entre autres *Bestiaria* de cette époque, je citerai le *Keimelion* de l'Ashmolean, muséum d'Oxford. C'est une curieuse zoographie du commencement du treizième siècle. Dibdin donne les figures fantastiques d'un *Bestiarium* du douzième.

crite après un serpent ailé; le tout, parce que l'élément de l'air leur sert de patrie. En ce temps, il n'en faut pas davantage pour les plus vastes classifications.

Une chose doit encore être remarquée : si, comme l'a fait observer un de nos savants les plus ingénieux et les plus habiles, à propos des races perdues, l'antiquité, toujours harmonieuse dans son sentiment des formes, suit les observations de la science dans la manière dont elle crée ses animaux fabuleux; si, dans ses combinaisons fantastiques, elle a égard à certaines lois de la nature; si elle respecte par un instinct secret du beau matériel les droits de l'analogie, le moyen âge, quand il s'affranchit de l'antiquité, ne procède pas ainsi; il a sans doute ses combinaisons mystérieuses, mais il rejette l'harmonie des formes; il devient plus burlesque et surtout plus effrayant; l'âme gagne en profondeur ce qu'elle perd en grâce.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les bons moines, qui tâchaient si laborieusement de reconquérir l'univers antique, l'avaient prodigieusement altéré en le retrouvant. Quant au monde de leur siècle, à celui qu'ils rê-

vaient au delà du cloître, ils devaient être éblouis de ses splendeurs, comme ils devaient être effrayés de ses récits. Le monde du douzième siècle créa surtout des rêves dorés, des fictions brillantes empruntées aux Orientaux.

Après la première croisade, deux hommes firent le tour de cet univers, et ils le firent au milieu de perpétuels enchantements. Pour comprendre même une partie des relations de Benjamin de Tudèle et de Petachia, il faut croire que les merveilles des *Mille et une Nuits* s'inventaient alors, et qu'ils en recueillirent les récits. Ce n'est pas qu'il n'y eût bonne foi et franchise dans ces deux Israélites voyageurs; mais pour eux, hommes persécutés, attendant toujours le réveil d'un peuple et les grandeurs infinies de Jérusalem, il y avait dans l'Orient des prodiges qu'ils n'osaient révoquer en doute : ainsi, après que Benjamin de Tudèle a contemplé dans Alexandrie ces immenses combats d'animaux, qu'on ignorait en Europe, mais qui faisaient encore les délices de l'empire byzantin, dont ils attestaient les souvenirs; quand il s'est promené dans les vastes salles de cette Aca-

démie, renfermant elle-même vingt colléges, que la tradition animait encore du souvenir d'Aristote, dont elle portait le nom; quand il a pris quelque ossement de Mastodonte pour les os du géant Abchamas; qu'il a admiré la muraille de verre du palais magique de Ben-Hadad, dont on a fait la plus splendide synagogue de Damas, il arrive à Jérusalem, et c'est pour ce pays de tous ses désirs qu'il garde ses plus vastes pensées: mais sur cette terre pelée et nue, ruinée par les chrétiens, arrosée des larmes de ses frères, c'est en vain, sans doute, qu'il cherchera les merveilles traditionnelles dont on aura bercé son enfance sous le beau ciel espagnol. Eh bien! laissez-le écouter le récit d'un de ces vieillards désolés qui parcourent silencieusement la vallée d'Hébron ou le mont Golgotha : pour les chrétiens, les merveilles de la Jérusalem nouvelle sont dans le ciel; pour l'Hébreu, elles sont sous la terre. Comme un imprudent ouvrier du temple en ruine, levez cet anneau caché dans le sable, soulevez la pierre, descendez sous ces voûtes obscures : que d'or tordant ses spirales en colonnes! que de pierreries étincelantes! que de mar-

bres précieux reflétant la lueur des flambeaux!... Toutes ces splendeurs que le souffle puissant d'une tempête souterraine va éteindre, elles ornent le plus révéré des tombeaux; c'est là que repose David sous son sceptre d'or; c'est là peut-être qu'est caché le secret de ce monde, que le voyageur a vainement parcouru (5).

Savez-vous au douzième siècle comment on se rend en Chine? Benjamin de Tudèle va vous le dire; quoique lui-même n'ait pas fait le voyage, ses autorités sont certaines, et vous serez satisfait de son récit. On lui a fait celui qu'il rapporte aux îles de Chenerray. « Pour aller de ces îles à *Sin*, aux extrémités de l'Orient, il faut être quarante jours sur mer. Quelques-uns assurent que cette mer est un détroit sujet à de violentes tempêtes que la planète Orion y excite avec tant de furie, qu'il est impossible à aucun navigateur de les surmonter... Les vaisseaux y demeurent si longtemps, que les hommes, ayant consommé leurs vivres, finissent par y périr. » Eh bien! voilà comment les marins qui hantent ces mers échappent aux tempêtes et à la faim : ils embarquent des outres her-

métiquement fermées ; ils les gonflent de vent, et, dans cet état, elles reprennent la forme de l'animal, dont la peau va servir de nacelle. Au moment du péril, quand il n'y a plus nul espoir de salut, chaque aventureux matelot entre avec sa bonne épée dans cette embarcation. Jouet des flots qui l'emportent en mugissant, elle serait peut-être bientôt submergée ; mais les aigles, les terribles griffons qui planent incessamment au-dessus des vagues agitées, s'élancent sur cette proie que leur envoie la tempête ; ils saisissent de leur serre puissante la nacelle du voyageur, bête égarée de quelque troupeau ; ils l'enlèvent parmi les nuées pour la déposer dans quelque vallée solitaire ou sur quelque montagne escarpée ; c'est alors que le hardi matelot fait usage de son épée, et qu'il échappe à une mort certaine en abattant l'aigle terrible, qui se prépare à le dévorer.

Le second, au douzième siècle, qui fit le tour du monde, ce fut encore un juif, ce fut Pétacchia, dont, il y a quelques années seulement, on avait complétement oublié l'existence (*). Il faut avouer que, s'il recueillit quel-

(*) Un savant rabbin, M. Carmoly, en a donné derniè-

ques faits importants, son imagination ne fut pas moins ardente à rapporter de bizarres merveilles que le savant rabbin qui l'avait précédé. Arrive-t-il dans les jardins de l'Académie, qu'on voyait à Babylone, il y admire, parmi une multitude de fruits, ces *dédaïms* qui représentent une tête d'homme, et que bien des voyageurs, depuis, ont toujours retrouvés. Prie-t-il dévotement sur le magnifique tombeau d'Ézéchiel, il aperçoit au-dessus du palais un oiseau à face humaine, et cet oiseau sinistre n'annonce que destruction. Voyez-le devant les portes de Bagdad, elles sont hautes de cent coudées, larges de dix; on les a forgées d'un airain pur, dont la splendide réverbération fait briller cette cité comme une ville d'or. Il a fallu les bronzer: les chevaux croyaient voir marcher devant eux d'innombrables escadrons, et reculaient épouvantés! Pétacchia a vu la fosse aux lions de Daniel, et il veut bien vous avouer que, de son temps, la fournaise ardente a été envahie par les eaux : l'édifice de Babel, *la*

rement la traduction en français. Il a traduit également Benjamin de Tudèle, altéré, comme on sait, dans Bergeron.

tour de la génération dispersée, ne forme plus qu'une haute montagne entrecoupée de rochers. Le rabbin l'a vue; il l'a contemplée avec effroi en passant près du tombeau d'Ézéchiel pour se rendre à celui de Rabbenou, et plus tard à celui de Sara ; car en ce temps, voyez-vous, pour les chrétiens et pour les juifs, les souvenirs du ciel ne sont que dans les tombeaux, et ils recueillent du moins de magnifiques traditions.

Pétacchia n'a peut-être pas autant de splendides rêveries que Benjamin ; mais je ne sais quel caractère plus sombre plane au-dessus des récits de ce juif : il semble qu'il n'ait cheminé lentement autour de l'univers du moyen âge que pour l'entourer d'un douloureux mystère, qui n'a rien de comparable à ce que l'on a jusqu'alors entendu. Et puis, ce fugitif d'Israël qui ne trouve à Jérusalem qu'un seul juif qu'on y tolère à force d'or; cette affliction presque fabuleuse d'un peuple puissant que la haine a détruit : tout cela forme, dans son voyage, une péripétie sombre, terrible, que ne font qu'éclaircir par intervalles les magnificences des rêves de l'Orient.

Voilà cependant les récits qui se mêlaient aux récits confus des premières croisades; voilà les traditions qu'on répétait dans le cloître; car, ainsi que l'a si bien rappelé Herder, c'était, au moyen âge, surtout par l'intermédiaire des juifs que l'Occident recevait les erreurs et les vérités de la science orientale.

Au commencement du treizième siècle, quelles que fussent les vérités que l'Espagne mauresque et Bagdad la savante eussent révélées au monde chrétien, en histoire naturelle et en cosmographie, quelque imposantes que fussent les voix des Kazwini, des Avicenne, des Albufeda, leurs doctrines, née des doctrines de la Grèce, durent être singulièrement modifiées par le mythe oriental plus pur que recueillaient les croisés. Les idées de la cabale juive, les descriptions de la *Mischna* (6), s'unissaient en Syrie aux idées mahométanes, et leur imprimaient ce caractère de solennité qui convient surtout aux hôtes du désert, qui ont dû reculer plus loin que les autres hommes les grandeurs de l'espace et les mystères de l'infini. Des traditions analogues, déjà antiques, mais récem-

ment recueillies, nous apprennent tout ce que durent avoir d'imposant les modifications que l'Arabe du désert fit subir au monde du Corau, emprunté au monde de l'Écriture. Écoutons la parole d'un voyageur célèbre qui, avant de mourir, a voulu nous faire ce récit.

Les prophètes ont été créés, mais le monde est encore dans le chaos; quand l'ange favori de Dieu rencontre celui qui doit donner le Coran aux hommes, il s'écrie : « Quelle était mon erreur! je croyais gouverner toutes choses, et maintenant que j'aperçois cet être, il faut que je demande à Dieu lequel il a créé le premier. Si c'est moi, alors je continuerai à gouverner l'univers. » Il s'approcha de Dieu avec ce salut : « Je crois que Dieu est maître de toutes choses; Roi mon maître, vous êtes partout. » Dieu lui dit : « Pourquoi avez-vous quitté le point où je vous avais placé? » Alors Gabriel fit sa question, et Dieu garda le silence, et Gabriel demeura en attente pendant trois cents ans, répétant : « Oh! mon père!... oh! mon père!... » Alors Dieu lui imposa silence : « Vous savez bien que je n'ai point encore

fait le monde. Si je n'avais pas d'abord créé Mohammed, je ne pourrais faire selon ma volonté ni le ciel, ni le feu, ni le démon, ni la mer, ni la lune, ni les étoiles, ni les animaux...» Dieu créa sept cieux et sept feux..., et ces cieux sont éclairés par les rayons de la splendeur des prophètes.

Voilà la cosmographie qu'on rêvait au désert, et l'on voit qu'elle ne manquait point de grandeur (*).

En histoire naturelle, si les Arabes avaient pu assimiler à leur génie enthousiaste les laborieuses observations d'Aristote ; s'ils avaient su deviner la belle harmonie qui règne dans le vaste mouvement de la création, une pensée, empruntée peut-être ellemême à l'antiquité, vint peupler pour longtemps encore le désert de fantastiques créations. Oubliant les lois impérissables qui unissent certains êtres ou les séparent à jamais, la science orientale rêva, au souffle du simoun et dans son océan de sables, des noces inouïes, de lugubres et terribles amours entre les animaux les plus opposés. Alors, dans le champ si vaste de la création, toutes

(*) Voyez Bowdish, *Dernier Voyage en Afrique.*

les limites furent reculées, et c'est sans doute à ce rêve, qui se propagea rapidement, qu'on dut, vers le commencement du quatorzième siècle, ce merveilleux plus nouveau, plus détaillé, qu'on remarque dans les manuscrits, et qui, grâce à la répétition des mêmes variétés, devrait presque subir les lois de la classification. Au besoin, un homme doué de quelque patience pourrait même entreprendre de fantastiques monographies. En introduisant, avec l'assurance scientifique, le mensonge dans la vérité, la science traditionnelle des Arabes dut bien souvent détourner les esprits de la vérité elle-même; mais quand on ne cherchait rien encore, elle sut du moins trouver quelques lois curieuses d'analogie. Pour ne citer qu'un exemple emprunté à l'un des plus célèbres écrivains orientaux, et pouvant faire comprendre jusqu'où on alla dans le champ des étranges conjectures, et même dans la certitude des fabuleuses expériences; la girafe, qu'une dénomination antique a bien mieux désignée sous le nom de caméléopard, la girafe provint, à la deuxième génération, de la chamelle d'Éthiopie et de l'hyène mâle d'Afrique. Et cela, grâce à des

amours plus bizarres encore, grâce à une union plus étrange; voilà, en le résumant, ce que dit Kazwini, qui est certainement l'interprète de la tradition : « Si la girafe ressemble par sa tête au chameau; si elle a les cornes et les sabots du bœuf; si sa peau est rayée, et qu'on ne puisse pas mieux comparer sa queue qu'à celle de l'antilope, c'est que son père, né de l'union de la chamelle et de l'hyène, a eu de secrètes amours avec une grande biche qu'on désigne quelquefois sous le nom de vache sauvage, et qui parcourt le désert. » Grâce à cette savante description, il devient aisé sans doute d'expliquer cette multitude de transformations étranges qu'on voit dans un Solin du quinzième siècle, et les rêveries plus bizarres encore qui animent les pages du beau livre des *admirables Histoires* (*).

Quelquefois les idées des Orientaux sur les amours du désert étaient moins bizarres et

(*) A ces magnifiques mss. de la Bibliothèque royale, il faut joindre les *Histoires du Monde*, un bel Oppien et les quatre exemplaires du *Speculum* de Vincent de Beauvais. Je signalerai encore pour l'étude positive de l'histoire naturelle par les figures, quatre mss. appartenant au quatorzième, au quinzième et au seizième siècles : *Li-*

surtout plus gracieuses. Si la fable scandinave mariait les végétaux, et donnait, dès les temps mythiques, la gracieuse origine d'un des systèmes modernes les plus accrédités, les Orientaux avaient remarqué, comme les anciens, que les palmiers du désert avaient des amours mystérieuses, d'où procédait leur fertilité : autrefois comme aujourd'hui, ils allaient fécondant les fleurs du dattier, de cette poussière dorée que leur verdoyant amant disperse quelquefois vainement dans les airs. Mahomet, qui avait composé le cheval des parties subtiles du vent africain condensé par la parole céleste, Mahomet créa le palmier du reste de ce limon qui avait donné naissance à l'immortel habitant du paradis terrestre; dans son langage plein de poésie, il avait dit aux hommes : Le palmier sera *votre tante paternelle*, expression dont la belle langue du prophète voila sans doute l'étrange bizarrerie. Alors les Arabes donnèrent l'intelligence à ce roi des végétaux; ils

bro degli animali è degli ucelli, *Livre desc hasses de Gaston Phébus*, le *Livre du roi Modus*, le *Livre des Plantes*, donné par Louis XII au cardinal d'Amboise. On peut aussi consulter un beau Pétrarque.

l'animèrent d'un sentiment presque réfléchi; ils lui parlèrent comme à un ami qu'on encourage, ou comme à un serviteur qu'on châtie (*). De là vinrent sans doute ces arbres merveilleux de Mandeville, qui ont des têtes d'anges pour fruits, et qui donnent souvent aux voyageurs de hauts et utiles enseignements.

On pense bien que je n'ai pu rassembler ici qu'un bien petit nombre de ces mythes orientaux qui animent si poétiquement la nature; mais j'ai voulu faire voir leur secrète influence, et je pense qu'elle aura été sentie. L'exaltation qu'ils ont en poésie comme ils

(*) J'offrirai ici un de ces petits drames du désert, où le palmier est l'acteur principal :

« Lorsque parmi les palmiers il s'en trouve un qui ne porte pas de fruits, le propriétaire, armé d'une hache, s'approche de lui avec une autre personne, à laquelle il dit : — Je veux abattre cet arbre stérile. — Gardez-vous-en bien, lui répond celui-ci ; car il se couvrira de fruits cette année. — Non, reprend le premier, il ne produira rien. Et il frappe l'arbre de deux ou trois coups. — De grâce, arrêtez, lui dit l'autre en lui saisissant la main ; arrêtez, voyez, c'est un bel arbre ; prenez encore patience cette année, et s'il ne répond pas à vos désirs, faites alors ce que vous voudrez. Le palmier alors rapporte des fruits en abondance. » (Extrait du livre des *Merveilles de la Nature*, par Kaswini. — *Chrestomathie arabe*, t. III, p. 379.)

l'ont en amour, les Arabes la portèrent dans l'étude des sciences. En astronomie, s'ils traduisirent l'Almageste, s'ils surent conquérir quelques-unes des vérités de Ptolémée, ils cherchèrent avant tout le moyen de lire dans l'avenir; ils contemplèrent les astres d'un œil ardent, comme si les destinées de l'homme s'y lisaient en caractères de feu. Abaissèrent-ils leur regard vers la terre, leur imagination ne trouva pas encore assez de merveilles dans la puissance créatrice, et leur esprit, étranger à l'analyse, expliqua tous les phénomènes en multipliant les prodiges. Quand leur influence fut définitivement établie par l'organe des écoles de Cordoue, où le pape Sylvestre II lui-même était allé étudier, dès le dixième siècle, elle eut les plus puissants résultats. Si elle mêla encore les combinaisons poétiques des races, elle fit entrer en fusion créatrice les plus actifs éléments. Selon nous, pour bien apprécier ce vaste mouvement des intelligences créant sourdement le progrès, il faut se rappeler qu'au douzième siècle la science de l'Europe dut se reconstituer par l'enthousiasme, et que ce fut plus d'une fois du fantastique oriental qu'on fit jaillir la vé-

rité. Je sais que les sciences d'observation ne vivent que de solides analyses; mais aux esprits du moyen âge, errant habituellement dans des symboles magnifiques, la science devait être présentée d'abord environnée d'une auréole de merveilleux, confondant de vagues rêveries dans les sublimes révélations de la poésie religieuse.

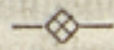
Au Nord, dans ce pays qui devait donner naissance à Copernic et à Linné, les puissants révélateurs de la vérité simple, que pensait-on de la terre et de ses créatures? Le christianisme avait renversé le monde d'Odin des neuf piliers qui le soutenaient dans la Voluspa. Les gigantesques animaux de l'Edda s'étaient évanouis, l'abîme les avait dévorés; le loup Fenris avait accompli sa mission; mais, comme si ce peuple n'eût pu exister sans mythes lugubres ou sans croyances imposantes, il créait, pour son grand pays de neige, de vastes et nouveaux symboles; il acceptait les Écritures, mais avec un reflet de l'Edda. Si des milliers de phoques venaient errer sur les rivages de l'Islande, et promener vaguement leurs regards hébétés sur ces plages couvertes de frimas, c'étaient les débris de

l'armée de Pharaon que roulaient ainsi les vagues, ou qui se reposaient tristement sur d'énormes glaçons! Si l'Hécla jetait ses feux sinistres dans des tourbillons de fumée, une grande bataille avait dû se livrer dans le monde chrétien, et l'on entendait le rire caverneux des démons se mêler au grondement de la lave; on voyait Satan se jouer des âmes dans les tourbillons de fumée.

Nous allons voir ce qui, dans la période la plus élevée du moyen âge, put contribuer à la création d'un monde fantastique dont nul ne saurait contester la grandeur.

CHAPITRE III.

Un encyclopédiste du treizième siècle. — Rondeur de la terre. — Le monde au temps du Dante Allighieri. — Histoire naturelle. — Le basilic, la wivre, la sirène du moyen âge, la manicore, le lion, l'éléphant, la licorne, quelques animaux du *Talmud*. — Comment il faudrait établir une classification.



Il y a dans l'histoire du Dante un fait bien humble et qui néanmoins n'a pas été assez

remarqué ; c'est que le plus grand poëte des temps modernes était inscrit sur le registre des médecins et des apothicaires de Florence, et qu'un érudit célèbre a cru devoir lui accorder presque autant d'honneur pour ses connaissances médicales qu'on lui en rendit jadis pour son poëme immortel. L'histoire naturelle, telle que l'entendait le treizième siècle, n'était point la seule branche des sciences que cultivât l'auteur de la *Divine Comédie*. Et comme l'a dit un savant, qui a pour lui l'autorité des recherches les plus rigoureuses, non-seulement il avait appris l'astronomie de Cecco d'Ascoli, mais certains écrivains contemporains affirment qu'il avait fait oublier Ptolémée. Hâtons-nous de le dire, cependant, ses connaissances en cosmographie, les idées qu'il émit plus tard en histoire naturelle, il les puisa d'abord dans les entretiens d'un maître dont il semble avoir flétri le souvenir à regret, mais dont il aime à vanter le savoir. Quelque influence qu'aient dû avoir par la suite les savants du quatorzième siècle sur cet homme extraordinaire, messere Brunetto Latini, l'auteur du *Trésor*, fut sans doute le premier qui fournit à sa

vaste trilogie les éléments d'une science à demi fantastique, que devait féconder son puissant génie.

Le livre dans lequel Brunetto Latini avait déposé ses rares connaissances était pour ainsi dire unique en Italie. Le treizième siècle n'avait pas fourni dans cette contrée féconde un seul homme qui eût étudié sous tous les aspects la terre et ses productions. Aussi ce livre fut-il écrit en français, afin sans doute que les doctrines qu'il contenait fussent répandues d'une manière plus rapide et plus générale. L'auteur du *Trésor* a payé lui-même à la langue dans laquelle il écrivit un hommage que sa singularité naïve a rendu trop vulgaire pour que nous le répétions ici. Mais de ce que le *Trésor* fut écrit en français, il ne faudrait pas conclure que toute cette science devint inutile au Dante, car plus tard le poëte alla puiser jusque dans l'université de Paris ces hautes doctrines qui revêtaient parmi nous de préférence la forme encyclopédique, et qui s'adressaient, comme celles du livre dont nous parlons, à l'Europe entière.

Ainsi que l'a fait remarquer M. Libri avec sa perspicacité habituelle, «les Italiens, si ri-

ches en ouvrages spéciaux, n'eurent presque pas à la renaissance de ces grandes encyclopédies qui furent à la mode dans d'autres contrées de l'Europe », et comme ce savant se plaît à l'observer, ils n'eurent rien à opposer à ce vaste ouvrage appelé le *Quadruple Miroir*, qui nous a fourni plus d'un précieux renseignement. D'ailleurs, il l'ajoute, « les véritables encyclopédies italiennes étaient en vers, et l'on peut se convaincre de ce fait lorsqu'on examine les poëmes de Dante, de Cecco d'Ascoli, de Fazio degli Uberti, de Federico, de Goro Dati. » Nous le répétons, il se trouva cependant, en Italie, vers le milieu du treizième siècle, une de ces fortes têtes comme en produisait tant alors Florence, une de ces intelligences étendues, capables de dégager l'élément poétique de la science proprement dite en lui conservant sa grandeur : cet homme devait enseigner le maître de tous les poëtes.

En lisant le *Trésor* de Brunetto Latini, si rarement lu aujourd'hui, mais si mal apprécié, surtout par quelques écrivains du dix-huitième siècle, on est frappé de cette concision de style qui analyse les grands phéno-

mènes de la nature, de cette intelligence pleine de sagacité qui signale des lueurs de vérité au milieu de ténèbres profondes, et enfin de cette imagination qui est assez riche, même quand elle se trompe, pour colorer d'une expression nouvelle les plus beaux rêves de l'antiquité.

Ce qui fut nié à Salamanque, deux cents ans plus tard, lorsqu'il s'agit d'une découverte qui allait changer le monde, ce que ne pouvaient admettre en 1492 les esprits les plus judicieux des universités espagnoles et portugaises, messere Brunetto Latini l'enseignait dès le treizième siècle à son élève; que dis-je? il l'enseignait à la France, et en exposant sa doctrine sur la rondeur de la terre, il exprimait hardiment une vérité qui fut niée plus tard par un concile; aussi, en expliquant cette doctrine, sent-on à merveille qu'il a besoin de s'étayer du langage le plus religieux, qu'il n'a pas, il le sait bien, saint Augustin pour lui, et que les railleries de Lactance sur les antipodes sont présentes à son souvenir; s'il vous dit « comment li monde est reont et comment li IIII élémens sont establis par la pervéance et par la grace

de Dieu», il a soin de rappeler qu'il faut voir, dans cette disposition des choses, une action toute providentielle, «car, ajoute-t-il, nule cose ne puet estre si fermement serrée en soi, comme choseq ui est reont. Raison pourcoi et comment, garde ces carpentiers, qui font ces tonniaus et cuves, qu'il ne les puroient autrement fourmer ne joindre se par rondèce non. Neis une voute quant on le fait en une maison ou un pont, convient qu'il soit fourmés par son reont... D'autre part, il n'est nule autre fourme qui puisse tant de chose tenir ne pourprendre come celle qui est reonde. Raison comment il ne sera ja nus si soutieus (*) mestre que de tant de mairien peust faire un vaissel lonc ou quarré ou d'autre fourme, où on peust mettre tant de vin et d'ewe (**) comme en un vaissel reont.»

Avec le bon sens de messere Brunetto, nous voici bien loin, on le voit, du monde carré, du coffre gigantesque, si on l'aime mieux, de Cosmas Indicopleustès; mais le maître n'en a pas fini avec l'excellence de la forme qu'il adopte comme étant celle de la terre;

(*) Nul si subtil.
(**) Et d'eau.

« d'autre part, dit-il, il n'est nule autre figure qui soit si atournée à mouvoir et à tournoier comme la reonde, et il convient que le chiel et le firmament se tournent et se remuent tousjours. »

On a fait honneur au Dante, et cela avec juste raison, de ce qu'au trente-quatrième chant de l'*Enfer* il avait deviné les lois de la gravitation ; mais il faut le demander aux esprits dégagés de toute prévention, son intelligence ne dut-elle pas être éclairée par ce passage du *Trésor :* « Et à la vérité dire, la terre est autressi comme li poins dou compas qui tousjours est el milieu de son cercle, si qu'il ne s'eslongne nient plus d'une part que d'autre. Et pour chou est nécessaire chose que la terre soit reonde. Car s'ele fut d'autre fourme ja serait le plus près dou chiel et dou firmament en .1. lieu qu'en .1. autre, et ce ne puet estre, car se il fust chose possible qu'on peust cheviller la terre et faire .I. puis qui alast d'outre en outre, et par cel puis getast on une grandesisme pierre ou autre chose pesant, je diroie que cele pierre n'en iroit pas outre, ains se rendroit tousjours el milieu de la terre. »

La chose est donc bien établie; pour les esprits curieux et hardis à la fois, le monde est rond; la terre, environnée de ses quatre éléments, qu'enserre l'*Orbis*, demeure immobile sous l'empyrée qui se meut sans cesse; mais il faut assigner une étendue à ce globe terrestre, et les calculs ne feront pas défaut à maître Brunetto Latini. « La terre, dit-il, gyre tout environ vingt et quatre mille trente-sept lieues lombardes, et c'est chose prouvée que son espès (*) est la tiers partie de sa grandeur. » Ajoutons que si le savant du treizième siècle explique minutieusement dans quels rapports cette vaste terre est avec les éléments, et comme quoi l'arc-en-ciel se compose de quatre teintes primitives, parce que « chaque élément y met sa couleur »; il n'entrevoit la vérité que pour se perdre dans une nouvelle erreur. Après avoir ainsi formé l'arc-en-ciel, il ajoute : « Sachez k'en l'air sont environ la terre .IIII. vents principaux ès quatre parties du monde. » Mais ces vents produisent eux-mêmes le plus terrible des phénomènes, la foudre n'est autre chose que le résultat de la lutte qui s'établit entre eux;

(*) Son épaisseur.

or, vous saurez qu'ils « sentreboutent et fièrent si fort en lor venir, que feu en nait en l'air, pour aller enflamber les vapeurs qui grondent en ardoiant. »

Telle est la doctrine du treizième siècle sur la foudre, un feu terrible animé par le choc des vents !

Après avoir décrit tous ces phénomènes, il faudra bien que par delà ce monde purement terrestre, Brunetto Latini place un monde divin ; voici le paradis d'où la Béatrice du Dante descendra pour le consoler.

« Et sachez que dessus le firmament est un chief moult biaus et moult luisans de couleur de cristal, et pour chou est-il appelé cieux cristallin, c'est le lieu dont li mauvais angèles churent... encore i a de seure celui .1. autre chiel de couleur de pourpre qui est appelé chiel empiré, où maint la sainte glorieuse divinité avec ses angèles, et ses secrès de qui li maistre ne s'entremest mie en cest livre, ains les laisse à maistres divins et à Seigneurs de sainte Église, à qui il appartient. »

Brunetto Latini abandonne donc aux théologiens proprement dits le soin d'expliquer

la structure du monde céleste, et il en descend pour décrire les trois parties du terrestre univers dont il connaît la forme réelle, mais qu'il n'osera encore dépouiller de ses merveilles fantastiques. Avant d'entreprendre avec lui le dénombrement de ces créatures étranges dont tout bon cosmographe devait occuper l'esprit de son lecteur, nous jetterons un coup d'œil sur les singularités géographiques de ce monde du treizième siècle. Selon l'auteur du *Trésor*, l'Asie tient bien la moitié de toute la terre, à partir du lieu où le Nil se jette dans la mer jusqu'à celui où le fleuve de Thanam se rend dans le bras Saint-Georges vers l'Orient, «tout juskes à la mer océane et au paradis terrestre. » Après une description assez exacte des crues du Nil, de la fertilité plus ou moins grande qu'elles amènent chaque année, Brunetto Latini nous enseigne pourquoi la mer Rouge porte ce nom; là encore le bon sens du maître précède l'expérience des siècles; selon lui, cette mer n'est point colorée par la nature, ce sont les terres qu'elle baigne qui lui donnent la couleur pourprée dont elle tire l'étrange renom qu'elle a par le monde, renom

bizarre, merveille si accréditée que, trois siècles plus tard, un des hommes les plus grands qui aient honoré le Portugal par la science et par le courage, que Joam de Castro s'embarquera pour reconnaître l'exactitude d'un tel phénomène, et avouera avec la sincérité qu'il montre en toute occasion, que la dénomination trompeuse qui l'a entraîné s'évanouit devant un seul regard de l'observateur; à moins que l'on ne compte pour quelque chose les reflets du corail qui brille sous les eaux en certains parages.

Brunetto Latini ne quitte la mer Rouge que pour visiter devers Jéricho cette mer morte, qui ne reçoit en son sein nulle créature vivante, « et que nul vent ne peut mouvoir. » Après avoir dépeint cette immobilité lugubre que n'ont pas dissipée tout à fait les récits plus modernes, il rappelle les villes maudites; mais traversant bientôt ce pays, il entre dans les régions peu connues, et, *devers soleil couchant*, gagne ce pays des Ysséniens où renaît l'*âge d'or*. Ici le prudent docteur éloigne avec grand soin de cette terre pacifique les deux causes premières de toute orageuse passion, «car entreaux n'a nule fem-

me, ne pécune n'est connue; il vivent de paux nus; et ja soit chose que nul y naisse, la multitude de gens n'y faut. Et si maintes gens i vont, nul n'y peut manoir longuement, si castetée et foi et innocence n'est avec lui. »

Laissons ce triste paradis dont les femmes sont exclues; allons au pays de *Seluice*, nous y trouverons un mont gigantesque qui nous rappellera le mont de Cosmas. Et, en effet, « il est si haus, que on puet veoir le soleil dedans la quarte partie de la nuit, et ensi puet-on veoir jour et nuit tout à une heure. »

Après un si imposant phénomène, moins merveilleux sans doute pour qui a vu le soleil paraître à l'horizon du sommet des hautes montagnes, je ferai grâce au lecteur du cours de l'Euphrate, de la Cappadoce et de la Médie; je passerai même sous silence les *grandissimes solitudes* des terres de *Sabice*. Vers le soleil levant nous trouverons, avec Brunetto Latini, les hommes qui sont appelés *Serres*, « qui de feuille et d'écorce font une laine dont ils font vestements, et sont humbles et paisibles entr'aus, et refusent compaignie d'autre gent. » Or, dans ce pays, le

commerce se fait d'étrange manière, et, malgré sa simplicité, nous citerons ce passage comme un souvenir des rapports inquiets que durent avoir entre eux des hommes si différents de race et de mœurs: « Li nostre marceants passent en lor flueves, dit le *Trésor*, et troevent sour la rivière toute manière de marchandise, et là puet être trouvée et sans nul parlement, et esgardent à l'œil le pris de çascune, et quand ils l'ont veu, ils emportent chou qu'ils veulent et laissent la vaillance au lieu même. » Permis au lecteur de reconnaître ici les Chinois, que fréquentaient déjà les Vénitiens, sans doute, et que devait faire connaître à la fin du siècle la relation de Marco-Polo, relation qui, à l'exemple du *Trésor*, fut écrite en français, mais qui, plus connue que ce traité, propagea mille fictions poétiques (7).

Sans nous arrêter avec aux bords du Gange et de l'Indus, où les hommes sont de couleur verte; sans énumérer les acéphales et les cynocéphales de rigueur, qui pullulent dans ces régions lointaines, et qui habitent probablement une partie des 5,000 cités comptées avec toute la rigueur de la statistique mo-

derne par l'auteur du *Trésor*, nous rappellerons qu'on pourrait faire remonter à cette période le mythe moderne de l'Eldorado, puisque le maître florentin rappelle l'opinion de quelques contemporains qui voulaient que ces terres, baignées par le Gange, fussent tout or et tout argent.

Après les merveilles de l'Asie, que j'abrége ici et pour cause, viennent les merveilles des contrées plus rapprochées de nous. Aux yeux de Brunetto Latini (et cela devait être ainsi pour bien d'autres voyageurs), toutes les splendeurs de l'Europe s'éteignent devant les splendeurs de Rome, mais ce sont surtout les magnificences du culte qu'il énumère. La France vient ensuite; néanmoins, par une omission étrange, Paris n'est point nommé. Cette noble cité que tant d'écrivains se plaisent à appeler la lampe d'or qui éclaire les peuples, l'étoile rayonnante qui guide les nations, cette noble ville, qui servit de refuge au savant et au poëte, est omise comme à dessein, et l'auteur du *Trésor*, qui a fait une part si belle à l'universalité de la langue française, décrit en quelques lignes la terre hospitalière qu'il habita. L'Espagne, qu'il

venait de parcourir et qu'il avait visitée en ambassadeur, ne lui offre pas de souvenirs plus intéressants. Je me trompe cependant, et à l'époque où vivait notre cosmographe voyageur, «il n'y avoit mie gran temps que, en Espaigne s'assamblarent tous li chiens en .1. lieu où ils s'entrecombattirent si fièrement, que en la fin n'en escapa .1. seul que tous ne fussent morts en la place de terre où ils étoient.»

Est-ce un emblème politique, est-ce un conte recueilli des traditions populaires? Après cet étrange récit, Brunetto Latini dénombre, selon son usage, li *esvechés* et li *signouries*; le Portugal qui grandissait sous l'influence de D. Diniz, et qui fondait sa noble université, trouve son nom à peine inscrit parmi les royaumes. Brunetto Latini ne quittera pas cependant la Péninsule sans nous rappeler son prodigieux voisinage de l'Afrique et de l'Asie. «Illecques, dit-il, est li fins de la terre, selon chou que les enchienes gens prouvèrent, et mesmement le témoignent li terre de Calpe et de Abyla, où Hercules ficha ses Coulombes, quand il venqui toute la terre, au lieu où la mer ist

de la mer océane et s'en vient parmi ces .II. mons où sont li Iles Gades et li Coulombes Hercules; en tel manière qu'il laisse les Mores et toute la terre d'Aufrike à dextre Espaigne, où il n'a pas .VII. mil pas de large, et .XV. mil de lonc et défine jusques à parties d'Aysie. »

Dans cette revue géographique, qui dit après tout ce qu'on croyait le plus important à propager au moyen âge, l'Angleterre n'a d'autre mérite aux yeux de messere Brunetto que de renfermer l'archevêché de Cantorbéry où s'élaboraient tant de *secrets naturiens*, comme nous le prouvent les magnifiques bestiaires dont il est parlé par Dibdin. La verte Érin, l'émeraude de la mer, la patrie des Tuatha Dadan, compte pour bien peu en ce temps; aussi arrête-t-elle à peine le rapide narrateur. Il s'y passe cependant un prodige qui ne doit pas être ignoré du reste de l'Europe, et messere Brunetto le raconte avec une foi naïve qui ne lui permet pas d'admettre dans sa narration quelque brièveté; nous abrégerons son récit. Or, vous saurez que la terre des traditions féeriques, que l'Irlande est une région fatale aux serpents; fussent-

ils apportés dans cette île par quelque esprit malfaisant, tous les reptiles de l'univers y expireraient sur ses rivages. Les pierres de l'Irlande deviennent elles-mêmes un heureux talisman que l'on peut employer contre ces animaux nuisibles, et la terre sur laquelle on les jette ne saurait plus nourrir de serpents. Thule et ses prodiges menteurs, les îles Orcades, où les hommes ne sauraient vivre, les mers éternellement glacées sur lesquelles on en a appris assez sitôt qu'on a nommé leurs sombres rivages, toutes ces régions qui n'ont point de métropoles religieuses ou de riches abbayes, sont décrites en quelques mots. Comme tous les historiens géographes de cette période, l'auteur a hâte de trouver une terre fertile en prodiges, une région où le soleil enfante chaque jour de nouveaux miracles; la terre d'Afrique lui reste à décrire.

Ce pays des Numides, en effet, où l'antiquité reléguait ses plus effrayants prodiges, cette terre des légions moresques, qui a inondé l'Europe et qui en domine encore la plus belle partie, l'Afrique n'est pas moins effrayante pour les imaginations du moyen âge que pour les contemporains de Pline. Aussi,

dès le début, Brunetto Latini n'est-il pas avare des merveilles qu'il a puisées dans la tradition et dans les mille récits que font journellement les Maures voyageurs. S'avance-t-on, par exemple, vers les mers de la haute Égypte, dans le voisinage de la Libye, on y contemple « *une trop fière merveille.* » Les eaux sont plus hautes que la terre, et leurs flots innombrables roulent des torrents argentés au-dessus des sables, sans que les rivages de la mer en soient inondés. C'est encore cette terre d'*Aufrique* où est le Léthé, le fleuve d'enfer. Comme aux beaux jours de l'antiquité, les mortels qui s'abreuvent de ses eaux perdent la *remembrance*, c'est du moins l'opinion de certains *mescreans*; car maître Brunetto, bon catholique florentin, se tient ici dans un doute fort sage. Les Troglodytes, les Amazones, qui s'en iront dans moins de trois siècles peupler le nouveau monde, les peuples sans nom, qui construisent leurs maisons de sel, tout cela s'agite, tout cela vit sur cette terre de feu, où multiplient les Garamans près d'une fontaine merveilleuse; mais selon l'opinion du temps, ces peuples, unis à d'autres nations de l'É-

thiopie, vivent dans une odieuse promiscuité, et c'est, aux yeux d'un chrétien, ce qui les fait descendre au dernier rang des peuples.

Après qu'il a traversé les vastes déserts de l'Éthiopie, l'auteur décrit les rives de la mer océane, et là se présente un mythe platonicien qui se rapporte trop directement aux grandes conceptions de la cosmographie antique dont Brunetto rassemble les traits épars, pour que nous ne le signalions point. Le phénomène du flux et du reflux est expliqué par les efforts convulsifs que fait la terre pour respirer; la terre elle-même, dans cette description hardie, n'est qu'une créature immense dont les esprits s'agitent au fond des eaux; mais ici nous laisserons parler le *Trésor*. «Li uns dient que li monde a asme, à chou qu'il est fais de .IIII. élémens, et pour chou convient qu'il est esperit. Et dient que chil esperit a ses voies au parfond de la mer, où il espire autressi comme on fait par li narines. Et quant il espire hors et ens, et il fait aller sus les eaux de la mer, et traire et revenir arrière, selon chou que son espirement vait ens et fors.» Pour Brunetto, rendons-lui cette justice, il semble plus particulièrement être

de l'avis des *astrenomyens*, qui voient dans ce phénomène l'action directe de la lune. On le sent, la pensée active de celui qui enseigna le Dante est en quête de toutes les traditions, quelque gigantesques qu'elles soient, de même qu'elle est à la recherche des conceptions nouvelles qui agitent en ce moment le monde; mais, disons-le bien, s'il expose avec empressement ces différents systèmes, et si son imagination ne veut point qu'il se débarrasse de cette auréole enchantée qui pare le savant et le poëte, il y a trop de force réelle dans son esprit pour qu'il accepte l'idée mensongère de préférence à l'idée lucide, et pour qu'il la choisisse au détriment de celle dont l'action positive doit se faire sentir au bout des siècles.

Ce caractère, ami tout à la fois de la critique et de la tradition, Brunetto Latini le montre surtout lorsqu'il aborde les questions d'histoire naturelle. Toutes les fois, en effet, qu'une observation immédiate lui a permis de décrire d'une façon détaillée un reptile, un quadrupède ou un oiseau, il rappelle bien sans doute le mythe fabuleux qui a circulé dans l'antiquité et qui circule encore au

moyen âge sur l'être qu'il veut dépeindre; mais il exprime aussi admirablement, et souvent avec une éloquence dont il y a peu d'exemples, les caractères moraux de l'animal qu'il entreprend de faire connaître. Veut-il, par exemple, décrire le cheval, ses habitudes, son intelligence merveilleuse, «si *prouffitable* à l'homme», comme il aime à le rappeler, il dit bien, sans doute, qu'il appartient à cette race privilégiée qui donna au monde Bucéphale; il rappellerait, si le fait revenait à sa mémoire, que l'heureux conquérant ne craignit pas de consacrer la ville de Bucéphalie au souvenir de son coursier bien-aimé; il se gardera bien d'oublier le trait du cheval de Charitas, qui, tombant au pouvoir d'Antiochus, tua ce *nouveau chevaucheur* pour venger son ancien maître; il nous dira encore que le cheval est le seul animal de la création qui verse des larmes, et que d'ordinaire «on le voit plourer au trespas de son seigneur.» Il n'y a nul doute, s'il connaissait l'histoire du Cid, qu'il ne parlât du bon Babieca, et par analogie de ce merveilleux Pardolo, qui erre dans les déserts enchantés de la Biscaye; mais si rien de ce qui peut re-

hausser le caractère du plus noble des quadrupèdes n'échappe à son souvenir, s'il accepte même pour cela la tradition fabuleuse, grâce à quelques traits d'un style admirable, et que n'eût point désavoué Buffon, il fait sentir merveilleusement cet instinct des combats qui domine le noble animal.

« Il flaire la bataille, dit-il, il se courreche et est lies au son des bussines. Il sont lie quant il ont victoire et sont dolant quant il perdent; et bien peut on apercevoir si la bataille doit estre gaaignée au semblant que li cheval font de joie et de couroice. »

Disons-le cependant, pour excuser de telles citations, à propos du sujet qui nous occupe, toutes les pages consacrées dans le *Trésor* à la description des animaux sont bien loin d'offrir le caractère à la fois énergique et simple qu'on remarque dans ce passage. Ce que réclamaient sans doute en ce temps les lecteurs assidus des Bestiaires ou des relations géographiques, c'était le tableau de ces créatures effroyables qui vivent aux terres lointaines; c'était, par exemple, la description de ce *Manicore*, qui a « face de homme et coulor de sang, œil jaune, coue de scorpion

et court si fort, que nule beste ne peut escaper devant lui; mais sur toutes viandes aime char d'homme (8). »

On le sent bien, de tels récits, rattachés à l'histoire naturelle de l'Asie, et surtout de l'Afrique, faisaient comprendre qu'il n'y avait pas si loin qu'on le disait des sources du Léthé aux bouches de l'enfer, et qu'il suffisait d'une convulsion de la terre pour faire jaillir de l'abîme maudit des myriades d'êtres malfaisants. Aussi dès que Brunetto Latini a décrit les poissons, qui, pour le dire en passant et contrairement au système de quelques encyclopédistes français, occupent dans le *Trésor* le premier rang des êtres organisés, on le voit passer immédiatement et avec une prédilection marquée du basilic au dragon, au sytalis, à la wivre, êtres redoutables occupant les confins du monde habité et ceux du monde surnaturel, créatures malfaisantes, intermédiaires entre les monstres de la terre d'Afrique et ceux de l'empire inférieur. Or, il est bon sans doute de savoir d'une manière positive ce que pensait en une telle matière un des plus fermes esprits du siècle.

Le basilic est le roi des serpents, dit avec

Pline maître Brunetto, que nous tenterons d'abréger ici, pour faire connaître surtout les faits; il a six pieds de long, sa peau est parsemée de taches blanches, et blanche est la crête qui s'élève sur sa tête; telle est l'abondance de son venin « qu'il en reluist »; il corrompt l'air partout où il passe, il envenime les grands végétaux de ce fluide subtil et lumineux; l'odeur qui s'exhale des arbres va tuer les oiseaux dans les airs. On le voit, c'est presque l'histoire du *boon upas*, de l'arbre-poison de Java, qui apparaît dès le moyen âge. Eh bien! ce reptile terrible est occis par un petit animal qui n'inspire nulle terreur à l'homme; il suffit, pour faire périr le basilic, de la morsure de la belette, mais de la belette blanche. Aux temps anciens, comme vous l'ont dit les livres de l'antiquité, et comme le répète avec complaisance messere Brunetto, un basilic a pu être tué par les hommes; mais pour opérer ce miracle, que nous avons déjà cité, il a fallu toute l'ingénieuse habileté du conquérant des Indes, qui fit construire de vastes cloches en verre où le chasseur voyait le basilic sans être atteint par son venin, et d'où il lui décochait ses flèches en toute sécurité.

Le dragon est le plus grand des serpents, si le basilic en est le plus venimeux ; il vit surtout dans l'Inde et dans l'Éthiopie, où l'été est perpétuel. Lorsqu'il sort de sa caverne il sillonne l'espace avec une telle violence « que l'air en reluist comme feu ardant » ; sa bouche est petite, ce n'est pour ainsi dire qu'un pertuis subtil, par lequel il darde sa langue et ses *esperits*. Sa force n'est pas dans la partie supérieure de son corps, elle est dans sa queue : ce ne sont pas les blessures sanglantes qu'il fait en mordant que l'on doit craindre ; ce que l'on doit redouter, ce sont les enlacements de cette queue formidable qui brise tout ce qu'elle étreint, et qui donne la mort, non-seulement à l'homme le plus vigoureux, mais aussi au gigantesque éléphant. On le voit, dès le début, le dragon, tel qu'il figure dans ce livre du treizième siècle, n'est plus déjà le dragon de saint Cyr, qui faisait périr les troupeaux de son souffle empoisonné à la manière du basilic, ou bien encore le dragon de saint Julien[1], qui avait son repaire près d'un temple de Jupiter. Ce n'est plus le dragon de Poitiers, pieusement surnommé la *bonne sainte vermine*, mais appelé par d'au-

tres la *grande gueule* de la rivière de Clain; ce n'est point non plus la tarasque effrayante que détruisit sainte Marthe, ni le monstre de Raymond de Sulpy, ni même celui qui fut tué par Smith de Winkelried, encore moins le dragon à deux têtes d'Aymon, comte de Corbeil : en dépit de sa trace lumineuse, le reptile redoutable que décrit Brunetto a une analogie trop réelle avec le boa constrictor des régions orientales, pour qu'on ne voie pas dans ces vagues indications un souvenir de quelque récit véridique enté sur la description de Solin. Mais ce que ne dit point ici notre encyclopédiste, nous le trouvons dans le livre de la *Proprietez des bestes qui ont magnitude force et povoir en leurs brutalitez*. Si le dragon désire par-dessus toutes choses la mort de l'éléphant, s'il l'attend en embuscade au sommet de quelque arbre gigantesque, capable de le soutenir, c'est que « le sang de l'éléphant qui est froit estanche la grant challeur du venin du dragon en buvant son sang. » Ainsi le veut d'ailleurs monseigneur saint Isidore en son douzième livre.

L'auteur du *Trésor* n'est pas toujours si

sobre du merveilleux, il n'écarte pas toujours avec tant de bonheur les rêves de son époque; c'est ainsi que s'il nous décrit les funestes amours de la wivre, s'il peint avec une rare énergie de style l'horrible créature dévorant le reptile impur qui l'a rendue mère, pour perdre elle-même la vie dans l'enfantement, c'est ainsi, dis-je, qu'il appelle à son aide les traditions les plus merveilleuses de l'antiquité avant de peindre poétiquement les commencements de cette union funeste. Vous saurez donc qu'au temps de ses amours la wivre s'en va sur le bord des eaux, où la murène repaist; elle la convie de sa voix en *s'emblance de flûte*, et alors celle-ci, victime de la ruse, s'en vient où elle est appelée, « et par tel engin elle est surprise », car la wivre la dévore pour se préparer sans doute à son étrange union; et puis, comme la morale ne peut rien perdre en ces doctes leçons, la wivre, de même que l'avatar de l'Orient, devient l'emblème de la ruse, c'est sa douceur astucieuse qui a fait dire à saint Ambroise, « qu'elle est la très-cruelle cose dou monde, et plus sans pitié et plaine de malice qu'il y ait en ce bas univers (9). »

Dans la nomenclature des reptiles et des poissons, la sirène figure, et cela devait être, à côté de l'hippopotame et du dauphin, mais la sirène de Brunetto Latini n'est plus celle de l'antiquité. Notre naturaliste nous dit bien qu'on a cru longtemps à son existence; que les sirènes avaient des accents trompeurs; que l'une chantait merveilleusement *en droicte voix de femme*, que l'autre rappelait la douceur de la flûte, qu'en écoutant la troisième on croyait entendre les sons de la *citole;* mais il se hâte de rappeler que c'est un emblème; que les *seraines* de l'antiquité sont trois *meretrix* qui ne s'employaient à autre chose qu'à décevoir les passants. Les sirènes, du temps de Brunetto, vivent en Arabie. « C'est, nous dit-il, une manière de blancs serpens, qui courent si merveilleusement que li pluisour dient qu'elles volent. »

Nous ne suivrons pas le maître du Dante dans la description détaillée qu'il nous donne de certains volatiles. On comprendra que, dans cette branche de l'histoire naturelle, l'art de la fauconnerie avait donné nécessairement quelques idées nettes sur la structure des grands oiseaux de proie, sur leurs habi-

tudes, sur leurs instincts; disons mieux, à certains détails dans lesquels l'auteur du *Trésor* est entré, à diverses particularités sur lesquelles il insiste, on voit qu'il avait dû nécessairement s'initier aux secrets de cette chasse de haut vol, qui faisait partie de l'éducation des seigneurs de son temps; et il est bon de dire que la précision intelligente de son style résume dans ce chapitre une multitude de renseignements qu'on pourrait mettre à profit. Cela ne veut pas dire cependant que le merveilleux légué par l'antiquité soit exclu de ces descriptions; cela ne veut pas dire non plus que les souvenirs de ces voyageurs vénitiens qui erraient par tout l'Orient vers la fin du treizième siècle, n'aient pas ajouté, sous la plume féconde de Brunetto, aux miracles légués par la tradition. Ainsi, l'aigle, *le plus vaillant des oiseaux* et qui réserve pour sa progéniture la souveraineté qu'il a sur les autres habitants de l'air, l'aigle saisit ses petits dans sa serre redoutable, et il les contraint à fixer leurs regards sur les rayons brûlants du soleil, « et celui-là seul qui esgarde justement sans croler est tenus et nourris si comme digne. » L'aiglon dégénéré

qui ferme sa paupière à la lumière étincelante du soleil, l'aiglon sans force est rejeté, « et ce n'est pas cruauté de nature, se hâte d'ajouter notre auteur, c'est jugement. » D'ailleurs, « un vieil oisel, appelé Fulica, accomplit l'office du roial oisel » ; il reçoit le pauvre exilé dans son nid, « et le nourrit comme ses fils. » L'aigle vit longuement ; il ne vit pas éternellement comme le phénix, sans doute, mais, comme le phénix des régions orientales ; *il dépose sa vieillesse.* Il ne se brûle pas sur un bûcher de cinnamome et d'encens, comme l'oiseau de Babylone ; mais il s'envole si haut vers les ardentes régions où le soleil est dans sa gloire, que ses plumes se consument et que l'obscurité qui voilait ses yeux se dissipe aux rayons de l'astre qui lui rend sa force première, « et lors se laisse cheoir en aucune fontaine où il se baigne .III. fois, et maintenant est jeune comme à son commencement. »

Qui ne reconnaîtrait pas ici deux traditions merveilleuses, celle qui a été léguée de tout temps par l'antiquité, celle qui s'est renouvelée des fables orientales ? Mais si ce contact était nié par quelques lecteurs ; si, dans cette

description du rajeunissement de l'aigle, on voulait ne voir qu'une tradition effacée des fables helléniques, il suffirait, pour se convaincre du contraire, de jeter un coup d'œil sur le passage où notre naturaliste du treizième siècle invoque le témoignage de ces juifs voyageurs qui transmettaient les fables de l'Orient à l'Europe, comme ils lui apportaient son or et ses parfums. Ainsi, après avoir décrit le *papegeay*, dont le brillant plumage émerveillait alors si rarement la France et même l'Italie, il ajoute qu'il y a deux races distinctes chez cet étrange oiseau, « et dient les Indiens, que ne nest aillours que en Ynde... cil qui ont .VI. dois sont plus nobles, et chil qui en ont .III. sont vilain et de vilain lignage. »

C'est cependant, en général, la tradition de l'antiquité qui domine ici : comme dans l'antiquité, mais en admettant un doute prudent, la perdrix concevra dans les champs, et en se jouant parmi les moissons, grâce aux émanations qui se seront échappées du mâle et que le vent lui apportera. Le paon, « *qui a le chief serpentin, voix de diable et col de saphir* », le paon ne songera à étaler sa riche

parure que pour étonner les regards de l'homme. Éternelle image de la stupidité, l'autruche parcourra le désert sans dessein, et n'aura pas même ce degré d'instinct qui est accordé à tous les animaux. Cependant l'heure de la reproduction arrivera pour elle comme pour les autres créatures vivantes, et voici ce que nous en dit Brunetto; alors, selon lui, l'étrange oiseau « esgarde une étoille qui a nom *Virgille*, et quant elle commenche à lever despose ses œufs et les cuevre de sablon », puis elle s'éloigne, « et li atempremains dou soleil accomplist son office. »

Cette partie, consacrée à l'ornithologie, bien restreinte, sans doute, mais suffisamment complète pour le treizième siècle, puisque la nomenclature d'Albertus Magnus n'est guère plus considérable; cette partie, disons-nous, est terminée par la description de l'oiseau guerrier auquel se rattache plus d'un symbole, c'est le messager « qui monstre les heures de la nuit, et li esmouvemens dou tems. » Et sans doute ce n'est pas sans dessein que messere Brunetto a réservé pour cette section du livre la page qui termine l'histoire

des oiseaux, et qui commence l'histoire des quadrupèdes, c'est simplement un moyen de transition qu'on ne saurait négliger. Le coq, qui est si utile à l'homme et qui chante si orgueilleusement, le coq a une influence connue « sur le roi des bestes », il le met en fuite; tout le monde le sait, Pline l'a dit; mais pour cela il faut que son plumage soit d'une blancheur éclatante. Tout à l'heure, et vous allez en avoir la preuve, l'auteur du *Trésor* va réunir les richesses de son style pour nous donner une description de ce souverain maître des animaux; ici nous le laisserons parler.

« Lyons est appelés selonc la langue as Grijois que autant vaut dire comme rois en nostre parleure, car lyons est appelés rois des bestes pour chou que quant il crie toutes les bestes fuient comme si la mort les cachast, et là où il fait cercle de sa coue nule beste n'ose passer par iluec. Et nepourquant lyon sont de .III. manières. Car li .I. sont brief et ont li crins crespés, et sont sans bataille, et li autres lonc et grant et ont crins simples; et lor corage sont démonstré par le front et par le keue, et sa forche est en son pis, et sa

fermetés est en son chief. Et jà soit chou k'il est redoutés de tous animaus ne porquant il crient le blanc cok, et tumulte de voes et fus li fait grant paour, et d'autre part li escorpions li fait trop grant mal s'il le fiert. Neis li venins dou serpent l'ochist, car chil que ne soufri pas que nule chose fust sans contraste veut bien que li lyons qui est si orgueilleus et fors sour toutes autres choses et qui par sa grant forche ensieut proie toujours, eut de ches coses qui l'enpechaissent de sa cruauté dont il n'a povoir qu'il s'en deffende. Et entre chou est-il si malade autressi comme de fièvre .III. jours de la semaine et moult amenuisse son orgoeil. Et ne pour quant nature li enseigne à garir... et jà soit ce que li lyons soit de haut corage et de fière nature comme li conte a devisé chi devant, toutes fois aime-il homme merveilleusement, et volentiers maint avec lui. Et jà ne sera courrouchiés à homme, s'il ne li fait mal premièrement. Mais merveille est de sa pitié que là où il est plus courechiés et plains d'ire et de maltalent contre lui, lors li pardonne-il plus tôt, si li homme se gète à terre et fait samblant de lui crier merchi. Apaines se

courechera contre femme ne petit enfant, se grant desirier de manger ne li fait. »

Nous nous en tiendrons là, et nous pensons que ce fragment suffira pour donner une idée de la magnanimité tant soit peu fabuleuse que le moyen âge attribuait au lion. Nous n'ajouterons qu'une chose, sans doute ignorée de messere Brunetto, mais consignée dans le livre de la Proprietez des bestes; elle fait trop d'honneur à la susceptibilité du roi des animaux pour que nous ne la consignions pas ici. « Or vous saurez que le lyon par son odeur et sentement cognoist si la lyonne s'est forfaite en la compaignie du léoppard et l'en pugnist très griesvement. »

Après la description du roi des animaux vient la description des autres quadrupèdes; mais ici l'auteur ne se montre plus assez rigoureux pour procéder par dignité d'espèce, et ainsi que cela a lieu dans le *Quadruple Miroir*, cet étrange traité d'histoire naturelle procède par ordre alphabétique, de sorte que l'*antelus* et l'*asne* viennent immédiatement après le lion. Dans cette bizarre nomenclature, l'éléphant paraît à son tour, et c'est pour attester combien les choses ont changé

de face en Europe depuis l'époque où l'immense quadrupède n'était connu que par des peintures fantastiques, jusqu'au jour où un souverain de l'Asie, qui devait être lui-même l'objet de mille traditions fabuleuses, envoie le monstrueux quadrupède à l'Europe émerveillée. Dès le début l'éléphant donne une telle preuve de sa vigueur, qu'on est tenté de voir dans ce récit naïf un souvenir de quelques-unes de ces luttes étranges qu'on peut lire dans les romans et les poëmes du moyen âge où Alexandre parcourt l'Asie. « Et dient li Crémonois que le second empereour Fédérik en amena .I. à Crémoine que li envoia prestres Jehan d'Inde, qui li virent férir .I. asne chargié si fort qu'il le geta dessus une maison; et ja soient l'olifans si fiers, si pourtant il deviennent privés moult tost. »

Mais l'animal chéri du moyen âge, celui qui se mêle aux fables les plus gracieuses et aux fictions les plus terribles, celui dont nos yeux ne semblent perdre la trace qu'avec un sentiment de regret, la *beste* merveilleuse qui fournit de si beaux emblèmes à la poésie et de si belles descriptions à la prose de la renaissance, la licorne, en un mot, est omise dans

quelques-uns des manuscrits de Brunetto, qui nous ont été transmis par le treizième et le quatorzième siècle : comme si le grave professeur florentin avait craint de mêler quelques idées douteuses aux vérités irrécusables qu'il livrait à ses disciples, après avoir admis l'existence de la licorne, il l'a sans doute reléguée parmi les symboles. Ce qu'il y a de certain, c'est que le splendide exemplaire du *Trésor*, qui nous a fourni la plupart des citations qu'on vient de lire, ne dit rien sur le *monoceros*, l'*églisserion* et la licorne pur sang. C'est cependant ce beau volume, plus complet à certains égards que tous les autres, et dont le texte fut révisé par l'auteur peu de temps avant son retour en Italie, qui est indiqué par un habile bibliographe comme celui qu'on doit choisir (10). Il est vrai que l'on y a omis la description de quelques animaux très-vulgaires et fort connus : y a-t-il eu doute chez l'écrivain, n'y a-t-il eu qu'oubli chez le copiste ? Bien d'autres encyclopédistes du treizième siècle pourront combler la lacune, et le lecteur n'y perdra rien. Au besoin, ici maître Rabelais saurait nous aider de ses descriptions; mais nous nous garderons d'en

faire usage, son doute railleur pourrait nous gêner.

Or, vous saurez que si la licorne a été environnée de traditions merveilleuses durant tout le moyen âge, et que si elle marche en tête de ce cortége d'animaux étranges qui anime jusqu'à ses historiens les plus *véridiques*, une notable partie de tout cela nous vient de l'antiquité la plus reculée. Ctésias, le compagnon d'Alexandre, parle d'un animal poétique auquel on peut appliquer ce nom, et Pline raconte ses exploits; nous joindrons ces récits à bien d'autres, pour vous transmettre la vérité.

La licorne est de la grosseur d'un cheval, mais elle a les jambes plus courtes, et elle est de couleur tannée. Ne croyez pas explicitement aux licornes blanches; on vous trompe sur les armoiries : c'est l'animal de Ctésias qui figure en de telles peintures, et il a été créé de telle sorte dès l'origine, qu'il semble fait exprès pour le moyen âge. Il a, comme l'animal chéri du moyen âge, la taille d'un cheval; son corps est blanc, sa tête est couleur de pourpre, et ses yeux d'azur n'en brillent que mieux; la corne qu'il porte au

front a bien une coudée de longueur; blanche à sa partie inférieure, d'un noir d'ébène au milieu, elle est rouge à l'extrémité. Eh bien! avec tout cet éclat, ce n'est qu'un âne sauvage de l'Inde, et ses mœurs nous sont inconnues!

Il y a trois sortes de vraies licornes. Outre celle que je vous ai décrite, et qui, avec son corps de cheval, a une tête de cerf et une queue de sanglier, il y a l'*églisserion*, qui est semblable à un chevreuil gigantesque, et dont la corne est des plus aiguës; mais la troisième espèce de licorne peut être comparée à un bœuf, et son pelage est taché de blanc. Disons-le cependant pour l'amour du pittoresque, c'est le *monoceros*, la bête à l'allure de cheval, à la corne de deux coudées, que le moyen âge, dans ses symboles, se plaît toujours à figurer.

La défense terrible qui est le caractère distinctif de la licorne n'a pas plus d'une demi-toise de longueur; maintes et maintes fois les *peintres imaigiers* exagèrent sur ce point; mais ce que ne disent pas ceux qui sont étrangers aux *secrets naturyens*, c'est qu'elle est si aiguë et si dure que rien ne

saurait lui résister. D'ailleurs, le *docteur Plinius* le sait à merveille, et c'est d'un lieu sûr qu'il le tient, lorsque la licorne se prépare au combat contre l'éléphant, l'animal qu'elle hait le plus au monde, elle aiguise avec subtilité cette corne contre la pierre, ainsi que peut faire un boucher aiguisant ses instruments; et malheur alors au quadrupède colossal qui ne craint pas de l'attaquer! elle baisse la tête, le frappe de son arme terrible au ventre, et lui donne ainsi la mort.

Eh bien! cette bête si redoutable pour l'animal le plus robuste de la terre, cette créature sauvage, qui, au dire de saint Grégoire, meurt uniquement de deuil dès qu'on la tient en captivité, cette créature merveilleuse se laisse prendre à un sourire, et s'agenouille pour quêter une caresse; mais il faut que ce soit une vierge qui consente à la dompter, et voici comment les gens du moyen âge s'y prennent pour réussir dans cette occasion.

Dans l'Inde et chez les Gangarides, une jeune fille est choisie parmi les jeunes filles les plus sages, et on l'amène près de l'antre

où la licorne fait son séjour; il n'est besoin d'autre stratagème, et l'animal s'en vient de lui-même rendre hommage à la pureté; il s'approche de la pucelle et se couche en son giron. Mais malheur à l'imprudente qui croit pouvoir tromper la bête subtile, une mort terrible et prompte la punit de sa témérité.

Ce n'est pas tout encore, la licorne, bête valeureuse, mais bête pleine de sentiments tendres, tour à tour vouée aux combats et au servage des nobles damoiselles, l'emblème, en un mot, de la chevalerie, a des sympathies mystérieuses avec l'oiseau des amants fidèles, et cela n'a pu échapper à Alkazuin. L'arbre que le pigeon a choisi pour y faire son nid est précisément celui sous lequel la licorne se plaît à venir se reposer; c'est sous son ombrage qu'elle écoute avec une extase paisible les roucoulements de la colombe. Le tendre oiseau, de son côté, n'est pas insensible à l'amitié du fier animal, et il vient en déployant ses ailes se reposer sur l'arme terrible, que le monoceros tient alors immobile pour ne pas gêner ses ébats.

Vous dire ici par le menu tout ce que les Grecs, les Romains, les Arabes, voire les sa-

vants du moyen âge, ont vu de propriétés merveilleuses dans la corne de licorne, ce serait abuser quelque peu de la patience du lecteur, et mieux vaut sans doute le renvoyer sur ce point aux pages railleuses d'Ambroise Paré, ou à la description de l'antique trésor de Saint-Denis...; il nous faudrait franchir trop de siècles, et nous ne quittons pas encore l'âge poétique qui nous retient; disons quelques mots cependant de ces vertus oubliées.

De la corne de licorne on fait des vases à boire, et eussiez-vous pris le poison le plus redoutable, eussiez-vous été atteint de la flèche la mieux *herbée*, une eau limpide, un vin généreux, bu dans cette coupe, suffira pour vous guérir. Les Arabes vont plus loin encore dans les récits qu'ils nous ont transmis : les couteaux qui servent dans un festin sont-ils garnis de vraie corne de licorne, une sueur subtile transsude du manche si les viandes que l'on tranche ont été empoisonnées. La licorne assainit les eaux où sa défense est plongée; la licorne, poursuivie par les chasseurs, ne saurait être effrayée; elle s'élance bravement du sommet des roches sourcilleuses, et tombe

sur sa corne flexible sans crainte d'être jamais prise. Mais, pour ne point fatiguer le lecteur, nous nous arrêtons devant tant de merveilles, et nous renvoyons les curieux en Éthiopie, où le père Lobo n'a pas vu seulement comme Panurge trente monoceros, mais où il en a contemplé des troupeaux.

A l'aide des *Merveilles de l'Inde*, au moyen du traité *de Belluis et Monstris*, en consultant surtout Albertus Ratisbonensis, et ce *Trésor* de Brunetto Latini, que nous avons mis déjà si longuement à contribution, il serait possible de multiplier à l'infini ces sortes de monographies; et si l'on s'en tenait à l'encyclopédiste italien, qui noussemble bien être le représentant de la science au treizième siècle, on trouverait dans les descriptions du yença, qui change de sexe à volonté, de la panthère, qui est aimée de tous les animaux, *fors du dragon*, de la paraude, bête d'Éthiopie qui a les dimensions d'un cerf, et qui mue de couleur comme le caméléon, on trouverait, dis-je, bien d'autres *miracles de nature*, que nous abandonnons aux érudits. Cependant, si à l'imitation d'un écrivain postérieur de trois siècles, et dont

personne n'a égalé la science en ce genre, Brunetto Latini eût consulté soigneusement les livres saints de préférence aux écrivains de l'antiquité; si, en anticipant sur les recherches de l'auteur de l'*Hierozoïcon*, il se fût informé de ce qu'était réellement le monde de l'Orient; s'il eût rassemblé les traditions juives qu'il semble avoir été à même de connaître, l'univers qu'il nous décrit se fût peuplé de plantes et d'animaux bien autrement merveilleux que ceux qui figurent dans son livre, de créatures bien plus étranges que celles qu'il emprunte en partie aux descriptions d'Isidore de Séville, ou bien à celles d'Albert le Grand. Alors, comme un savant illustre et qui posséda les derniers principes de cette science fantastique, il eût pu, à propos de l'âne de Balaam, nous expliquer en quelques pages, et comme cela a été fait gravement au dix-septième siècle, *Cur Deus aperuit os asinæ;* il eût pu nous dire dans tous ses détails la forme précise qu'avait le veau d'or, et la manière dont on procédait, chez le peuple de Dieu, à l'égard du bouc Azazel; il nous eût enseigné, au chapitre *de mundis Avibus*, ce qu'était réellement la colombe

messagère de Noé; puis, rentrant dans quelque considération de haute critique, il nous eût prouvé qu'il ne fallait pas entendre par le mot leviathan la baleine, mais bien le crocodile; il nous eût peut-être dit en son lieu que si l'aspic est frappé de surdité lorsqu'on lui confie quelque trésor, c'est pour qu'il ne puisse pas prêter une oreille séduite à la voix des enchantements.

Mais c'eût été le Talmud surtout, le Talmud, que l'on cachait soigneusement en ce temps aux chrétiens, qui lui eût offert ses conceptions les plus poétiques, ses rêves les plus bizarres; c'eût été là, sans doute, qu'il eût vu comment Og, roi de Bazan, était assez grand pour que son corps gigantesque donnât une idée du colosse que Dante appelle *il gran verme;* c'eût été là qu'il eût découvert les créatures sans nombre dont quelque imagination orientale s'est plu, dans une nuit de rêves funestes, à peupler le monde hébraïque. En y joignant la fable hellénique, il nous eût fait voir dès cette époque ce que l'on entendait par les *lilith*, les *lamies*, les *stryges*, cr atures affreuses entées sans doute par la tradition juive sur quelque mythe

de l'antiquité grecque. Peut-être n'eût-il pas pu nous dire avec exactitude si le lilith est une espèce de chérubin, un enfant avec des ailes, ou bien un monstre chevelu ayant apparence de femme, et ne se montrant que dans les horreurs de la nuit ; mais il eût expliqué plus sûrement ce qu'étaient les lamies, *spectres serpentiformes*, à visage charmant ; et les stryges, femmes ailées, sortes d'oiseaux nocturnes, espèces de vampires, sur lesquelles un savant de l'antiquité latine conçoit des doutes, mais qui allaient téter avidement le sein des enfants.

On le voit donc par ces indications rapides et bien insuffisantes sans doute, notre encyclopédiste du treizième siècle s'est tenu dans une louable modération à l'égard des prodiges qu'il rapporte, puisque, grâce aux connaissances dont il offre des preuves irrécusables, rien de ce qu'avaient écrit l'antiquité et, selon toute probabilité, les rabbins du moyen âge, ne lui était inconnu. Selon nous, il donne donc une idée assez précise de ce que pouvait admettre, en fait de traditions merveilleuses, dans le monde enchanté du moyen âge, l'homme qu'on décorait en ce

temps du titre de savant, et qui le méritait à bien d'autres égards.

Disons-le avant de terminer ce chapitre consacré, plus spécialement que ceux qui vont suivre, aux descriptions fantastiques que nous a laissées le treizième siècle, s'il venait jamais à la pensée d'un naturaliste de soumettre à un système quelconque l'innombrable série d'êtres imaginaires qui ont peuplé le moyen âge, et d'en dresser la nomenclature, il ne faudrait pas s'en tenir aux encyclopédistes français et italiens de cette période, ou bien à ces vieux livres espagnols dans lesquels la science emprunte hardiment aux belles traditions des Arabes (11); il faudrait aussi puiser dans le monde féerique de l'Allemagne, dans ces récits gaéliques que l'on remet en honneur et dont les merveilles de la forêt de *Brocéliande* ne sont qu'un faible échantillon; il faudrait interroger avec quelque rabbin les mystères du Beresith et les gigantesques fictions de Tabari (12); il faudrait écouter surtout les récits de Sœvulf, de Plan Carpin, de Messere Millione, de Barbaro le Vénitien; il faudrait demander à l'un ce qu'il a vu dans son univers du neuvième

siècle, à celui-ci quelles créatures étranges parcourent le Cathay, aux autres quels sont les prodiges dont ils furent témoins dans les pays qui conduisent vers les terres du *Prestre Jehan*, ou dans les régions qui avoisinent le vieil empire de Magog (13). Alors, en soumettant les traditions des livres et les récits des vieux voyageurs à une sorte d'analyse sciencitifique, en pensant à tous les siècles et à tous les pays, il serait possible de démontrer que le dragon des terres orientales n'est nullement celui de l'Occident, et que le reptile ailé des Nibelungen, enfanté lui-même par le monstre de l'Edda, diffère essentiellement de l'animal terrible qui figure dans l'épopée de Ferdoucy. En poursuivant cette bizarre nomenclature d'êtres fantastiques dont le curé de Meudon nous a donné plus d'un spécimen, on pourrait, à force de recherches, établir des genres, des espèces, des variétés. Partant par exemple de la description antique d'Eschyle, qui nous parle des griffons, ces chiens muets de Jupiter, et nous élevant jusqu'à l'animal dont Cardan vit un ongle conservé dans le trésor de Saint-Denis, il faudrait ranger mé-

thodiquement les espèces de Ctésias, d'Elien, de saint Isidore, et les griffons qui arrêtèrent l'armée d'Alexandre, et ces animaux non moins redoutables dont parle la *Propriétez des bestes*, êtres terribles qui ont des ailes si formidables, qu'il leur suffit de les agiter en volant pour en renverser un homme. Mais après ces restitutions, où il faudrait faire concorder le moyen âge avec les temps antiques, les inventions de l'Orient avec celles de l'Europe, après tous ces louables efforts pour retrouver le point unique d'où le mensonge a procédé, un ordre sérieux ne serait pas plutôt mis dans ce monde imaginaire, qu'il faudrait dire comme l'esprit malin, qui juge les créatures dans la comédie d'Ahasverus : « Vérité, fantaisie, quel est le rêve?»

CHAPITRE IV.

Le Dante.



Le créateur par excellence du monde fantastique, Dante Allighieri, a été en astronomie et en

cosmographie l'élève de Cecco d'Ascoli; mais il a été aussi celui de Brunetto, et l'on n'en saurait douter. La doctrine professée dans le *Trésor* fut celle où il puisa dans sa jeunesse, et malgré l'étrangeté du souvenir qu'il mêle à sa reconnaissance, il prétend qu'on sache que toute science lui vient de sere Brunetto, il avoue qu'il a toujours présente à la pensée cette chère et paternelle image,

La cara buona imagine paterna.

Il n'a point oublié le temps où il lui fut enseigné *comment l'homme s'éternise*, et si dans son inflexible souvenir il flétrit le vice détestable du maître, il veut que le gré qu'il a conservé de ses leçons soit connu du monde, et que pendant qu'il est au nombre des vivants, on sache de lui-même son éternelle reconnaissance.

E quant' io l'abbo in grado; mentr'io vivo
Convien, que nella mia lingua si scerna.

Et puis, le génie sublime qui vient de s'inscrire parmi les poëtes s'inscrit pour ainsi dire parmi les hommes de la science, rien qu'en proclamant de qui il est disciple.

Le maître, lui à son tour, recommande au poëte florentin le livre où il déposa ses enseignements; l'idée que son nom peut s'éterniser par le *Trésor* est à ses yeux l'unique chose qui vaille une prière.

Sieti raccommandato 'l mio tesoro
Nel quale i 'vivo ancora ; e piu non cheggio.

On sait comment le disciple a accueilli la prière du maître, mais ce qu'on semble ignorer généralement, c'est l'influence réelle que le *Trésor* exerça sur l'imagination puissante qui conçut la *Divine Comédie*. Autant il est peu probable, malgré les allégations de Tiraboschi, que le *Tesoretto*, poëme sans valeur, ait inspiré quelques idées fondamentales à l'auteur de cette vaste conception; autant il nous paraît certain que le *Trésor*, si bien connu par le Dante, fut la source première où cette vaste intelligence puisa mille détails, mille faits, qui, savamment ordonnés, font de la *Divine Comédie*, pour nous servir de l'expression de Jacopo Ortis, l'encyclopédie du quatorzième siècle.

Un écrivain remarquable, M. d'Eckstein, a dit : «Le Dante, qui est sans contredit le plus naïf des poëtes scientifiques, est avant

tout l'homme de la science. » Ce n'est pas sans doute à nous qu'il appartient de spécifier ce que la science réelle peut avoir à réclamer au milieu de ces fictions gigantesques, dont l'ensemble constitue le plus sublime monument littéraire du moyen âge; mais nous ne saurions passer sous silence l'énergie de conception, la magnificence variée, l'exquis sentiment des formes qui a présidé à la création de ce monde fantastique, que nulle autre conception des siècles suivants n'a pu faire pâlir.

Le Dante avait si bien le sentiment des difficultés que présentait cette peinture du monde inférieur, qu'il débute, au trente-deuxième chant de l'Enfer, par rappeler ce qu'il y avait de presque insurmontable dans la tâche qu'il s'était imposée.

S'i' avessi le rime e aspre e chiocce,
Come si converebbe al tristo buco,
Sovra 'l qual, pontan tutte l'altre rocce;
 I' premerei di mio concetto il suco
Più pienamente: ma perch' i' non l'abbo
Che non è 'impresa da pigliare a gabbo
Descriver fondo a tutto l'universo,
 Nè da lingua, che chiami mamma, o babbo (14).

Aussi, avant de créer son *monde poétique,*

Dante avait-il médité les leçons du *Trésor*, et s'était-il nourri de la lecture de tous les naturalistes de l'antiquité, sans négliger la tradition. Dès le début, il place au milieu des grands hommes qu'il affectionne et dont il veut éterniser le nom, Dioscorides, ce *profond observateur de la qualité*, ce botaniste rêveur, mais sincère, dont l'influence se fit sentir sur toute l'époque où le poëte étudia, et bien loin encore par delà. Dès le début aussi il s'impose une tâche qui ne pouvait être accomplie que par un habile observateur des formes dont la tradition revêtait les monstres les plus formidables : il doit faire revivre le gardien des enfers, et, en quelques mots énergiques, il peint un Cerbère qui est bien enfanté par le Cerbère de l'antiquité, et que Virgile pourrait reconnaître, mais qui imprime par son aspect cette tristesse formidable qu'inspirent toutes les images symboliques de cet âge :

Cerbero, fiera crudele e diversa,
Con tre gole caninamente latra
Sovra la gente, que quivi è sommersa.
  Gli occhi ha vermigli, e la barba unta e atra,
E'l ventre largo, e unghiate le mani :

Graffia li spirti, gli scuoja, ed isquatra.
Urlar gli fa la pioggia, come cani (15).

Qui douterait, après une telle description, de l'art terrible du poëte?

A mesure que l'on pénètre dans l'enfer, la fable antique se présente ainsi revêtue des formes nouvelles que lui impose cette imagination formidable : le minautore, les centaures, les harpies, traversent bien cette cité des douleurs avec la forme que leur a imposée le génie des Grecs, mais ils figurent à côté de furies ceintes d'hydres vertes, ayant pour cheveux des cérastes, et qui n'ont leurs semblables sur la terre que dans les images chrétiennes du cimetière de Pise. Si le poëte rencontre sur cette voie funèbre, des chelydres, des jaculi, des phares, des amphysbèmes, triste lignée de la Libye, reptiles bien connus et que redouta toute l'antiquité, il décrit un serpent qui n'a son pareil que dans le moyen âge, et qui ne figure que dans le nouvel enfer : c'est une conception bien terrible, sans doute, et bien digne du poëte florentin, que cette horrible créature qui, s'attachant à Brunelleschi, se fond bientôt en sa propre chair et fait de

l'homme un reptile immonde. Et puis, voyez dans la septième fosse *ce petit serpent enflammé, livide et noir*, qui pique le corps d'un damné comme si l'éclair avait jailli sur lui, et cette âme devenue serpent qui siffle et fuit dans la vallée! tout cela a un caractère qui tient bien au génie du poëte et qui vient d'une faculté à part de créer l'horreur secrète; mais il y a aussi la connaissance profonde de toutes les traditions fantastiques qui excitaient la terreur dans le moyen âge.

On le sent d'ailleurs à la lecture de la *divine Comédie*, de même qu'il n'y a pas une seule donnée historique qui échappe au souvenir du Dante, il n'y a pas d'attributions merveilleuses se rattachant à l'histoire naturelle qu'il oublie; il sait par exemple que le phénix, qui meurt et renaît quand il approche du cinquième siècle de son existence, ne se nourrit, durant sa vie, ni d'herbes ni de blé, mais que l'encens et l'amomum soutiennent sa vie séculaire; il n'ignore pas que l'héliotrope, cette agate verte parsemée de points rougeâtres, dont on faisait de précieux talismans, a la propriété de rendre invisible celui qui la porte, et il déplore le sort des

damnés qui ne peuvent échapper par son moyen à la vue des monstres qui les poursuivent.

Mais si la *divine Comédie* se pare avec une admirable naïveté de toutes ces traditions; si, pour se rendre dominateur souverain des imaginations de son siècle, Dante a su mettre à profit les croyances qui circulaient en ce temps parmi les nations; pour être juste avec l'Italie, et aussi avec le poëte, il faut ajouter que le disciple sublime de Brunetto Latini a devancé les âges dans la connaissance positive qu'il eut alors des grands phénomènes qui devaient changer le monde. Historien de quelques-unes des erreurs qui ont égaré les hommes, simple contemplateur des illusions poëtiques qui les ont un moment trompés, notre tâche finit nécessairement ici; mais pour faire sentir ce que le Dante dut réellement à la science, et ce qu'il vulgarisa parmi ses contemporains, nous emprunterons quelques lignes au savant plein de sagacité qui a su faire, dans l'histoire de la science, la part de chaque homme et de chaque siècle.

«Tout en considérant la nature en poëte, dit M. Libri, Dante l'observait en philosophe

et son esprit pénétrant a vu et deviné des choses qui n'ont été reproduites que longtemps après par des savants spéciaux. Il faudrait transcrire son poëme, si l'on voulait citer tous les passages qui renferment des observations d'histoire naturelle; mais il en est de si remarquables, qu'il est impossible de ne pas les signaler. Ainsi c'est dans une comparaison des plus gracieuses que Dante décrit le sommeil des plantes. Des naturalistes ont affirmé que le poëte florentin avait connu les plantes cryptogames et avait indiqué en même temps qu'on les semait sans en voir les graines. Il a connu l'action de la lumière solaire sur la maturation des fruits; l'étiolement et les circonstances qui influent sur la couleur des feuilles ne lui ont pas échappé, et il paraît avoir eu quelque idée de cette espèce de circulation qui se fait dans les végétaux. Ses connaissances botaniques, que nous pouvons à peine indiquer, ont été exposées par des naturalistes distingués.[1]

« Ses observations physiques sont encore plus intéressantes : il en fait sur le vol des oiseaux, sur la scintillation des étoiles, sur arc-en-ciel, sur les vapeurs qui se forment

dans la combustion; il a parlé de l'aiguille aimantée comme d'une chose assez généralement connue pour qu'on pût l'employer dans des comparaisons poétiques. Cependant des commentateurs de la *divina Commedia* ont prouvé, à propos de ce passage, qu'il ne connaissait pas la propriété directrice de l'aimant. Au reste, Dante ne faisait pas seulement des observations, il faisait aussi (ce qui est bien extraordinaire pour son siècle) des expériences; il en recommande l'emploi, et il s'en sert dans les démonstrations.

« Dante se plaisait à montrer ses connaissances astronomiques : il a suivi le système planétaire de Ptolémée, mais on voit qu'il a profité aussi des travaux des Arabes. L'un des passages les plus controversés de la *divina Commedia* est celui où il est question de la constellation du *Crociero*, ou de ces quatre étoiles situées près du pôle antarctique, que les Européens furent tout étonnés de voir lorsque, longtemps après, ils s'avancèrent vers les régions équinoxiales. Cette espèce de divination a donné lieu à bien des commentaires; on a commencé d'abord par dire que ces quatre étoiles n'étaient que les

quatre vertus théologales, et cette opinion s'appuyait surtout sur l'impossibilité où était le poëte de connaître une constellation que ni lui, ni aucun Européen n'avait jamais pu voir; mais Fracastoro assura plus tard, et cela est prouvé maintenant, que Dante devait avoir eu connaissance de ces quatre étoiles par le moyen des Arabes, qui, ayant formé des établissements sur toute la côte orientale de l'Afrique, avaient dû observer les étoiles australes et les faire connaître aux Européens. Les Arabes qui avaient fait connaître à Sanuto la vraie forme de l'Afrique, avaient pu indiquer aussi aux Italiens quelques-unes des constellations de l'hémisphère austral.

« Dante fait souvent allusion aux antipodes: il en parle clairement là où, après être descendu jusqu'au centre de la terre, il se retourne pour remonter de l'autre côté, et où il définit le centre de la terre, le point où se dirigent de tous côtés les corps pesants. »

CHAPITRE V.

Continuation du treizième siècle. — Frédéric II et Alphonse X. — Un docteur du quatorzième siècle. — Le phénix. — Encore une définition du monde. — Marco Polo. — La salamandre. — Influence des alchimistes. — Examen rétrospectif : Roger Bacon.



Hors de l'Italie, en cosmographie et en histoire naturelle, ce sont deux empereurs qui retrouvent les traces de la vraie science. L'un est un fauconnier habile ; c'est l'art de la fauconnerie qui fait abandonner les traditions antiques, pour s'en rapporter aux faits résultant de l'observation. Frédéric II, qui règne jusqu'en 1250, fait traduire Aristote en latin, ordonne qu'un corps humain sera disséqué tous les cinq ans pour le bien de ses peuples, et compose un ouvrage sur la vénerie, où le plus grand naturaliste de notre époque découvre les éléments de la science progressive(*). L'autre, c'est un grand roi que

(*) *De Arte venandi cum avibus.* « Ouvrage écrit en assez mauvais latin, dit Cuvier ; mais, en définitive, très-bon pour un empereur. »

nous ne connaissons pas assez; c'est Alphonse X, l'homme à la vaste pensée, qui éclaire l'Occident par l'Orient. C'est ce roi, malheureux par la politique, heureux par l'étude, qui, s'il écoute un moment les rêveries de la philosophie hermétique, retrouve aussi les impérissables vérités de l'astronomie. Honneur donc à ces deux puissants génies qui font marcher le moyen âge!

Quelques années encore, et la science de cette grande période est complétement constituée. Envisageons-la à l'époque où elle va s'ébranler, au siècle où elle se transformera en suivant les destinées de la politique.

Je me figure souvent un docteur de 1380, quelque disciple de la doctrine d'Albert Teutonicus; Cantimpré, par exemple, ou plutôt Bartholomeus Anglicus. Il est chargé d'expliquer, à ses nombreux et dévots auditeurs, le monde tel qu'il est sorti de la pensée de Moïse, et il faut avant tout faire concorder les révélations de la religion avec les vérités de la science : il a lu Aristote et Isidore, Pline et saint Augustin, Oppien et Lactance; le Tour du Monde de Benjamin de Tudèle, il l'a dévoré en secret, comme

nous lisons avec enthousiasme Péron ou Humboldt. Il vénère la sincérité et la science de Vincent de Beauvais, dont le grand saint Louis a lu avec admiration le *Speculum majus*, où se trouvent, heureusement pour notre savant, le *Speculum historiale* et le *Speculum naturale*. Les audacieuses pérégrinations d'Ascelin, de Rubruquis, de Mamerot, de Brieul, il les connaît; il aime Oderic le frère mineur, et Hayton, le neveu du roi d'Arménie; l'énergie aventureuse de Marco Polo le subjugue, et il ne lui préfère peut-être que l'*Opus majus* du grand Bacon, ou l'ardente pensée de Raymond Lulle, le *Docteur très-illuminé*. S'il est encore un peu incertain que le monde soit un globe, comme l'ont dit les stoïciens, ou un cylindre, comme le croyait Anaximandre, ou une table, comme le pensait Anaximène, ou un tambour, ainsi que c'était l'opinion de Leucippe, ou un vaste palet creusé par le milieu, comme l'avait annoncé Démocrite; s'il conserve, avec Lactance, de grands doutes sur les antipodes et sur la grandeur de la terre, dont une lettre, écrite des enfers par Dionysidore, n'évaluait le demi-diamètre

qu'à quarante mille stades; il n'en a aucun sur la disposition des cieux, sur la manière dont sont disposés les chœurs d'anges, et sur ce que font les séraphins. Avant donc d'expliquer à ses flots d'auditeurs ce qui se passe dans ce monde sublunaire, il dira ce qui se passe dans les cieux; et d'abord il fera voir à quelques-uns, dans une naïve *pourtraicture*, comment Dieu le père nage dans un ciel de flammes, qu'épurent, du frémissement de leurs ailes, les archanges et les séraphins. Il dira l'harmonieux mouvement des célestes phalanges, et les évolutions mystérieuses des intelligences entourant l'Éternel de leurs grands cercles colorés. Il n'hésitera pas un moment quand il faudra établir d'une manière positive comment sera rangée pour l'éternité la céleste hiérarchie. A voir comme il parle clairement, avec méthode, des trônes et des vertus, des archanges et des dominations, il semble qu'il ait été plus d'une fois ébloui du reflet de leur chef doré, de l'azur brillant de leurs ailes, de leurs auréoles empourprées. Cela est si vrai qu'il y a en son livre un beau chapitre où il est dit: « Comment on doibt peindre les

angels en forme humaine, combien qu'ils soient immortels.» Les célestes concerts, il les a entendus, et vous diriez, à l'extase de ses regards, que les sons divins en résonnent encore sur la terre. Il démêle dans les chœurs le psaltérion, la saquebute, les sons éclatants du cornet redoublé, les sons plus doux du frestel, les retentissements de la naquaire, les voix prolongées de la vielle à roue.

Après un pieux silence, s'il descend enfin vers les régions terrestres, il vous dira, dans l'ordre le plus logique, ce qui se passe en l'élément de l'air, et quels sont ses innombrables habitants; il pourrait, au besoin, vous faire une belle monographie du phénix, tant il en a vu de divers en ses beaux manuscrits dorés. Vous saurez seulement, et cela est écrit dans les secrets naturiens, que le «fénix est ung oisel très-bel en ses plumes, qu'il ressemble au paon, est moult solitaire, et vit de graines de fresne.» Du reste, il dira aussi les métamorphoses de ce mystérieux habitant de l'air, que Pline avait vu, mais qu'il connaît bien mieux que Pline. Il sait les matériaux que l'oisel fénix emploie pour se métamorphoser; il les nomme; il décrit

l'oiseau céleste, brûlant sur son bûcher de parfums : « De sa cendre, ajoute-t-il, il en vient toujours un nouvel et en chief de temps prend la forme d'un fénix. »

Ne croyez pas cependant que les splendeurs fabuleuses de cet oiseau, dont la description entre nécessairement dans tous les traités de la même époque, aient ébloui son jugement; il en sait peut-être, en fauconnerie, plus que n'en devrait savoir un religieux, et s'il vient à parler des oiseaux de vénerie, il décrit merveilleusement leurs ruses et leurs combats. Quelquefois aussi ses descriptions sont justes, mais un peu brèves, et il faut s'en contenter : « L'aigle, dit-il, est un oisel chaud et sec, qui prend sa proie prestement et voulentiers; il est fort et hardy sur tous aultres oiseaux. » Bientôt, comme un ancien habitant de l'Olympe, mon moine s'abat sur la terre, et, s'il en a le loisir, il décrira d'abord les eaux, comme quelques chapitres plus loin il a parlé du feu, avant de nous entretenir du temps et de ses parties.

Pour apprécier les merveilles des autres éléments, sachez d'abord ce que c'est que la terre du quatorzième et du quinzième siècle,

écoutez le symbole un peu vulgaire qui va vous l'expliquer : « Or, vous veux-je parler du cintre et capacité de ce monde, et jadis lui baillièrent les anchiens exemples, et bien dirent que le monde, par similitude, est aultre tel comme un œuf, c'est à entendre la escaille de l'œuf, par dehors, signifie le firmament, et dessous l'escaille si est une soubtille toiette, qui est chaulde et sèche et signifie le feu, et, dessoubs icelle toiette, est le aubun de l'œuf, qui est tout froit et moitte, et signifie l'air sur l'eau; car l'air est froid de sa nature; et, par dedans iceluy aubun, est assise la masse de l'œuf, qui est jaune et espesse, laquelle signifie la terre qui est sèche et moitte, et au droit milieu de l'œuf se treuve le germe. Tout pareillement sont toutes les créatures vivant dans les quatre élémens (*).» Puis, s'il craint l'hérésie, il s'empressera d'ajouter : « La terre, selon Aristote, est tant également pesée en soy-même, qu'elle est tout au moyen lieu du monde, où elle est suspendue et tellement tenue, qu'elle ne se peut aulcunement mouvoir n'en haut, n'en

(*) *Secrets naturiens*, ms. de la Bibliothèque royale.

bas, comme est escript au Psaultier de David (*). »

Avec de telles autorités, le moine discoureur ne craindra plus rien. S'il faut expliquer la terre et les créatures qui l'animent, il se retranchera surtout derrière le grand principe de l'antipathie et de la sympathie des choses; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire c'est qu'au bout de huit siècles Isidore n'a presque rien perdu de son autorité auprès de lui. Aussi, après avoir fait une très-fine observation sur le castor, sur ses mœurs, sur son intelligence; après nous avoir raconté comment il fait « sa maison sur la rive moult soubtilement », il vous parlera de l'île Mystorak, qui est la seigneurie du Prestre Jean, où il y a oiseaux dorés à tête de femme. Il ne craindra pas de décrire, avec Mandeville, l'arbre du « souleil et l'arbre de la lune, qui parlèrent à Alexandre et l'y annoncèrent trépas. » Si, grâce à Marco Polo et à ses observations pleines de justesse et de sagacité, il a étendu l'univers de ses auditeurs; s'il leur a fait connaître, d'une manière positive et souvent pittoresque, la

(*) *De la propriété des choses.*

Tartarie, la Chine, le Thibet, et tant d'autres contrées dont on ne soupçonnait même pas l'existence, il trouve une tradition mensongère dans ce voyageur, et c'est précisément celle qu'il choisit; il décrira l'homme monstrueux qui s'ombrage de son pied comme d'un parasol; « le buef sauvage grant comme un olifanz »; le rock, qui peut bien dévorer ce bœuf sauvage, puisqu'il enlève l'animal auquel Marco Polo l'a comparé. Tout à l'heure, le grand voyageur, qu'on a surnommé à juste titre le Humboldt du moyen âge, lui a fourni une admirable et concise description de l'animal qui donne le musc, un tableau animé des chasses somptueuses du Khan, un curieux détail sur sa ménagerie; il n'en dit mot. Il y a certains animaux dont il ne peut pas se dispenser de parler à ses lecteurs après le phénix et le dragon qui dévore moult gens; la salamandre est de ce nombre. « La salemandre se treuve plus voulontiers en Orient, ès parties de Inde la Grant, que en nulle aultre province de la terre. Aussi l'empereur de Inde fait-il assembler de ces petites vermiettes en grant multitude; avec mille peaux de salemandres,

il ordonne vestures pour soi habiller et se défendre contre le feu quand il va en bataille. » Puis viennent la cabale, la science hermétique et la pure magie, qui mêlent encore leurs ténèbres à ces observations fantastiques. Le moine ne le dira peut-être point, mais c'est à leur influence ou à celle du froid et du sec qu'il attribuera ce qu'il ne peut expliquer.

Si l'on vient surtout à nier les puissances mystérieuses de la sympathie, unissant les êtres ou les séparant par des lois éternelles, pourquoi, s'écriera le vieux moine, muni de ses irréfragables autorités, pourquoi le remore, qui n'est pas plus grand qu'une sardine, peut-il arrêter tout à coup un navire voguant à pleines voiles (*) ? Serait-ce à cause du froid qu'il répand autour de soi, et qui rend tout à coup immobiles les eaux que fend le gouvernail ? n'est-ce pas par un fatal engourdissement provenant d'antipathie, qu'il ôte aux meilleurs navires le pouvoir de la navigation ? Pourquoi la *lunaria major* de Dioscorides déferre-t-elle le cheval qui mar-

(*) Voyez les curieuses expériences de M. de Humboldt sur le remore d'Amérique et sur sa réelle ténacité.

che dessus, si ce n'est par la merveilleuse sympathie du fer pour cette plante ? Pourquoi, ainsi que le rapporte le grand Isidore, le corail écarte-t-il la foudre et la grêle ? Pourquoi la peau d'un veau marin préserve-t-elle à coup sûr du tonnerre ? Pourquoi enfin les grandes fourmis blanches d'Éthiopie vomissent-elles du feu et gardent-elles fidèlement les trésors ?

— C'est peut-être parce que cela n'est pas vrai, aurait pu lui répondre comme Plutarque un de ses naïfs auditeurs.

Et cependant, de cet amas confus de croyances, de cet informe chaos de préjugés ou d'observations incomplètes, que de belles et saintes évocations il y aurait à faire ! que d'intelligences audacieuses il faudrait montrer reculant quelquefois le mystère dans le mystère, mais en faisant jaillir aussi la féconde vérité ! que d'esprits novateurs étouffant leur audace de moine sous l'humilité chrétienne, sentant leur pensée méconnue, et après l'angoisse des déceptions, demandant de nouvelles forces et de nouveaux enseignements à Dieu, qu'ils glorifient avant tout de leur saint enthousiasme ! Un jour, l'un d'eux

cherchant le grand œuvre, découvrira la chimie; cet autre, dans son *Ars magna*, étendra prodigieusement le champ des vérités métaphysiques. A celui-ci il sera donné de découvrir les lois de la physique expérimentale, et dans l'astrologie judiciaire de retrouver l'astronomie. Mais malheur et gloire à de tels hommes! venus ou trop tard ou trop tôt, le monde sera toujours injuste avec eux. Et pour n'en citer qu'un seul, mais un des plus puissants, un de ceux qui résument le siècle, supposez encore un moine qui aura lu Albert Teutonicus de Cologne, Arnold de Villanova, Basile, Valentin l'alchimiste, Raymond Lulle, le Mayorquain, et qui se sera familiarisé avec les révélations plus positives d'Aristote : eh bien! ce religieux, vaguement éclairé, dans le crépuscule du moyen âge, par la science antique qui se renouvelait, et par la science nouvelle jetant ses premières lueurs, cet homme de cloître, si ferme en sa foi, si sûr de ses maîtres, reculera peut-être devant le génie audacieux de Roger Bacon, d'un moine comme lui, qui l'aura précédé d'un demi-siècle, mais qui aura pensé pour trois âges d'hommes, et qui

n'aura inventé que pour l'avenir. A toi, vieux moine d'Angleterre, qui voulais brûler les livres anciens pour que les siècles enfantassent enfin des livres nouveaux! à toi les angoisses qui désormais attendront les génies précurseurs; à toi d'abord les souffrances de Galilée et de Colomb! à toi le cachot et les menaces du bûcher! et puis, pour te récompenser, tu auras le sourire dédaigneux des siècles! Repose en paix dans ta vieille tombe, toi qui as dit, comme le dit Ballanche sous un autre symbole, que la science des orgueilleux appartiendrait un jour aux plus faibles. Repose, maintenant, intelligence outragée du moyen âge; Cuvier t'a jugée de son regard d'aigle, et il t'a proclamée la première de ton siècle, en t'annonçant que tu l'avais devancé de trop loin (16).

CHAPITRE VI.

Le monde au quinzième siècle. — Un livre de 1493. — Christophe Colomb. — Cipangu la dorée. — Le paradis terrestre.

Lorsque le pauvre libraire cosmographe de Gênes prétendit changer le monde, il le trouva

donc comme retenu par des chaînes, *ainsi qu'il est escript au Psautier de David;* il le trouva rond, reposant majestueusement au centre des éléments et des sept planètes, abrité par les chœurs des anges, et dormant sous la pensée de Dieu. Voulez-vous voir le monde de Colomb? il vous suffira de contempler un moment les saintes et belles images d'une chronique plus précieuse que bien des manuscrits, je veux parler des *Ages du monde*, imprimés en 1493, précisément en l'année où Christophe revint du Nouveau-Monde; beau livre dédaigné, oublié même, qui dit merveilleusement la cosmographie de cette époque; monument jeté par l'imprimerie naissante entre les deux mondes, enseignant ce qu'était l'univers, et nous rappelant ce qu'il est devenu (17).

Or, maintenant que l'Océan est sillonné de navires gaiement pavoisés, qui savent, à quelques jours près, ce que durera le voyage pour arriver à New-York ou à Caracas; maintenant que l'on sait par cœur les phénomènes qui se succéderont pendant le voyage, que l'on est merveilleusement au fait des trombes et des tempêtes, que l'on a appris

où, comme à point nommé, on rencontrera les poissons volants de rigueur, les bonites et les dorades, les belles galères rosées, et l'éternel requin avec son pilote; aujourd'hui qu'on ne s'effraye ni des feux Saint-Elme, qui voltigent comme des langues de flammes au-dessus des mâts, ni des longs sillons de lumière qui passent quelquefois si tristement sur les vastes ténèbres des eaux, on a quelque peine à se figurer ce que dut être l'immense pensée qui osa planer au-dessus de ces mers, quand nul rivage ne les bornait, et qu'une main noire, la *main de Satan*, sortait du sein de l'abîme prête à enlacer de ses doigts formidables, comme des bras d'un poulpe gigantesque, la caravelle imprudente voguant sur des mers inconnues.

Pour accomplir son étonnante découverte, comme celle de Galilée, la pensée si religieuse de Colomb fut donc obligée de s'égarer dans l'impiété, car elle crut aux antipodes, et dès le neuvième siècle un saint docteur qui y avait cru aussi, avait été regardé comme un hérétique et déposé de sa dignité. Les paroles de saint Augustin étaient positives, les antipodes n'existaient point et ne pouvaient

exister. Au temps de Lactance, si puissant durant tout le moyen âge, les antipodes, c'était le conte des Mille et une Nuits qu'on pouvait faire aux enfants, et si un moment on les admettait en riant dans les disputes scolastiques, la pluie devait y monter de l'espace comme de vastes gerbes; cette terre fantastique n'était rafraîchie que par des myriades de jets-d'eau. Colomb savait toutes ces choses; si, dans les examens qui eurent lieu à Salamanque et à Alcala, il opposa aux moines qui citaient Lactance, les vagues révélations de l'antiquité, la prophétie de Sénèque le tragique qui annonçait un monde aux générations futures, je ne crois point qu'en son âme il osât se débarrasser des paroles des Pères de l'Église; je ne crois point qu'il osât toujours se réfuter à lui-même ces autorités sacrées et puissantes. C'est ce doute qui fera à jamais sa grandeur, et je ne connais rien, pour ma part, que l'on puisse comparer à ce voyage si imposant et si mystérieux qui s'accomplit entre toutes les traditions et toutes les terreurs.

Au temps de saint Augustin, si souvent invoqué dans les discussions cosmographi-

ques du quinzième siècle, la théorie faisait passer les hommes de l'Espagne dans les Indes ; un char plus rapide que celui du soleil les transportait, car ils accomplissaient cet étrange voyage avec les ailes puissantes de leur imagination ; elle planait alors sans repos sur des mers sans bornes et sans nom. Nourri surtout de la lecture de Marco Polo, Colomb ne doutait pas que Cipango ou Cipangu la dorée ne fût la première terre qu'il dût aborder; Cipangu, avec ses toits d'or, ses splendides murailles, ses parfums, devait lui apparaître quelques semaines après qu'il aurait dépassé Ténériffe ou Madère; et de là, voyez-vous, rien n'était plus aisé : avec l'or de cette ville, avec les richesses sans nombre de cette cité d'Orient, on pouvait se rendre à la Terre-Sainte, l'enlever aux infidèles, baiser la terre mouillée du sang du Christ, et planter enfin l'étendard des rois catholiques aux lieux saints, tant de fois profanés ! Ne souriez pas maintenant de ce rêve, vous qui contemplez froidement les merveilles positives de l'industrie américaine, vous qui ne pouvez comprendre la glorieuse volupté qui s'attache à un tombeau ; ne souriez pas ! Ce fut avec la foi d'un

poëte, et non avec la science d'un navigateur, que le Nouveau-Monde fut trouvé; ce fut la foi qui trouva un asile aux misères de notre vieil univers!

Et cependant les siècles habiles sont venus, qui ont fait le grand homme à leur mesure: plus de tombeau à trouver, plus de cité d'or à découvrir; les tourments d'un capitaine de vaisseau qui ne sait pas trop sa route...., et que le hasard favorise : il part un beau jour, et un beau jour, après une révolte, il aperçoit la terre. Il y eut pour Colomb, croyez-le bien, quelque chose de plus terrible que les révoltes des hommes et des flots, il y eut les terreurs et les révoltes de sa propre pensée franchissant sans cesse les limites du connu et s'attendant à quelque grand prodige toujours prêt à s'élever du sein des flots.

Voyez! si, comme au temps de Tacite, il allait entendre les dernières et vagues harmonies du char du soleil s'éteignant dans l'abîme à l'extrémité du monde, pour recommencer joyeuses au lever de l'aurore, mais pour recommencer sur un navire auquel les flots vont manquer et que les vents éteints dédaignent de pousser vers la terre; si une

tempête furieuse l'entraînait vers ce *pays de obscurité* dont parle Marco Polo, pays de nuit éternelle et de terreurs sans noms! C'est, dites-vous, le rendre trop inhabile aux choses de la mer, c'est lui ôter le savoir du plus simple marin. Il sait tout, au contraire, oui, mais tout ce que sait son siècle. Pour vous en convaincre, lisez son journal, lisez ces paroles courtes et sincères où on ne dit que les faits. Ses matelots se révoltèrent, il l'avoue lui-même, parce qu'ils craignaient l'immobilité funèbre d'un éternel repos. Il ne dit pas, lui, qu'il comptât sur les vents; mais on sent bien qu'il comptait sur Dieu. Il y a d'ailleurs, voyez-vous, une prophétie d'Isaïe qu'on n'a jamais pu retrouver, et qui le rassure. Allez, toute la pensée scientifique de Colomb fut dans l'idée qu'il fallait voguer à l'ouest; elle fut féconde, mais elle fut bien vague. Qui a dit à son équipage et à lui-même quand paraîtra cet archipel fantastique d'Antilia et de Saint-Brandan, marqué sur toutes les cartes, qu'on aperçoit souvent de Madère, et qui disparaît comme ces nuages splendides qui font des mondes si lumineux où l'Atlantide s'éteignit dans les mers! Il n'y

croit pas peut-être, lui, le mythe est trop vulgaire. Mais si le vieux géant qui garde les bornes du monde allait se lever de sa tombe, et marchant dans les eaux de l'Océan, osait emporter le frêle navire vers une cité enchantée? Car c'est la tradition de 1492; l'île Brandan, c'est l'île qu'a abordée un saint écossais avec saint Macloud; c'est l'île d'où s'est levée une grande figure fantastique, type de ce génie Adamastor qui parle aux navigateurs et se confond avec la brume en leur prédisant des tempêtes (18). Un volcan souvent en repos jetait bien ses feux à l'horizon lorsque passèrent les caravelles, on y était sans doute excusable de croire à quelques prodiges.

Le Nouveau-Monde est trouvé, et en un jour le voilà peuplé, pour trois siècles, de toutes les merveilles, de toute la poésie qui anime notre vieille terre et qui la fait vivre lentement de ses traditions.

Dans cette belle île, où les jeunes filles, *vêtues d'innocence* et parées de cercles d'or, se balancent en rondes immenses, chantant : *Ils sont venus du ciel, apportez-leur des fleurs et des fruits*; au milieu de ces brises

parfumées qui viennent de la forêt et de la montagne, la pensée de Colomb ne s'amollit point. Il ne lui faut que de l'or pour conquérir un tombeau sacré. Lit-il Marco Polo, voici ce que lui dit le Vénitien : Cipangu est une « isle à levant qui est longie de terre en « haute mer mil cinq cents milles; elle est « moult grandissime isle; les jens sont blan- « ces, de beles mainers et biaus, ils sont ydu- « les et se tiennent por elz. Et ne ont sei- « gnorie de nul autres homes, for que d'eles « mesimes, et si voz conterai une grant mer- « voie d'un palais don seignor de ceste ville. « Je voz dis tout voiramant que il ha un gran- « dissime palais lès, que est tout covert d'or « fin, tout en tel mainer comme nos covron « nostre maison de plombe et nostre yglise, « tout en tel mainère est cest palais covert « d'or fin; que ce vaut tant qu'à peine se po- « roit conter; le pavé est également d'or. Je « vous dis que cest palais est de si desmesu- « rée richesse, que trop seroit grandissime « meraveie qui peusse dire sa vailance (*). »

(*) Je reproduis ici le texte de l'édition donnée par la Société de Géographie : des recherches pleines d'intérêt donnent tout lieu de croire que c'est le texte original.

Le texte est positif, vous le voyez; et comme les princes nus de cette terre de fleurs parlent à leur tour de Cibao, une euphonie étrange par ses résultats, un vain rapport de son, trompe encore cette forte tête, qui ne conçoit une ardente pensée que pour l'abandonner à son imagination, dont les ailes, comme celles de l'aigle, sont trop puissantes pour se ployer dans un froid repos.

Mais la ville au palais d'or ne saurait être trouvée; on la cherche, et elle ne paraît point... Toujours quelque indication fabuleuse ranime cependant l'espérance épuisée; il faut peu à ces hommes de fer pour faire bouillonner leur pensée. Colomb a bien vu de ses propres yeux des sirènes, et Cuvier sera un jour obligé de l'en excuser... il a bien rêvé la paix éternelle pour ces peuples. Voici une merveille plus sublime, plus haute, qui n'avait point ravi sa pensée. Il est déjà bien grand et bien malheureux; il lui faut le repos des jours et l'indulgence des hommes, deux fantômes qui le tromperont toujours: eh bien! voilà qu'à son quatrième voyage il croit découvrir l'un des grands fleuves qui

baignent le paradis terrestre... Il laisse errer ses espérances sur les brises embaumées qui viennent de ces belles forêts dont l'Orénoque est bordé. Ce n'est que l'entrée du céleste séjour; s'il osait, cependant, si une crainte religieuse ne l'arrêtait pas, lui qui a tant risqué au milieu des éléments et des hommes, il parviendrait peut-être aux bornes célestes du monde, et, en marchant encore, ses yeux se baisseraient dans une humilité sainte devant les clartés de ces épées flamboyantes qu'agitent deux séraphins au-dessus des portes de l'Eden.

« Saint Isidore, Beda, Strabon, le maître de l'histoire scolastique, et saint Ambroise, et Scott, et tous les savants théologiens, s'accordent à dire que le Paradis terrestre est en Orient. J'ai déjà dit ce que je pensais de cet hémisphère (*), et je crois que si je passais sous la ligne équinoxiale en arrivant à ce

(*) Après avoir dit qu'il avait cru la terre sphérique, Colomb avoue qu'il a changé d'opinion : « Je me fis une autre idée du monde, dit-il; je trouvai qu'il n'était pas rond de la manière qu'on l'écrivait, mais qu'il a la forme d'une poire..... ou bien celle d'une pelote très-ronde, sur l'un des points de laquelle existerait une espèce de mamelon.

point le plus élevé dont j'ai parlé, je trouverais une température plus douce et de la diversité dans les étoiles et dans les eaux; non pas que je croie pour cela que le point où est la plus grande hauteur soit navigable, qu'il y ait même de l'eau, ni qu'on puisse s'élever jusque-là, mais parce que je suis convaincu que là est le Paradis terrestre, où personne ne peut arriver excepté par la volonté de Dieu (19). »

Le religieux amiral n'admet point que le Paradis terrestre ait la forme d'une montagne escarpée, comme ce que l'on a dit peut le faire croire : l'élévation où il pense que s'épanouit l'Eden «est formée par une pente insensible prise de très-loin».... « Ainsi que je l'ai dit, ajoute-t-il en parlant du grand fleuve, cette eau peut sortir de là... » Outre qu'il a pour lui l'opinion des saints et des savants, ce qui vient à l'appui de son système, «c'est la douce température du pays. Si l'eau dont je parle ne sort pas du Paradis terrestre, continue-t-il, cela paraît être une plus grande merveille encore, parce que je ne crois pas qu'on trouve dans le monde un fleuve aussi profond. » Puis, comme s'il se repentait de son doute, il ajoute, quelques pages plus loin : «Je per-

siste à penser que dans l'endroit dont j'ai parlé existe le Paradis. »

Ces paroles, d'une grandeur si naïve, traduisent l'idée dominante du quinzième siècle et celle des siècles qui s'étaient écoulés. Le Paradis terrestre avec ses fraîches eaux, ses lacs parés d'oiseaux célestes, ses arbres chargés de fruits parfumés, était présent à toutes les âmes; une longue suite de jours misérables n'avait pu faire oublier aux hommes quelques instants d'immortelle jeunesse. Néanmoins, pendant que le Génois agrandissait la cosmographie sacrée, on commençait à croire en Europe que le jardin de Gan (le Paradis de volupté) n'était plus sur la terre, et que la pensée divine l'avait jeté par delà l'univers, dans les nuages embrasés du ciel; ce fut du moins au quinzième siècle l'avis de Tostat, l'évêque d'Avila. Puis, comme si c'eût été à regret que les hommes eussent dépossédé la terre de cette source d'immortalité dont ils espéraient encore boire les eaux, les moines dirent aux pèlerins qui revenaient d'Orient : « Si le Paradis terrestre ne s'est pas éteint dans un mystérieux évanouissement, comme ces vapeurs trompeuses

du mirage qu'on voit au désert de Syrie, il est toujours à Eden, dans l'Arabie heureuse; vous pourriez le chercher vers le Gange, il y est environné de toutes les merveilles d'Orient. C'est peut-être à Ceylan, où a été Odric le frère mineur, que vous le trouverez : ce qu'il y a de très-assuré, c'est qu'on y voit encore empreinte la trace du pied d'Adam. Il est plus près de nous, disait quelque bénédictin voyageur; c'est aux sources du Nil qu'il le faut demander, et si vous ne le trouvez là, il faudra s'en enquérir près des gens de l'Arménie-Majeure, qui conservent dévotement l'arche de Noé; vous pourriez voir en Mésopotamie, en Assyrie, en Perse, et même au pays désolé de Babylone; il y a des autorités pour en doter toutes ces contrées... il y en avait même pour en faire honneur à Hédin, la petite ville d'Artois, qui s'en trouvait singulièrement glorifiée. Le savant évêque d'Avranches prétendait qu'au besoin il ne désespérait pas de le voir placer à Houdan, non loin de la Seine et de l'Oise, dans le bailliage de l'île de France.

Quelques-uns, plus larges dans leur pensée, et prévoyant peut-être par anticipation toutes

les merveilles prédites par le phalanstère et *la théorie des quatre mouvements*, dotèrent l'universalité du monde du beau nom de Paradis; d'autres appliquèrent cette dénomination à l'Asie seulement. Si l'on n'était d'accord ni sur l'étendue de l'Eden, ni sur son emplacement, il faut convenir qu'on l'était moins encore sur sa topographie et sur ses productions. Le Phison, l'une des branches du grand fleuve qui l'arrosait, fut tour à tour le Gange, le Nil, l'Yphasis, et même le Danube; au quinzième siècle, comme on vient de le voir, cet honneur appartint à l'Orénoque. Le pays de Chavilah, ce fut l'Inde, ce fut le pays de Suz, ce fut l'Arabie.

Mais bien des voix me disent : Laissez les fleuves et les montagnes; dites-nous ce qui croissait dans le Paradis, quels étaient les fruits enchantés qui charmaient les regards de notre premier père; dans quelle espèce faut-il ranger l'arbre fatal qui lui fit perdre son immortalité? Je pourrai répondre à ces questions à peu près comme on y répondait au seizième siècle; car j'ai sous les yeux plus d'un docte traité, plus d'une céleste cosmographie. J'ai Huet, j'ai dom Calmet, j'ai sur-

tout l'habile Malvenda, qui, en histoire naturelle sacrée, ne laisse passer aucune question, et qui même va au-devant d'elles. Eh bien! le Paradis terrestre était planté d'arbres si merveilleux, que c'est en vain peut-être que votre imagination essayerait de s'égarer sous leurs grands ombrages parés de clartés douteuses empruntées au ciel et à la terre, et dorant mystérieusement de beaux fruits dont les parfums pouvaient enivrer les âmes. Je vous conseille donc, pour vivre un instant dans ces grands souvenirs, de lire un passage du peintre Muller, ou de contempler ces belles rêveries dont Martinn a paré Milton (20). Voici pour la science et pour les faiseurs de monographie, esprits positifs et serrés. Le Paradis terrestre, qu'il fût dans la troisième région de l'air ou qu'il se trouvât tout simplement situé sur les bords de l'Euphrate, le Paradis terrestre donnait naissance au *Bedolah*, dont on a fait le *Bdellium*, la production sans contredit la plus précieuse, bien que la plus fantastique, qu'ait produite l'antiquité hébraïque unie à toutes les fantaisies du moyen âge. Il n'est pas bien sûr que le bdellium fût un arbre majestueux,

une gomme odorante, une perle aux feux changeants, un onyx prêt à recevoir quelque empreinte mystérieuse. Les juifs du temps de Malvenda convenaient tous qu'il avait la limpidité du cristal : les Septante en avaient fait une escarboucle, et le savant Aben Ezra en parait le fond des fleuves, après l'avoir transformé en caillou scintillant. Mais hélas ! s'il fallait adopter les opinions d'Augustinus Eugubinus, d'Hieronymus Oleaster et de Rabi-Hagaon, faire concorder les juifs avec les chrétiens, et les Arabes avec les Grecs, nous aurions plus tôt fait de conter les perles de la mer que de vous dire positivement ce que c'était que le bdellium, et s'il était tout à fait semblable au bedolah.

Quant à l'arbre de vie, portant le fruit de la science du bien et du mal, il a suscité, je crois, moins d'opinions diverses; il semble que l'homme se soit éloigné avec terreur de cet arbre maudit, et qu'il en ait redouté le mystère. Toutefois l'antiquité et le moyen âge en ont fait tour à tour un vaste figuier, un bananier aux longues feuilles de satin surdorées, un pommier vulgaire, une vigne aux fruits trompeurs qui troublent la raison,

enfin un arbre symbolique rappelant dans ses productions tous les parfums et tous les fruits (21).

Si vous aviez le temps de m'écouter, je pourrais bien vous révéler d'autres mystères. Je pourrais vous dire où Dieu prit la terre dont il forma Adam ; s'il la tira d'Hébron, ou si sa main puissante l'emprunta aux quatre parties du monde, comme plusieurs casuistes l'ont pensé. Je pourrais vous affirmer, avec quelques rabbins, que le jardin de volupté ne fut pas la patrie du premier homme, qu'il y fut conduit par la pensée divine, que le Paradis terrestre n'est vraiment la patrie que de la femme, ange trompé qui naquit du moins dans une contrée céleste (22).

Je pourrais vous dire encore pourquoi, si le Paradis terrestre existe encore, il n'a pu, jusqu'à présent, être retrouvé. Mais je m'arrêterai, comme Colomb, aux portes du jardin de voluptés saintes, et je descendrai vers la terre où il nous reste encore bien assez de merveilles que le moyen âge expirant achèvera de nous expliquer (*).

(*) Il y a dans Malvenda un beau chapitre intitulé : *Si paradisus integer adhuc integer existit, quid*

Lorsque le religieux amiral se fut désaltéré aux eaux divines, lorsqu'il eut respiré avec enivrement les brises qui venaient du Paradis, ce fut le breuvage de la science qu'il but dans les eaux du fleuve, ce fut l'air d'une pensée nouvelle qu'il aspira : on peut l'annoncer, la science est désormais tout armée en Europe pour recueillir ce que lui et ses compagnons vont dire et vont rapporter. On commencera à comprendre l'infini de la science comme on devinera l'immensité de l'univers. La science d'Albert et de Scott est vieille et bonne pour les enfants; dans quelques années viendront Gesner, Aldrovande, Belon, Munster, Postel et tant d'autres qu'il faut, malgré leurs erreurs, proclamer les maîtres de la doctrine nouvelle. Vienne encore un siècle, et adieu la cosmographie fantastique; elle restera pour le peuple, ce grand

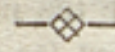
causæ est quod à nemine unquam potuit hactenùs reperiri?

Un des écrivains les plus distingués de la Bretagne, Ed. Richer, a envisagé sous le point de vue religieux la tradition du Paradis terrestre, en l'unissant au souvenir de l'Atlantide et de l'Eldorado; il n'entrait pas dans mon sujet d'aborder cette question, qui se lie à la portion la plus élevée de la philosophie de l'histoire.

poëte qui ne consent à être désenchanté que quand on offre une illusion plus belle que celle qu'il abandonne.

CHAPITRE VII.

La ménagerie de Mexico. — Le cheval de Cortès. — Expédition de l'El Dorado. — Le lac Parima. — La fontaine de Jouvence. — Le tour du monde et l'oiseau de paradis. — Traditions d'Amérique. — Le pape ferme le trou de saint Patrice. — Conclusion.



Si Colomb, dans le golfe de Paria, eût suivi les indications des Indiens fugitifs, il eût découvert, après quelques jours de navigation, et en s'avançant dans l'intérieur, la Venise du Nouveau-Monde, la sauvage et somptueuse Mexico : là, au milieu de mille pompeuses merveilles pour toujours anéanties, il eût vu ce que ne possédait pas encore l'Europe, une ménagerie, et je vous assure une ménagerie richement pourvue : une ménagérie où le grand empereur Monteczuma entretenait non-seulement des jaguars, des

tigres noirs au pelage velouté, des couguars qu'on surnomma les lions d'Amérique, mais encore des oiseaux de proie; quelques puissants condors du Chimboraço, et mille poissons variés étalant l'azur et l'argent de leurs écailles dans de vastes bassins de porphyre ou de granit américain. Alors, tout ce que l'histoire fantastique du moyen âge offrait de plus terrible, il eût pu le rêver. Les jaguars de la montagne, les vautours géants du Chimboraço, les dindons sauvages au plumage doré, les poissons du lac de la vallée du Tenotchitlan, où les nourrissait avec vingt mille victimes humaines immolées sur l'autel pyramidal de Vitziloputchli, qui s'élevait sanglant devant le palais des animaux (*).

Quelques années plus tard, le Mexique devait offrir un étrange spectacle dont le récit est devenu fort rare, et qui, mieux que bien des dissertations, nous montrera comment se formèrent certains mythes de l'antiquité : c'est une curieuse tradition qui se rattache à

(*) Dans un plan fort curieux de Mexico, qui est gravé en bois, et qu'on a joint à la première édition des lettres latines de Cortez, on voit fort clairement indiqué l'emplacement de cette immense ménagerie.

l'histoire naturelle et à l'impression que peuvent faire sur les hommes quelques puissants animaux. Lorsque Fernand Cortez alla à Honduras, dit la vieille chronique, il laissa un cheval aux habitants du Yucatan. Craignant d'abord que ce chef redouté ne leur demandât son cheval de guerre et que celui-ci ne vînt à mourir, ils firent une statue à son image, puis ils finirent par l'adorer lui-même, et prétendirent le nourrir comme un de leurs dieux ; ils ne lui présentaient que de la volaille et des gibiers exquis qu'ils recouvraient de bouquets de fleurs. Ils l'avaient surnommé *Tzimin-Chac*, le *Courrier du tonnerre.* Le pauvre animal mourut bientôt accablé de trop d'honneurs (*).

Mais revenons à la cosmographie, une autre tradition va nous occuper, et c'est sans contredit celle qui a survécu le plus longtemps parmi toutes celles que nous avons examinées : je veux parler de la cité de Manoa et du beau lac qui la baignait.

Il en fut précisément de l'El Dorado comme du Paradis terrestre : si les *conquistadores*

(*) *Historia de Yucatan*, compuesta por Diego Lopez Coculludo, p. 493.

le plaçaient en Amérique, ils le cherchèrent par toute l'étendue de ce vaste continent. Vous savez ce qu'a fait de ce rêve doré l'esprit plaisant de Voltaire; ce ne fut pas sans une donnée primitive, sans une tradition quelconque qu'il l'établit dans les savanes du Paraguay; symbole trompeur, mythe un peu récent, sa fable s'attacha sans doute, par une railleuse préoccupation, aux richesses qu'on attribuait aux jésuites, ou aux fugitifs des terres du Chili. Toutefois, un voyageur dit qu'on avait fait surgir antérieurement l'El Dorado sur les bords magnifiques que baigne le Paranna : il avait beaucoup voyagé, car au seizième siècle, ce fut dans les terres arrosées par le grand fleuve, à peu près vers les contrées où Colomb avait placé le Paradis, que la tradition édifia d'un regard trompé la ville superbe de Manoa.

On a vu plus loin que l'idée d'une ville renfermant des palais revêtus d'or avait été jetée dans le Nouveau-Monde, avec les premières paroles de Christophe Colomb; les Espagnols avaient abandonné le souvenir de Cipangu, mais ils n'avaient point oublié la vague tradition de cette ville aux splendeurs fa-

buleuses. Ils allèrent donc s'enquérant partout d'une contrée si riche en trésors, qu'elle pût effacer pour l'Europe tout ce qu'avaient rêvé les plus ardentes imaginations : soit, comme l'a fait remarquer M. de Humboldt, que les sauvages goûtent toujours un malicieux plaisir à voir trompés par leurs contes des hommes qu'ils jugent bien au-dessus d'eux, soit que le fils d'un inca, fuyant des persécutions cruelles, eût péri dans le désert, ou qu'il y eût fondé une cité comme on le rapportait aussi, les Indiens parlaient sans cesse aux Espagnols de Manoa, la ville aux toits d'argent, dont les habitants étaient revêtus d'or, et qui réfléchissait ses splendeurs dans les pâles lueurs de la voie lactée. Mais qu'on vînt alors du Pérou, du Mexique ou du golfe de Darien, c'était toujours Manoa qu'il fallait chercher pour devenir riche, et pour jouir sur les bords de son lac de toutes les voluptés.

Je ne vous parlerai ni de l'intrépide Quesada et de son arrivée à Santa Fé de Bogota, ni des fatigues sans nombre qu'endurèrent Pedro de Ordaz, Antonio Berrio, le cruel Aguirre et l'infatigable Federmann. Je tairai

même en partie les merveilleuses aventures de Philippe de Utre et d'Orellana; ce qu'il y a de certain, c'est qu'à partir de Balalcaçar et de Juan Martinez, qui répandirent les premiers rêves poétiques sur la cité de Manoa, jusqu'au brave Raleigh qui paya de sa tête sa croyance à de mensongères traditions, la description un peu vague de l'El Dorado ne se fit pas remarquer par une grande variété de détails. C'étaient toujours des dômes étincelants où l'or se mêlait à l'argent, et qui resplendissaient dans une vaste plaine. C'étaient de fantastiques créatures inondant les places et les rues de cette ville magnifique, que l'on comparait sans cesse à une ruche peuplée d'abeilles. C'étaient des guerriers sans nombre, armés de lances étincelantes et de boucliers couverts de lames d'or. Au seizième et au dix-septième siècle, à en juger par les récits traditionnels que recueillirent Raleigh et l'infortuné Keymis, ce fut à Manoa que se réfugièrent les bizarres évocations de saint Augustin et de Marco Polo. Mais tout ne fut pas mensonge dans la tradition confuse des Indiens. Pour qui voyait le front aplati, déprimé, le regard bizarrement tourné vers

le ciel, du Caraïbe, il était aisé de retrouver les hommes acéphales, aux yeux sortant de la poitrine. Quelques grandes espèces de singes rappelèrent les faunes et les ægipans; les agiles habitants des bords de l'Orénoque s'endormirent gaiement dans leurs palais de feuillage au sommet des grands arbres, quand on eut vu les cabanes aériennes des Guaraons, bâties parmi les mangliers. Pour le voyageur qui a contemplé du sommet boisé de quelques collines, des roches arrondies de granit resplendissantes des mille facettes du mica, il y a dans ces jeux de lumière quelque chose de splendide, d'imposant, qui explique la vision de Philippe de Utre, et qui a bien pu tromper les regards éblouis d'un soldat vivant depuis plusieurs mois dans de sombres forêts de l'Amazone ou au milieu des savanes monotones qui déroulent si tristement leurs solitaires beautés.

Je me trompe peut-être, mais cette ville de Palenqué, dont on a retrouvé les portiques debout et dont on n'a pas retrouvé le nom, cette sœur de la Thèbes égyptienne, grande cité vide, abandonnée au milieu des forêts, et que le dernier siècle a explorée;

ces immenses édifices aux fantastiques bas-reliefs, aux mystérieux hiéroglyphes, ces places qui durent être animées par un peuple si différent de celui que les conquérants trouvèrent à Mexico, toute cette pompe demi-effacée, toute cette grandeur finie, dut jeter, en s'éteignant, parmi les Indiens, une vague tradition, mythe imposant et mélancolique, qui, voyageant de forêt en forêt, de fleuve en fleuve, fut cause peut-être de ces récits de magnificence trompeuse, qui se renouvelèrent dans toute l'Amérique (23).

Si la fable de l'El Dorado est répandue confusément, même en Europe, dans tous les souvenirs, on ne sait pas généralement que ce nom, parmi les *conquistadores*, s'adressait surtout au chef de la cité merveilleuse, au roi de cet heureux pays. Un vieux voyageur, qui a bien recueilli les traditions américaines, et qui leur conserve leur naïveté primitive, en fait un hideux Indien aux jambes tortues, seigneur de peuples vaillants, et vivant derrière une montagne. Une fois pris, ce cacique pouvait, pour sa rançon, emplir les navires espagnols du métal tant désiré. Plus fréquemment encore, le Dorado était un chef

de haute stature, que l'on frottait de graisse de tortue et qu'on inondait de flots de poudre d'or. Pontife et roi, c'était à lui qu'obéissait la ville de Manoa, et que les hommages d'un peuple immense étaient continuellement rendus.

Mais Philippe de Utre ne vit que son palais fantastique, créé dans la savane d'un rayon fugitif du soleil! Mais Orellana, du dépit de ne l'avoir pas contemplé, rêva peut-être, un jour de vision classique, la nation des Amazones, qui devaient errer sur les bords du grand fleuve pendant trois siècles, renouvelant pour l'Amérique une des traditions les plus poétiques de l'antique Hellénie (24).

Notre siècle, qui s'en va défaisant toutes les traditions, a vaincu les Amazones par de subtiles raisonnements, et il a à jamais renversé l'El Dorado d'un dédaigneux sourire. Plus d'héroïnes échappant aux hommes et combattant contre eux, plus de villes aux toits d'argent, plus de poésie dans la vie de ces *conquistadores* si braves qui s'en allaient avec trente hommes faire gaiement la conquête d'une ville de cent mille âmes. Il nous faut la belle et simple vérité; prenez

garde qu'elle ne soit à son tour bien médisante, et qu'elle n'oublie qu'en la cherchant peut-être on fut égaré par la poésie.

Mais l'Amérique si jeune, si rêveuse encore, ne veut pas, elle, abandonner ses belles traditions, ses héroïques souvenirs, tout ce culte du vieux temps de chevalerie qui a bercé son enfance. Il n'y a que quelques années, voyez-vous, que la ville d'El Dorado s'est mirée dans le ciel, et qu'on est parti au temps de don Centurion pour en faire la conquête. En vain de grands voyageurs ont-ils dit que le lac Parima n'existait pas, que les pluies le créaient passagèrement dans des savanes fleuries entre l'Orénoque et l'Amazone; on croit encore au beau lac et à la ville d'or, bien plus belle, je vous assure, pour ces hommes naïfs, que le point noir qu'on jette si souvent au hasard sur nos cartes de géographie.

Non, l'El Dorado ne s'est pas évanouï pour l'Amérique, et je ne serais pas étonné qu'on y cherchât encore le Paradis. Le Brésil n'a pas de villes antiques, de ruines superbes à montrer au voyageur; mais combien de fois moi-même n'ai-je pas entendu, au déclin du

jour, les pauvres colons d'une grande forêt qu'envahissaient les défrichés, me parler de leurs rêves dorés de la *mai das aguas*, sirène qui garde les trésors d'un grand lac, et surtout du pays d'*Americanas*, espèce de contrée imaginaire désignée cependant sur des cartes, et qu'on place tour à tour à Minas et dans les sombres forêts du Mato-Grosso; combien de fois ne m'a-t-on pas décrit d'un ton mystérieux les dangers qui environnent cette sauvage région où l'or étincelle parmi les topazes, et où l'on bâtirait presque un palais avec les pierreries que le soleil fait scintiller dans ces campagnes quand la foudre n'y gronde pas! Ah! ce ne sera pas moi qui vous dirai : « C'est un mensonge! » Gardez vos traditions, peuples enfants, c'est d'elles que sortiront un jour vos arts et votre poésie.

Quand on fut las de chercher l'El Dorado, ou plutôt pendant qu'on le cherchait encore, un brave capitaine espagnol s'en alla demandant aux terres de la Floride l'éternelle jeunesse du genre humain. Ponce de Léon, contemplant les belles citernes d'eau limpide qui s'épanchaient dans la savane parmi les fleurs et les magnolias, Ponce de Léon vou-

lut trouver parmi ces fraîches eaux cette belle fontaine de Jouvence qui lui eût donné l'immortalité. Ainsi les deux grands mythes qui animaient les savants cloîtrés du moyen âge, l'or livré aux hommes jusqu'à satiété, et la *panacée* les rendant presque immortels, étaient devenus les mobiles des intrépides *conquistadores*, qui regardaient comme plus commode d'obtenir la pierre philosophale d'un coup d'épée que de la chercher en écoutant patiemment les bouillonnements d'un creuset (25).

Au milieu de toutes ces splendides rêveries, le phénix, qui renaissait tous les cinq cents ans, et qui avait servi à saint Clément à prouver le miracle de la résurrection; le phénix si beau, en sa livrée de *pourpre surdorée* que lui avait donnée le moyen âge, était devenu bien vieux; car, selon quelques auteurs un peu audacieux, il est vrai, en chronologie, il n'avait pas moins de douze mille ans. Il était temps qu'il fermât ses yeux étincelants aux feux du soleil dont il avait été l'emblème. Ce fut surtout après que Christophe Colomb eut découvert le Paradis, que sa vie sembla lentement s'éteindre. Mais

quel oiseau mystérieux inventer pour en continuer un céleste symbole, après qu'on eut vu l'ara se balançant sur les lianes américaines, ou tournoyant autour du *palma-réal*, qu'il semblait entourer de ses spirales dorées? Bientôt Magellan fit le tour du monde, et il découvrit ces belles îles Moluques, parées de tant de fleurs, riches de tant de fruits; bientôt Queiros erra parmi les îles heureuses de la Polynésie. Ce fut là qu'enivrés de parfums nouveaux, rêvant toujours les enchantements du Paradis terrestre, les Européens découvrirent au milieu des embrasements du soleil un oiseau qui semblait vivre de ses rayons. Jouet éternel des vagues de l'air, l'oiseau de paradis ne trouva d'autre asile que le souffle des vents, d'autre nourriture qu'une céleste rosée. La nature, qui l'avait paré des reflets de l'émeraude et des rayons dorés de la topaze, ne lui avait donné que des ailes, comme pour l'inviter à de célestes amours que la terre ne devait jamais souiller. « Cet oiseau que tu vois ici despinct, nous dit gravement Belleforest, est tant monstrueux et esmerveiable qu'il a presté assez de matières à tous les philosophes du monde pour les en empêcher; et

qui voudra considérer les grands prodiges de nature qui se trouvent en ce petit animal, il confessera aisément que l'air auquel il fait sa continuelle demeure ne soutient rien de plus estrange ni de plus digne de contemplation; car, en premier lieu, oncques homme ne le mania vif. Il ne vit que de rosée, et si n'a aucuns pieds, qui est contre le témoignage exprès d'Aristote, qui escrit que nul oyseau n'est sans pieds. Cet oyseau duquel tu vois ici la figure s'appelle oyseau de paradis, ou *apis indica*. Son imaige m'a été communiquée par très-noble et très-docte personnage Conradeus Peutigerus... Cet oyseau vole toujours et jamais ne se repose, sinon à quelque arbre ou rameau où il se pend, et est attaché par un de ses longs poils. »

L'*apis indica*, comme suspendu à un fil d'or, put donc se reposer un instant parmi les fleurs parfumées des belles *îles aux espices*; mais ses amours, je vous le répète, n'étaient pas souillées des émanations de la terre: sous ses riches ailes dorées la nature avait creusé un doux nid de plumes, et ce fut dans les airs qu'il ne devait plus quitter, si ce n'est pour mourir, que le jeune oiseau se joua, com-

me le phénix, aux premiers rayons du soleil.

Si l'on admirait dans les Indes un digne successeur de l'oiseau d'Héliopolis, la licorne si svelte, si élégante, occupa de nouveau l'Europe, qui en para plus que jamais ses splendides peintures héraldiques. Cherchée durant toute l'antiquité, on la demanda encore au Gange, aux grandes îles de l'Océan indien. Lisez les amusants récits d'Ambroise Paré, écoutez les saillies pleines de grâce et de naïveté dont il interrompt ses doctes traités, vous verrez tout le cas que l'on faisait en son temps de la *corne de licorne*, précieusement conservée même parmi les trésors de Saint-Denis, et, sans doute, à jamais perdue (26).

Mais, hélas! notre siècle retrouve tout; il a retrouvé l'arme d'ivoire de la licorne dans la lance aiguë du narval, et même dans la corne élégante d'une antilope que la nature aurait privée de l'une de ses parures élégantes; il a arrêté l'oiseau de paradis dans sa course sans fin au milieu de l'infini des airs. Il a vu son nid parmi les fleurs; il lui a donné des pieds bien moins beaux que son plumage, et de nos jours le céleste oiseau n'a retrouvé quelque chose de la splendeur de sa poéti-

que origine qu'en se balançant au milieu des diamants dont se parent nos beautés aristocratiques.

Si le Bengale peuplait ses bois de grandes antilopes unicornes plus rapides que les vents, et servant de montures aux Gangarides; si le royaume de Siam voyait toujours des dieux dans ses éléphants blancs, l'imagination ardente des navigateurs portugais sut bientôt inonder les grandes forêts du Malabar de créatures bizarres réunissant, dans leur création fantasque, les rêveries religieuses de l'Inde à celles des Européens. Que ne raconta-t-on point sur le crocodile, pleurant pour attirer les enfants? Que ne dit-on pas sur ces vastes boas cachés derrière des montagnes, et se déroulant contre une armée? Au commencement du seizième siècle, l'Inde, longtemps muette, fut de nouveau le pays des miracles, la contrée des grandes traditions : le basilic, l'effroi de l'antiquité et du moyen âge, le vieux basilic d'Aristote, tout à coup s'y réfugia. Au temps d'Alexandre, un de ces rusés animaux s'était caché dans le trou d'une muraille, et tuait chaque jour deux cents hommes au conquérant désolé :

cette faculté incommode pour les envahisseurs à venir, diminua; néanmoins le basilic ne perdit pas le pouvoir de tuer subitement un homme de son regard pénétrant. Il y eut mieux; après le retour de Gama, et peut-être avant son voyage, on sut, grâce à Aristote, comment la funeste puissance du basilic pouvait être tournée contre lui. Il suffit de lui présenter une glace ou un bouclier étincelant pour le voir chanceler et mourir. Ce fut vers le même temps qu'on apprit comment les monarques indiens, privés depuis peu de ce redoutable auxiliaire, y suppléaient merveilleusement : ils nourrissaient de jeunes bayadères des poisons les plus subtils, et malheur à ceux qu'elles charmaient d'un regard, leur amour s'éteignait avec leur vie. Les mensonges sont comme les serpents, dit assez plaisamment Feijoo, le Voltaire des Espagnols, ils se multiplient sans fin. Ce fut précisément au moment où naissait la science positive, que toutes les traditions antiques et orientales se mêlèrent avant que le moyen âge s'éteignît. Il y eut alors un concert inouï de traditions confuses, plus variées que celles des siècles précédents, plus amusantes, mais

moins imposantes et surtout moins austères : le doute, enfant de la science, commençait à les décolorer.

Ce fut dans le Nouveau-Monde surtout que les traditions poétiques du moyen âge se réfugièrent; peu s'en fallut qu'on n'y retrouvât toutes les divinités terrestres qui se jouaient au pied de l'Olympe. Colomb y avait vu des sirènes; tout le monde rencontra sur le bord des lacs quelques-unes de ces déités antiques; mais elles regrettaient les rivages de la Grèce, et elles restaient muettes dans les grandes forêts.

C'était au paisible Manati, broutant l'herbe des fleuves, qu'on faisait honneur de ces poétiques fictions. Dire tout ce que rêva l'imagination des conquistadores, répéter tous les récits qu'ils recueillaient de la bouche des Indiens, ce serait réunir dans une œuvre confuse les traditions les plus imposantes et quelquefois les récits les plus incohérents. Dans ce siècle d'exploration, il devint surtout à la mode de chercher des origines, et l'on trouva celles de l'Amérique dans les récits des rabbins. Les débris de mastodontes, si répandus dans le Nouveau-Monde, devinrent les débris gi-

gantesques de squelettes humains : tous les savants en virent; il n'y eut bientôt plus un seul aventurier qui ne pût en montrer aux Européens émerveillés : plus tard on se rappela fort bien que Og, roi de Basan, était assez grand pour que l'os de sa cuisse eût douze lieues de long, et pour qu'un cerf poursuivi par les chasseurs fût une demi-journée à atteindre son extrémité. Alors, par amour des antiquités hébraïques, et en grossissant les objets, on retrouva, surtout dans les grandes vallées du Chili, tous les géants de l'Écriture. Par malheur, sans doute, on préféra ces traditions toutes faites à celles des Indiens; si l'on s'en fût rapporté à ceux du Nord, ils eussent volontiers montré l'animal sacré, le mamouth, compagnon du tonnerre, qu'ils reléguaient derrière leurs lacs glacés (27).

Mais précisément au temps où l'on commençait à rencontrer ces vestiges d'un monde antique, quelques années après qu'on eut renouvelé en Amérique la fable heureuse du Paradis, un pape peu croyant faisait fermer en Europe la porte qui y conduisait : je veux parler du purgatoire de saint Patrice, en

honneur jusqu'au seizième siècle, et sans contredit la tradition la plus imposante que le moyen âge nous ait léguée. Il y a là un grand souvenir qui remua le génie du Dante.

Abordons ce point de cosmographie souterraine qui s'unit si religieusement aux origines de la haute poésie; essayons de faire revivre un récit admirable que presque tous les critiques ont altéré.

Si la croyance au Purgatoire de saint Patrice fut en honneur jusqu'au temps de Colomb, elle remontait quatre cents ans plus loin, et elle précéda de près d'un siècle la *Divine Comédie*. Servit-elle les inspirations du plus puissant génie des âges modernes? lui fournit-elle quelques traditions heureuses, quelque grand souvenir religieux, comme le siècle qui l'enfanta? C'est ce dont il n'est guère permis de douter quand on observe d'un regard dégagé de préjugés la manière éternelle dont procède le génie. Ce n'est point outrager le poëte que de demander aux rivages de la Troade les fables que ses chants divins nous font encore admirer; ce n'est point insulter l'aigle que de marquer la

place du rocher où il a jeté son cri puissant, où il a déployé ses ailes.

Peu nous importe sans doute maintenant qu'un moine obscur du douzième siècle, nommé Robert ou Henri, ait été le premier rapsode de cette grande tradition épique du moyen âge; ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'elle fut reproduite depuis avec une multitude de variantes. Mary de France la donna en vers, et c'est peut-être sous cette forme qu'elle est le plus connue (28). Ici nous restituerons la tradition simple dans le beau style qui lui convient. Il y a, dans le récit primitif, un sentiment sévère et pur que la poésie de Mary avait, je crois, altéré (*).

(*) Il serait trop long de rappeler ici la foule d'écrivains qui se sont occupés de cette grande tradition chrétienne : Mathieu Pâris, Jean de Vitry, saint Antonin, Vincent de Beauvais, Thomas Brombton, Usserius, François Bouillon, Denis le Chartreux, Césaire d'Esterbach, en ont parlé avec l'esprit qui caractérisait leurs époques. Plusieurs bréviaires du seizième siècle prouvent que la vénération pour le Purgatoire de saint Patrice s'était continuée jusqu'à ce temps. En l'envisageant d'un point de vue purement voltairien, M. Salgues défait la tradition plutôt qu'il ne l'explique; le savant et consciencieux Ginguené, lorsqu'il parle de *Guerino il Meschino*, qu'on a considéré comme un des types primitifs de la *Divine*

Le Purgatoire de saint Patrice, dont on peut voir l'entrée fort modeste dans plus d'un manuscrit, était situé en Irlande, dans une des îles du lac de Derg. Dire que le moyen âge y renouvelait les initiations de l'antre de Tophronius, et que des souvenirs effacés de Virgile semblent avoir animé plus d'une fois les initiés, peu nous importe. Il s'agit surtout d'y découvrir le sentiment caché d'un âge, et de le deviner par la naïveté du récit. Laissons parler la chronique, en cherchant à l'analyser.

Comédie, fait voir que cette fable italienne, qui n'a pas été inconnue au Dante, avait été écrite primitivement en français. Je suis, du reste, complétement de l'avis de Ginguené : « Ces recherches intéressent au fond beaucoup « plus notre curiosité que la gloire du Dante. » Cependant le temps approche où l'on comprendra complétement les mythes du moyen âge, et il ne sera peut-être pas sans intérêt, pour sonder la pensée intime du Dante et celle de son siècle, de bien connaître Brunetto Latini (dont nous possédons un si grand nombre de beaux manuscrits), *la Vision d'Albéric* et *le Purgatoire de saint Patrice*. Je ne connaissais cette dernière tradition que par des textes altérés ; je dois à l'obligeance de M. Paulin Paris la communication d'un manuscrit de la Bibliothèque royale, où, bien que modifiée par le langage du quatorzième siècle, elle paraît avoir été transmise dans une grande pureté et surtout avec une grande poésie.

« Au temps que saint Patrice le Grand preschoit en Irlande la divine parolle de Dieu, notre Seigneur s'apparut à lui et conferma son preschement par glorieux miracles. Or là est la vérité que après un petitet de temps, mená nostre Seigneur Jésus-Christ le glorieux saint Patrice dans un lieu où il y avoit moult grand désert, et adonc lui montra une moult grant fosse, qui estoit moult obscure par dedans, et luy commença à dire en ceste manière, que quelconques qui enterroit dedans vray confès et repentant de ses péchiés, et vray créans en la foy, il seroit pour vray tout espurgié en un jour et en une nuit de tous ses péchiés qu'il fit oncques, depuis l'eure qu'il nasquit du ventre de sa mère; et si, verroit les tourmens des mauvais et les joies des bons.

« Et lors quant notre Sire lui eust ce dit, si s'en alla et s'absenta de ses yeulx, et adonc fut li preudome moult lieux (*) d'avoir veu notre Seigneur, et aussi de ce qu'il luy avoit monstré la fosse par quoy il porroit à l'aide de Dieu convertir tous le peuple d'Ybernie. »

Or, le saint fait bâtir près de la fosse « une

(*) Joyeux.

moult belle église », puis un couvent où il ordonne chanoines de l'ordre de saint Augustin. » La foule, comme on peut bien le croire, commence à affluer de toutes parts. Après la mort de saint Patrice, « preudome de bonne vie », la direction du couvent tombe entre les mains d'un saint prieur « très-vieil, peu aimé dans son couvent, et que visitoient cependant les anges. » Il paraît que, se défiant de la faiblesse humaine, il empêchait d'affronter les périls du trou de saint Patrice, car la chronique raconte que « quant il trespassa de ce siècle à l'autre, si entrèrent maint homme en cettuy Purgatoire, dont les uns revindrent et les aultres si ne revindrent mie, ainçois périrent de tout, en corps et en âme.

« Or, est bien la vérité que, au temps du roi Estévenon, qui fut roi d'Angleterre, avint que un chevalier qui avoit à nom Owen (*), se vint confesser à l'évesque, en quelle éveschié celi Purgatoire est, et quand l'évesque ot ouye sa confession, il le commença moult à blâmer pour les désordonnances de ses hor-

(*) D'autres chroniques l'appellent Olen, Olaus, Owaine, Ouen, Oven, Ewen, Owain, Esleves.

ribles peschiés, et alors fut le chevalier moult dolent, et si porpensa moult amèrement comment il porroit faire satisfaction et condigne pénitence de ses peschiés. »

Le bon chevalier repentant ne trouva rien de mieux, pour désarmer la colère divine, que de se rendre au Purgatoire de saint Patrice. En vain le sage évêque veut-il l'en détourner, sa résolution est inébranlable, c'est une de ces volontés de fer qui conquièrent tout dans le moyen âge, et qui conquerraient le ciel lui-même, s'il ne fallait autre chose pour le gagner qu'une volonté de soldat.

Owen soumet toutes ses pensées mondaines, il se fait presque moine; il subit les épreuves du couvent, jeûnant quinze jours, priant quinze jours, édifiant le clergé, qui, après l'avoir vu communier, le conduit en grande pompe de dévotion à l'entrée du Purgatoire. Le prieur, touché de ses austérités, ne peut s'empêcher de lui donner un avis : « Beaulx amis, lui dit-il, vecy-ci le lieu où tu veulx entrer; mais si tu veulx croire nostre conseil, tu t'en retourneras et amenderas ta vie en aultre manière en ce siècle. »

Le chevalier est inébranlable, il y a en lui une résignation sainte qui le rend plus fort qu'il n'était même dans les combats. Alors commence le mystère de l'initiation chrétienne. « Or doncques, puisqu'il est ainsy, tu t'en iras moult longuement par cette creuse sente, et en la parfin tu verras un champ où tu trouveras une moult grant salle faicte par grant maîtrise et par moult grant artifice merveilleux, et aussi comme tu enterras dedans, Dieu t'enverra ses messaigers qui t'enseigneront. »

Alors, comme dit la chronique, celui qui a été à maintes batailles, armé de fer et d'acier, s'en va combattre, protégé du seul nom de Dieu, les ennemis de l'humain lignage; il fait faire ses obsèques comme s'il était trépassé, puis il s'avance hardiment dans cette fosse profonde : il marche animé d'espoir et il entre dans les demi-ténèbres; il marche encore, et ce crépuscule funèbre l'abandonne; « et quant fust allé moult longuement en cette obscurité, si lui vint une petite clairté, aussi comme seroit le poinct du jour. » Il est arrivé dans la maison « bastie par moult artifice » : péristyle imposant d'un lieu de douleur et d'espérance, édifice merveilleux sem-

blable cependant « à un cloistre à moignes », où il n'y a point de clarté, « se non comme il y a en ce monde ès jours d'hiver vers les vespres. »

Or, dans cette salle à *coulomnes et à arches*, le chevalier voit entrer « douze grands hommes, qui sembloient estre d'ordre de religion, nouvellement rès et tous vêtus de blanches robes » ; ils cherchent à le reconforter par de très-bons propos, mais ils ne peuvent pas lui dissimuler les dangers terribles qui l'attendent. « Il est bien la vérité, lui disent-ils, que trestot que nous serons yssus et départis de cette salle, elle sera tantost pleine de deables, qui moult cruellement te tourmenteront... Garde bien que tu aies le nom de Dieu en ta remembrance... Mon beau fils, nous ne pouvons plus demeurer cy avec toi, nous te commandons à Dieu. Et adonc lui donnèrent leur beneisçon, et il demeura tout seul, armé du haubert de justice, couvert de l'escu de foi. »

Et tandis que le chevalier est dans une formidable attente, il entend un bruit terrible, comme si l'univers « se feust esmeu, car il lui sembla certainement que si tous les gens

et toutes les bestes de ce monde feussen ensemble et criassent chascun son cry, et toutes ensemble à une voix, ils ne feissent mie greigneur noise (*). »

Alors commencent les épreuves, alors commencent les discours infernaux ; les démons hurlent de joie et de fureur autour du chevalier : « Meschant malheureux, disent les uns, tu es venu cy pour souffrir. — Fuis, disent les autres, « parce que tu nous as bien servy au temps passé ; se tu veulx croire nostre conseil et tu t'en veuille aller arrière au monde, nous te ferons grant bonté et grant courtoisie. »

Le chevalier de Dieu reste immuable. Lié par les démons, il est exposé au feu, et à chaque nouveau tourment le nom de Jésus dissipe les flammes : il suffit d'une sainte parole pour ôter toute puissance aux démons. Mais où le récit prend toute sa puissance, où l'on sent qu'une tradition terrible a pu servir le génie, c'est quand Owen est jeté dans une terre noire, ténébreuse, où les démons rampent comme de hideux serpents : un vent mystérieux, que l'on entend à peine, glisse

(*) On n'eût pas entendu plus grand bruit.

sur cette fange, et il semble au chevalier qu'il en est percé comme du fer d'une lance. Bientôt les démons l'enlèvent : ils le mènent tout droit vers l'Orient, où le soleil se lève, comme s'ils allaient vers les lieux où finit l'univers. « Or, quand ils eurent tant longuement cheminé çà et là par diverses contrées, si le menèrent en un plain champ, moult long et moult plain de douleurs et de chestivetés; il ne pouvoit voir nullement la fin de ce champ tant estoit long; là avoit hommes et femmes de diverses âges, qui se gissoient tous nus, trestous étendus à terre, le ventre dessous, qui avoient des cloux ardens fichiés parmi les mains et parmi les piés; et y avoit un grant dragon tous ardans, qui se seoit sur eulx, et leur fichoit les dens tous ardans de dans la char, et sembloit qu'ils les voulsissent mangier; de là grant angoisse que eulx souffroient : ils mordoient la terre telle deure estoit, et aulcunefois ils crioient moult piteusement : Mercy! mercy! mais là n'y avoit qui pitié en eust, ne mercy, car les diables couroient entr'eulx et par-dessus eulx, qui les battoient moult cruellement. »

Le récit continue, et prend un caractère

plus terrible à mesure que le drame se lie et qu'il se déroule dans un symbole plus lamentable : au milieu des ténèbres de cette poésie imparfaite, l'éclair est rapide, mais on comprend qu'il a pu illuminer le génie du maître florentin.

Les diables mènent le chevalier vers une maison de supplice, si large, si longue, qu'il ne peut en voir la fin. Cette maison, c'est la maison des bains semblables aux bains d'enfer, et les âmes baignées d'ignominie y sont amoncelées dans de larges cuves. « Or, estoit-il ainsi, que chascune de ces fosses estoit toute pleine de divers métaux, tous bouillans, et là se plongeoient et baignoient moult gens de divers âges, dont les uns si estoient plongés par dessus les têtes, les aultres estoient jusques aux sourcils, les aultres estoient jusques aux yeulx, les aultres jusques à la bouche. Or est la vérité que trestous ces gens ensemble, si crioient à haulte voix et plouroient moult angoisseusement. »

Les diables conduisent ensuite le courageux pèlerin vers une grande montagne : là, il voit une grande multitude de peuples de divers âges, « des âmes semblant moult à leur estre, qu'ils attendoient la mort... Adonc le

chevalier se commence moult à esmerveiller; lors lui dit un des deables, qu'as-tu donc? tu t'émerveilles pourquoy cely peuple a si très-grant paour, et qu'ils attendent, mais si tu ne t'en retournes à présent tu le sauras moult tost; et à peine eut le deable ce dict, qu'il va venir un estourbillon de vent, qui le leva et ravit lui et les deables et gens, et de faict les jetta dedans un fleuve moult froit, moult puant, moult loin de la montagne. »

Il n'arrivera rien au chevalier; fût-il plus près du gouffre des tourments éternels, une parole qui l'a sauvé en présence des supplices, l'invocation du Christ, suffira pour lui faire retrouver une sainte lueur d'espérance, au milieu des feux sinistres qui se croisent devant lui : vous l'avez peut-être deviné, il est parvenu aux portes de l'enfer. Il voit tant d'âmes pleurant et gémissant à l'entrée du gouffre où rugissent les damnés, il y voit tant d'âmes, « qu'il lui semble que ce soient grosses étincelles qui volassent en l'air parmy ceste flamme. »

A peine ce lieu terrible est-il franchi, à peine le chevalier a-t-il dépassé, dans son mystérieux voyage, cette colonne de feu qui

s'élève dans les ténèbres comme un phare, et qui luit si tristement entre l'espérance et le désespoir éternel, qu'un vaste et magnifique spectacle se déroule dans l'immensité souterraine. « Or s'en va le chevalier tout délivré des deables, et adonc va veoir devant lui un grant mur très-hault en trop merveilleuse façon, et en ce mur avoit une porte trop merveilleuse, qui reluisoit si comme qu'elle se fut de fin or, et estoit semée tout parmi de toutes fines précieuses pierres, et si estoit toute close. Et quant il vint près à demie lieue, la porte se ouvrit encontre li, et si très-grant et si très-souef odeur en yssit, que lui sembla que se tout le monde fut en espices, se ne lui semblast-il qu'il en eust plus grant oudeur; et là se trouva-t-il en si très-grant force qu'il lui fust avis qu'il souffrit bien sans angoisses et sans paine tous les tourmens qu'il avoit par avant veus. »

« Et donc regarda-t-il dedans la porte, et vit un païs moult grant et assez plus clair que la clarté du souleil, et il ot moult grant désir de la dedans entrer; mais ainsi qu'il y enstrast, lui vint une moult belle procession au devant et si très-grant multitude de peu-

ple, qu'oncques en la vie n'avoit vu en ce monde si très-grande; et portoient eux cierges et enseignes et rains (*) de palmes, qui visiblement sembloient estre de fin or. »

« Or est la vérité, que là fust le chevalier reçeu à moult grant joie, et adonc le menèrent avec eulx là dedans, en chantant moult doucement, une manière de chanson qu'il oncques n'avoit ouie en cestuy monde, et quant ils orent assez chanté, lors vindrent deux arcevesques, celuy sembla, selon leur estat; si le prindrent en leur conduite et en leur compagnie, et le menèrent parmy ceste contrée desduite, pour regarder les merveilles qui là estoient. »

Les deux saints archevêques le glorifièrent d'avoir eu assez de constance pour résister aux efforts des démons. « Ils louèrent Dieu, dit le poëte, de ce qu'il estoit ainsi sain et en bon point de tant de tourmens. Lors le menèrent par tout ce pays, et lui montrèrent assez plus de soulas, qu'il n'eut seu dire ni contre penser. Moult étoit le pays clair si lui feust avis, car aussi comme le soleil esteint la lumière d'une petite lumière qui est mise en la

(*) Rameaux.

lanterne, aussi fut de midi après le soleil obscurcy de la grant clarté qu'il y avoit. Long et large estoit le pays, si qu'il n'y peut oncques veoir la fin de nulle part, et tretout estoit plein de prés verts moult délitables, et de fleurs, d'arbres, d'herbes, de fruits et de toute semblance et de toutes délices de beautés, et de moult souesves oudeurs. Et estoit ly pays tout plein de touts biens. »

Quand le chevalier reviendra au siècle, il racontera les désirs qui inondèrent tout à coup son âme; il dira comment il eût voulu séjourner quelques heures parmi cette foule heureuse, composée de plus d'êtres qu'il n'en avait jamais vu dans cette vie mortelle; mais ce beau lieu où l'on aperçoit tant d'archevêques, d'évêques, de moines de tous les ordres, c'est le Paradis terrestre où l'homme ne sut pas demeurer; on l'annonce au chevalier, il ne peut en goûter longtemps les rapides délices; c'est un séjour de transition entre le purgatoire et le séjour du ciel, comme les lieux de ténèbres qu'il vient de traverser ont été creusés par la pensée du Créateur entre le monde et l'enfer. Il lui reste à subir les épreuves de la terre. Cependant il goûtera quel-

ques-unes des ineffables douceurs de ce beau lieu où il est parvenu. Les archevêques continuent à l'enseigner; ils lui disent comment les vœux ardents, les saintes prières, dégagent tout à coup d'un séjour de peines ces âmes éplorées qui échappent aux tourments passagers du purgatoire, pour s'élancer vers un lieu de repos; à les entendre, il semble voir quelques-unes de ces belles et tristes évocations de Flaxman ouvrant leurs grandes ailes et s'abattant sous les divins portiques, comme s'abattent quelquefois les cygnes au milieu de ces bassins limpides qui reflètent les splendeurs du ciel.

Ces myriades d'âmes heureuses aspirant à de nouvelles félicités, ces belles et saintes visions qui se balancent entre les regrets passagers de la terre et l'immortelle espérance, ont des joies inouïes que va vous dire le voyageur. Placées entre les délices visibles du paradis et les espérances sans nom du firmament, elles ont encore quelque chose des ferveurs et des besoins de la terre. Mais Dieu a pourvu à ces besoins éthérés de corps visibles qui vont bientôt s'éteindre dans d'immortelles voluptés.

Malgré nos joies, disent les âmes, « nous nous en irons de cy; puis ils le menèrent dans une montaigne; si luy dirent qu'il regardast, et adonc ils lui demandèrent de quelle couleur le ciel lui sembloit de là où il estoit, et il leur respondit qu'il estoit de couleur d'or, ardant comme est en la fournaise, et adonc lui Ce dirent : que tu vois c'est l'entrée du ciel et la porte du paradis, et chascun jour tant comme nous sommes cy, nous paist notre Sire de la viande du ciel, et tu verras quelle viande ce est.

« A peine orent-ils ce dict que une clarté du ciel descendit aussi comme si seroit le flamble d'un grand feu espris, et sembla au chevalier que cette clarté couvrît tout le pays, et adonc cette clarté descendit par rays sur les chiefs (*) et sur le chevalier aussi, et ne demeura guères que ces rays entrèrent en les chiefs, si comme un semblant, et donc sentit le chevalier si très-grant douceur en son cœur et parmi son corps que pour le grand plaisir qu'il en ost il ne savoit s'il étoit mort ou en vie. »

Faisons comme le chevalier, abandonnons

(*) Sur les têtes.

le Paradis. Terminons enfin cette grande série de traditions à jamais éteintes, et dont cependant la poésie regrette les sublimes impressions, lorsque la philosophie les dédaigne (29).

Mais le trou de saint Patrice est fermé depuis trois siècles, et je ne vois plus guère que la Nouvelle-Hollande, pays peu poétique en vérité, où l'on puisse placer le Paradis terrestre. Nous savons ce qu'est devenue la ville dorée de Temboctou; et les palais de glace des Eskimaux ne sont pas une merveille si splendide qu'on puisse en remplacer les rêves de nos aïeux. Il n'y a plus qu'en Arabie où l'on croie aux arbres à têtes d'anges, et les industrieux Américains rient dédaigneusement des belles traditions indiennes, qui s'en vont avec les sauvages au triste pays des âmes. Les stricts missionnaires de l'Océanie disent sérieusement aux hommes de Tonga-Tabou qu'un Dieu n'a pas pêché le monde avec sa ligne, et que c'est un grand péché que de danser parmi les fleurs (30). Cherchez la déesse Pèl au sommet de son volcan : les méthodistes n'ont même pas remplacé cette sauvage déité par le culte gracieux et pur de

la Madone, qui tombe déjà dans les forêts américaines. Adieu donc à ces mondes imaginaires que les hommes voyaient dans leur monde réel! Adieu à ces créatures qui se balançaient entre la terre et le ciel! Adieu à ces grandes forêts prophétiques que les hommes traversaient si mystérieusement dans leur sérieux voyage! Allez, le plus grand poëte du siècle, c'est encore celui qui a trouvé au fond de la terre le monde gigantesque qui nous a précédés, pour que toute sublime création ne se trouvât pas désormais éteinte.

Avec la précision d'un esprit que nul n'égalait en netteté, Linné avait examiné les attributs de toutes les créatures, et il leur avait indiqué leur rang; ennemi des rêves poétiques, ainsi qu'il l'avoue lui-même, il avait cherché partout la vérité, et il ne s'était reposé que lorsque un ordre suprême avait été enfin établi. Ravi de ce monde où désormais l'harmonie devait régner, Buffon en avait décrit les magnificences avec amour, et si quelquefois sa pensée active s'égarait dans des conjectures hardies, c'était surtout pour renouveler les théories de l'antiquité. Mais Georges Cuvier vint à son tour, et l'énigme qu'il se

proposa n'avait pas même été posée au monde : comme le Dante et comme les hardis voyageurs du moyen âge, il descendit de sa colline jusque dans les profondeurs de la terre ; de son regard d'aigle il mesura, lui aussi, les cercles qui attestaient les révolutions du globe ; il interrogea tous ces débris, et de cette poussière il créa des légions d'êtres qui semblaient enfantées par l'imagination.

Pour la première fois on entendit une voix puissante demander : « Quel a donc été le passé de la terre ? qui a donc secoué les montagnes ? qui a donc inondé les plaines (31) ? » Alors aussi on vit apparaître des forêts gigantesques, et dont les arbres, comme ceux du Paradis terrestre, avaient perdu leur nom ; des créatures aux formes inouïes vinrent attester, par leur structure, la diversité des révolutions terrestres. Au milieu d'une multitude de reptiles ou de sauriens gigantesques, on vit se dresser ce plésiaure qui, de l'aveu de Cuvier lui-même, « pouvait justifier ces hydres et ces autres monstres dont les monuments du moyen âge ont si souvent répété les figures » ; alors aussi l'on put deviner, parmi les roseaux du marécage, ce mégalausore aux

dents tranchantes et dentelées, lézard grand comme une baleine; puis voltigèrent dans l'air brumeux ces ptérodactyles « qui n'étaient pas plus gros qu'une grive, et dont l'aspect serait effrayant si on les voyait aujourd'hui. » Mais que vous raconter de cette étrange lignée de monstres parmi lesquels figuraient le mégalonyx avec sa cuirasse bizarre et ses ongles plus terrifiants en apparence que ceux du griffon, si redouté encore au quinzième siècle? Que vous raconter de ce puissant mammouth, que la dernière catastrophe du globe avait envoyé dans son tombeau de glace, comme ces êtres fantastiques de la féerie, qui reposent pour l'éternité sous un dôme étincelant? Mais nous nous arrêtons ici, nous qui ne pouvons offrir que des images présentes au souvenir de tous; nous nous arrêtons sans doute, mais nous répétons les paroles de l'homme de génie qui le premier a décrit ces merveilles : « Les faits sont si pressés, si curieux, si évidents, qu'ils suffisent pour ainsi dire à l'imagination la plus ardente. » On le voit donc bien, et tout à l'heure nous avions raison de le dire : le poëte de notre âge, c'est celui qui le premier a décrit ces merveilles.

NOTES ET APPENDICE.

Parmi les récits merveilleux qui ont eu cours durant le moyen âge, il n'est peut-être pas un mythe plus généralement répandu que celui du prêtre Jean; non-seulement il circule dans toute l'Europe, mais il frappe toutes les imaginations, et s'il agrandit le cercle des fictions poétiques qui s'étendent jusqu'à la renaissance, à l'imitation des grandes traditions fabuleuses de l'antiquité, il contribue dès l'origine à étendre le champ des découvertes dans le monde réel. Ce récit rentre donc essentiellement dans le sujet qui nous a occupé; mais s'il réunit la plupart des fictions qui se trouvent éparses dans les livres du treizième, du quatorzième et du quinzième siècle, s'il en résume un grand nombre dans un court espace, le fait historique qui lui donna originellement naissance présente par lui-

même trop de questions arides pour que nous puissions l'aborder ici. D'ailleurs, un de nos plus savants géographes, M. d'Avezac, a récemment exposé les points difficiles de la discussion, et il l'a fait avec une telle lucidité que nous n'hésitons pas à y renvoyer nos lecteurs (*). Nous nous contenterons de dire que c'est à peu près vers le milieu du douzième siècle, en 1145, qu'on voit apparaître le nom du prêtre Jean : à cette époque, l'évêque de Gabala, envoyé de l'Église d'Arménie, signale au pape Eugène III, un prince appelé Jean, qui aurait son empire derrière l'Arménie et la Perse, à l'extrémité de l'Orient, et qui réunissant l'empire et le sacerdoce, aurait fait de nombreuses conquêtes : lui et ses sujets profes-

(*) Voyez l'excellente notice qui précède l'ouvrage publié par la Société de Géographie, sous le titre de *Relation des Mongols ou Tartares*, par le frère Jean du Plan de Carpin, de l'ordre des frères mineurs, légat du saint-siége apostolique, nonce en Tartarie pendant les années 1245, 1246, 1247, et archevêque d'Antivari,

seraient le nestorianisme. Dire comment, à partir de cette période, le nom du prêtre Jean figure dans une foule de récits, comment de prétendues lettres qu'il aurait écrites au pape sont l'objet de mille discussions, comment encore on le fait voyager de l'Inde à l'Abyssinie, c'est ce qui outrepasserait le but que nous nous sommes proposé. Ces détails purement scientifiques ne sauraient trouver place dans un appendice au *Monde enchanté*. Contentons-nous de savoir que Jacques de Vitry, Mathieu Pàris, du Plan de Carpin, Joinville, Marco Polo, et tant d'autres, parlent diversement du prêtre Jean ; « et que si l'Europe reçut, dès le mi-
« lieu du douzième siècle, une vague notion
« de l'existence en Asie d'un souverain
« prince et pontife à la fois, adonné à des
« croyances qui étaient ou semblaient être
« celles d'une secte chrétienne ; cette notion,
« vraie peut-être au moment où elle se ré-
« pandit en Occident, cessa bientôt, par
« l'effet des bouleversements politiques,

« d'être susceptible d'une application réelle. » Nous ajouterons à ces paroles si précises de M. d'Avezac, que la tradition moderne qui place le prêtre Jean en Abyssinie est due surtout, après Jean de Lastic, aux voyageurs portugais, et que dès le commencement du seizième siècle on les voit donner officiellement ce nom au Negous d'Abyssinie. Mais on sent d'ailleurs tout ce que laissent de liberté à l'imagination les dénominations si vagues d'*Inde majeure* d'*Inde mineure*, et d'*Inde troisième*.

Le précieux volume qui nous a fourni la légende du *Prestre Jehan* n'était pas ignoré du savant auquel nous avons emprunté quelques lignes plus haut ; il l'avait remarqué, comme nous, parmi de nombreuses raretés que renferme la Bibliothèque du roi, et il l'avait signalé (*) ; mais jamais la cu-

(*) *Prestre Jehan à l'empereur de Rome et au roy de France*, sans lieu, date, pagination ni réclame, imprimé en lettres gothiques sur douze feuillets signés jusqu'à *a vi*, sous la cote 1243 ; I in-4o.

riosité active, qui publie à notre époque tant de monuments précieux du moyen âge, n'avait songé à exhumer celui-ci. En l'imprimant, nous mettons de côté le but scientifique, mais nous voulons compléter par un récit naïf cette série de traditions merveilleuses qui ont occupé sérieusement nos pères, et qui ont bien assez de charme pour faire naître encore un sourire.

Nous ajouterons à cette description que, de l'aveu d'un écrivain qui a fait ses preuves d'habileté en ce genre, le caractère est du quinzième siècle. Selon M. Guichard, la date qu'on lit à la fin du volume ne prouve pas positivement qu'il appartienne au seizième siècle.



PRESTRE JEHAN.



Prestre Jehan, Par la grace de Dieu, Roy tout puyssant sur tous les roys chrestiens, mandons salut à l'empereur de Rome, et au roy de France, nos amys. Nous vous faysons sçavoir de nous, de nostre Estat, et du gouvernement de nostre terre. C'est assavoir de nos gens et de noz manières de bestes.

Et pource que vous dictes que nos Grecs ou gens Grégoises ne s'accordent à adorer Dieu comme vous faictes en vostre terre, nous vous faisons sçavoir que nous adorons et croyons le Père, le Fils et le Saint-Esperit, qui sont troys personnes, en une déité et ung vrai Dieu seulement. Et nous certifions, et mandons par noz lettres scelées de nostre seel de l'Estat et manière de nostre terre et de noz gens. Et se riens voulez que faire puyssions, mandez le nous, car nous le ferons de très-bon cueur, et si vous voulez venir par deça en nostre terre pour le bien que nous avons ouy dire de vous, nous vous ferons seigneurs après

nous, et vous donnerons grant terre et seignourie et habitacions. Item, sachez que nous avons la plus haulte couronne qui soit en tout le monde. Ainsi comme d'or, d'argent et de pierres précieuses, et de bonnes fermetez de viles, citez, de chasteaux et de bourgs. Item, sachez aussi, que nous avons en nostre puyssance quarante et deux roys tous puyssans et bons chrestiens.

Item, sachez que nous soustenons de noz aumosnes tous les pouvres que sont en nostre terre, soyent privez ou estrangiers, pour l'amour et honneur de Jhésuchrist.

Item, sachez que nous avons promis et juré en nostre bonne foy à conquerre le sépulcre de Nostre-Seigneur et toute la terre de promission. Et se vous voulez nous l'aurons si Dieu plaist, mais que vous ayez grande et bonne hardiesse en vous; ainsi comme il nous a esté rapporté de bon courage vray et loyal. Mais entre vous, autres Françoys avez de vostre lignage et de vos gens qui sont avec les Sarrazins, esquels vous avez fiance, et cuidez qu'ils vous aydent et doyvent ayder et ils sont faulx et traitres hospitaliers. Et sachez que nous les avons traynez et destruitz, ceulx qui

estoyent en nostre terre, car ainsy le doit on faire de ceulx qui vont contre la loy.

Item, sachez que nostre terre est divisée en quatre parties, car ils y sont les Yndes. Et en la maieur Ynde gist le corps saint Thomas l'apostre, pour lequel Nostre-Seigneur Jésus-Christ fait plus de miracles que pour saints qui soyent en paradis. Et ycelle Ynde est en la partie d'Orient, car elle est près de Babylonne la déserte, et aussy elle est près d'une tour qu'on appelle Babel, en l'autre partie devers septemtrion et y est grant habundance de pain, de vin, de chair et de toutes choses qui sont bonnes à soustenir corps humain.

Item, en nostre terre sont les oliflans et une autre manière de bestes que l'on appelle dromadères et chevaulx blancs et beufs sauvaiges, qui ont sept cornes, et ours blancs, et lyons moult estranges de quatre manières, c'est assavoir rouges, vers, noirs et blancs. Et asnes sauvaiges qui ont deux petites cornes. Et lièvres sauvaiges, qui sont grans comme ung mouton, et chevaulx vers qui courent plustot que nulles autres bestes et ont deux petites cornes.

Item, sachez que nous avons les oyseaulx qui s'appellent grifons et portent bien ung beuf ou ung cheval en leur nid pour donner à manger à leurs petiz oyseaulx.

Item, sachez que nous avons une autre manière de oyseaulx lesquelz ont seignourie sur tous les autres oyseaulx du monde et ont couleur de feu et leurs helles sont tranchantes comme rasoirs. Et sont appellez yllerions, et en tout le monde n'en a fors que deux, et vivent l'espace de soixante ans, et puys s'en vont noyer en la mer. Touteffoys ilz pondent premier et couvent deux ou troys oeufz lesquelz ilz couvent l'espace de quarante jours, puis esclosent et deviennent petis oyseaulx. Et adonques les grands, c'est assavoir père et mère s'en partent et s'en vont noyer en la mer comme dit est. Et tous oyseaulx qui adoncques les encontrent leur font compaignye jusques à tant qu'ilz soyent noyez. Et quant ilz sont noyez ilz retournent et viennent aux petiz oyseaulx et les nourrissent jusques à ce qu'ilz soyent grans et qu'ilz puyssent voler et leur vie pourchasser.

Item, sachez que par deça sont autres oyseaulx qui sont appellez tigres et sont de sy

grant force et vertus qu'ilz emportent bien ung homme tout armé et son cheval et le tuent.

Item, sachez que en une partie de nostre terre dedens le desert a une manière d'omme qui sont cornuz lesquelz n'ont que ung œil devant et troys ou quatre derrière. Et y a des femmes qui sont pareilles aux hommes.

Item, en nostre terre y a une autre manière de gens qui ne vivent fors que de chair crue d'ommes et de femmes et de bestes et ne doubtent point à mourir. Et quand l'ung d'eux est mort soit père ou la mère, ils les mangent tous cruz. Et dient que bonne chose naturelle est de manger char humaine et font ce en remission de leurs pechez. Et celles gens sont mauldítz de Dieu et sont appellez got, magot et est plus de nacions de celles gens que de toutes autres gens lesquelz sespendront par tout le monde en la venue de l'Antecrist; car ilz sont de son alliance de sa compagnye. Et celles gens sont ceulx qui enclouèrent le roy Alexandre en Macedonne et le mirent en prison et leur eschappa. Toutes voyes Dieu leur envoyera du ciel fouldre et feu ardant qui tous les ardra, confondra, et l'Antecrist

aussy, et par telle manière seront destruiz et gastez, touteffoys nous en menons bien de ces gens avecques nous en la guerre quant nous y voullons aller, et leur donnons congé et licence de manger noz ennemis, si que de mille n'en demeure ung qui ne soyt devouré et gasté. Et puis les faysons retourner en leur terre. Car s'ilz demouroyent longuement avecques nous, ils nous mangeroyent tous.

Item, nous avons une autre manière de gens en nostre terre qui ont les piez rons comme ung cheval, aux tallons derrière, ont quatre coustes fortes et tranchantes, de quoy ilz se combatent tellement que nulles armeures ne leur peuvent durer ; si sont bons chrestiens et labourent voulentiers leur terre et la nostre, et nous donnent granz truaiges cheascun an.

Item, nous avons en une autre partie du désert, une terre qui dure quarante et deux journées de long. Et est appelle Feminie la Grant, et ne cuidez pas que ce soyt en terre sarrasine, car celle que nous disons est en nostre terre. Et en ycelle terre sont troys roynes, sans les autres dames qui tiennent leurs terres d'elles. Et quant ycelles troys roynes veulent aller en bataille chascune

d'elles meyne avecquès soy cent mille femmes en armes, sans les autres qui meynent les chars, les chevaulx, les oliflans qui portent les armes et les viandes. Et sachez qu'elles se combatent fort comme si elles fussent hommes. Et sachez que nul homme masle ne demeure avecques elles fors que neuf jours. Lesquelz durant il se peut déporter et solacier avecques elles et engendrer, et non plus car autrement il seroit mort.

Item, celle terre est environnée d'un fleuve qui vient de paradis terrestre, et est appellé Syon, et est si grant que nul ne le peut passer sinon en grandes nefz ou en grandes barques.

Item, sachez que entre celle terre a un autre rivière, qu'on apele Piconye, qui est petite qui ne dure que dix journees de long, et sept de large, et les gens sont aussi petiz comme ung enfant de sept ans, et leur chevaulx petiz comme ung mouton, et sont bons chrestiens et labourent voulentiers; nule personne ne leur fait guerre fors que les oyseaulx qui viennent chacun an quant ilz doivent cuylir leur blés et leurs vendenges. Et adoncques le roy de celle terre s'arme de

tout son povoier contre les ditz oyseaulx et font grande tuerye les ungz contre les autres. Et puys les oyseaulx s'en retournent.

Item, sachez que en nostre terre sont les sagitaires, qui sont depuys la sainture en amont en forme de homme, et contre bas en forme de cheval. Et portent en leurs mains arcs et et fleyches et trayent plus fort que nulle autre manière de gens et mangent chair crue. Et les prennent aucuns de nostre court et les tiennent enchaynez et les gens y viennent les veoir par grant merveille.

Item, sachez que en nostre terre sont les lycornes qui ont en leur fronc une corne tant seulement et y a de troys manières, de vers, de noirs et aussi de blans, et occisent le lyon aucunes foys. Mais le lyon les occit moult subtillement, car quant la lycorne est lassee elle se mect de costé ung arbre, et le lyon va entour et la lycorne le cuyde fraper de sa corne et elle frappe l'arbre de sy grant vertus, que puys ne la peut oster, adonc le lyon la tue.

Item, sachez que en l'autre partie du désert, sont les gens qui souloyent avoir soixante coudées de hault, et maintenant n'en ont

que vingt et ne peuvent yssir du désert, car à Dieu ne plait mye, car s'ilz estoient dehors ilz pourroient bien combattre à tout le monde.

Item, sachez que en nostre terre y a ung oyseaulx qui est appellé fénix, et est le plus beau oyseau du monde. Mais en tout le monde n'en a que ung, lequel vit cent ans, et puys s'en monte vers le ciel sy près du souleil tant que le feu se prent a ses helles, et puys descent en son nid et se art. Et de ses cendres se congrue ung ver et puys retourne ung oyseau en la fin de cent jours, aussi beau comme devant estoit.

Item, en nostre terre y a habundance de pain, de vin, de chairs, et de toutes choses qui sont bonnes à soustenir le corps humain.

Item, sachez qu'en une partie de notre terre ne peut entrer nulle beste qui de sa nature porte venin.

Item, sachez que entre nous et les Sarasins court une rivière que l'on appelle Ydonis, et vient de paradis terrestre et est toute pleine de pierres précieuses : et court par nostre terre en maintes parties de petites rivières et grandes,

et là treuve on moult de pierres précieuses. C'est assavoir esmeraudes, safirs, jaspes, cassidoynes, rubis, charboncles, scobasses, et plusieurs autres pierres précieuses que n'ai pas nommées, et de chacune sçavons le nom et la vertus.

Item, sachez que en nostre terre a une herbe appellée permanable. Et qui en porte sur soy il peut enchanter le diable, et lui demander qui il est et où il va, que il fait par terre, et le peut faire parler. Et pour ce le diable n'ose estre en nostre terre.

Item, sachez que en nostre terre croist le poyvre, lequel n'est jamais semé et croyst entre les arbres et les serpens, et quant il est meur nous mandons nos hommes pour le cuyllir, et y mettent le feu dedens le bois et tout se art, et quant le feu est passé, ilz font grans monceaux de poyvre et de serpens et le boute lon avec, puys le porte lon à l'ostel et le lave on en deux ou en troys eaues, et puys on le fait sécher au soleil. Et en ycelle manière devient noir, bon et fort.

Item, sachez que decouste celle partie a une fontaine que qui en peut boire de l'eaue troys foys à jun, il n'aura maladie de trente ans,

et quant il en aura beu il lui sera avis qu'il ait mangé toutes les meilleures viandes et espices du monde; elle est toute pleyne de la grace du Saint-Esperit. Et qui se peut baingner en la fontayne, s'il est en l'age de cent ans ou de mille, il retourne en le age de trente et deux ans. Et sachez que nous fusmes né et sanctifié au ventre de nostre mère, et sy avons passé cinq cens soixante deux ans, et nous sommes baigné dedens la fontayne six fois.

Item, sachez que en nostre terre naist la mer d'Arayne, et court moult fort, et fait ondes terribles, et nulz homs ne la peut passer fors que nous pour riens qu'on face, et nous faysons porter à nos griffons ainsy comme fist Alixandre quant il alla conquerre le chasteau enchanté.

Item, decouste celle mer passe ung fluve et en yceluy treuve lon moult de pierres précieuses et maintes bonnes herbes qui sont bonnes en toutes médicines.

Item, sachez que entre nous et les Juifz passe une rivière qui est pleyne de pierres précieuses, et court tant fort que nulle personne ne la peut passer, excepté le sabmedy qu'elle repose : tout

ce qu'elle treuve elle l'emporte en la mer d'Arayne. Et ycelluy pas nous fault garder, car nous avons en ycelle frontière quarante et deux chasteaulx plus beaux et plus fortz qui soyent au monde et avons gens qui les gardent. C'est assavoir dix mille chevaliers, et six mille arbalestriers, et quinze mille archiers, et quarante mille serjans à cheval et en armes qui gardent les passages devantditz. Pour tant que se le grant roy d'Israel venoyt avec sa compagnye ne puysse passer avecques Juifz, lesquelz sont plus bien deux foyz que de chrestiens ne de Sarrasins, car ilz tiennent les deux parties du monde. Et sachez que le grant roy d'Israel a en soy troys cens roys, et quatre mille princes et ducz que contes, tous Juifs et qui luy obeyssent.

Item, sachez que nous layssons passer chascun samedy, huyt cens ou mille Juifz pour marchander, mais ils n'entrent point dedens nos fermetez, mais marchandent dehors; de la doubte que nous avons d'eux, et ne marchandent fors que en placques d'or et d'argent, car ilz n'ont point d'autre monnoye, et quant ilz ont fait leur marchandise ilz s'en retournent en leur pays.

Item, sachez que nous avons quarante deux chasteaulx qui sont près l'ung de l'autre d'ung trait d'arbalestre et non plus.

Item, sachez que nous avons à une lieue près de là une cité qui s'appelle Orionde la grant, la plus belle et la plus forte qui soyt au monde, et ung de noz roys la garde, lequel reçoyt du grant roy d'Israel le tribut, car il nous doit chascun an deux cens chevaulx chargez d'or, d'argent et de pierres précieuses. Et oultre, la despence qui se fait en celle cité et dessusditz chasteaulx.

Item, sachez que quant nous leur faysons la guerre nous les occisons trestous ceulx qui sont en nostre terre, et pour ce ne s'osent mouvoir ne faire guerre. Et sachez que les Juyfves sont les plus belles femmes du monde et les plus chaudes. Et sachez que près d'ycelluy fluve qui est d'arayne vient de la mer Areneuse, et nulz homs ne la peut passer, et non pourtant quant le vent fiert dessoubz, adoncques s'espant par la terre et adoncques la peut on bien passer, mais que l'on se haste de retourner, car se on ne le faisoyt, on demoureroy dedens la mer, et toute la ruyne que s'en peut retourner se convertist en pierres

précieuses, et ilz ne les pevent vendre jusques atant que nous les ayons veues, et se nous les voulons avoir, nous les pouvons prendre à l'estime de nos marchans.

Item, en une partie de nostre terre a une montaigne en laquelle nul ne peut habiter pour la grant chaleur qui y est; illec se nourrissent aucuns vers qui ne pevent vivre sans feu. Et au près de celle montaigne nous tenons tousjours quarante mille personnes qui font illec grant feu. Et quant yceulx vers sentent la chaleur du feu, ilz yssent de la terre et s'en entrent au feu et illec font un poil tel comme font les vers qui font la soye. Et de celluy poil faisons nos robes et celles à nos femmes que nous vestons les festes annuelles. Et quant nous les voulons laver, nous les metons au feu et lors se retournent belles et fresches.

Item, sachez que nul roy chrestien n'a tant de richesses comme nous avons, pour ce que nulz homs ne peut estre povre en nostre terre qui vueille gaigner.

Item, sachez que saint Thomas fait plus de miracles que saint qui soyt en paradis, car il presche une foys l'an corporellement

en son église à toutes gens, et presche en ung palaix que vous orrez.

Item, sachez que en une autre partie de nostre terre y a des gens d'estrange façon, cest assavoir qui ont corps d'omme et la teste de chien, ne peut l'on entendre leur langaige et sont bons pescheurs, car ilz entrent au plus parfons de la mer et sont ung jour sans yssir dehors, et prennent de telz poyssons qu'ilz veulent, et viennent tous chargez en leurs maisons qui sont soubz terre. Et nous espyons où ilz les mettent et en prenons tout ce que nous voulons. Et sachez que ycelles gens font assez de maulx à nos bestes saulvaiges, car ils les mangent et se combatent contre les archiers et font souvent de belles batailles (32).

Item, en nostre terre a une manière d'oyseaulx qui sont de plus chaude nature que les autres, car quant ilz veulent pondre ilz ponnent au fons de la mer et font xxi oeuf, deviennent oyseaulx et puys s'en vollent; et nous en prenons plusieurs, car ilz sont bons à manger tant comme ilz sont jeunes, et se nature estoyt faillye à l'omme ou à la femme, et ilz mangeoyent de ces oyseaulx, tantost leur

nature leur retourneroyt et seroyent aussy fors ou plus que devant.

Item, en nostre terre est l'arbre de vie duquel vient le cresme, et ycelluy arbre est tout sec et ung serpent le garde et veille tout l'an le jour et la nuyt, fors que le jour de la saint Jehan qu'il se dort jour et nuyt. Et adoncques nous allons à l'arbre, et en tout l'an n'en vient que troys livres, lesquelles viennent goutte après goutte. Quant nous sommes auprès de celluy cresme, nous le prenons et puys nous en retournons tout bellement de peur que le serpent ne vienne. Et ycelluy arbre est près de paradis terrestre d'une journée. Et quant ledit serpent est esveillé, il se courrouce et crye tant fort que l'on l'entent d'une journée, et sy est deux foys plus grant que ung cheval et a neuf testes et deux helles, et quant nous avons passé la mer il s'en retourne, et nous portons le cresme au patriarche de saint Thomas, et ycelluy le sacre de quoy nous sommes chrestiens, et le demourant nous l'envoyons au patriarche de Jherusalem, et celluy l'envoye au pape de Romme, lequel le sacre et multiplye par huyle d'olive et puys l'envoye par les chrestiens de la mer.

Item, en nostre terre n'a nulz larrons privez ne estranges, car Dieu et saint Thomas les confondroyent, et nous les ferions mourir de mort. Et sachez que nousavons chevaulx vers, qui portent ung chevalier tout armé, trois ou quatre jours sans manger.

Item, quant nous alons en bataille, nous faysons porter devant nous, par quatorze roys aournez d'or et d'argent, quatorze gonfanons aournés de diverses pierres précieuses. Et autres roys qui viennent après qui portent banières de cendal moult richement aournées.

Item, sachez que devant nous vont armez quarante mille clercs, et autant de chevaliers, deux cens mille hommes de pié, sans les charrettes qui portent les viandes, et sans les oliflans et les chameaulx qui portent les armeures. Item, quant nous alons en bataille, nous commandons nostre terre au patriarche de saint Thomas.

Item, sachez que quant nous chevauchons simplement, nous faisons porter une croix de bois tant seulement devant nous, pour ce que nous ayons en remembrance Notre-Seigneur Jésus-Christ. Item, à l'entrée de chacune de noz citez sont trois croix de bois, afin

que les gens adorent la sainte croix. Item, quant nous chevauchons simplement, nous faisons porter ung bassin d'or plein de terre en signe que nous sommes tous venus de terre, et qu'il nous fault en terre retourner; et faisons porter ung autre bassin tout plain d'or, en demonstrant que nous sommes le plus puyssant roy et le plus digne de tout le monde.

Item, sachez que nulle personne n'ose faire le péché de luxure en nostre terre, car incontinent ilz seroyent ars; et pour ce establit Dieu mariage.

Item, sachez que nulle personne n'ose mentir en nostre terre, car il seroyt mort et pendu.

Item, sachez que nous visitons chascun an, le corps de saint Daniel, le prophète, qui est au désert, et menons avec nous dix mille clercs et autant de chevaliers, et deux cens chasteaulx bastiz sur les oliflans qui portent ung chasteau pour nous garder des dragons qui ont sept testes sur chascun d'eux. Et sachez que en ce désert y a les meilleurs dates qui pendent ès arbres, sont bonnes, vertes et meures yver et esté. En la fin du désert, quatre-vingz et soixante journées, illec sont les deux

patriarches de saint Thomas que se séent à table devant nous pour ce qu'ilz ont le pouvoir du pape de Romme, et avons autant d'abbez comme il y a de jours en l'an par deux foys et quinze plus, et chascun vient chanter une foys l'an en l'autel de saint Thomas, et nous y chantons les festes annuelles. Et pour ce sommes nous appellez prestre Jehan, car nous sommes prestre selon le sacrifice de l'autel, et roy selon justice et droicture. Et sachez que je fuz sanctifié avant que je feusse né, car Dieu envoya à mon père un ange, lequel luy dist qu'il fist ung palais qui seroit de la grace de Dieu et chambre de paradis pour ton enfant qui est à venir, car il sera le plus grand roy terrien de tout le monde, et vivra longtemps, et qui sera au palaix n'aura fain ne soif, ne pourra mourir; et quant mon père se esveilla de son dormir, il eut grant joye et commença le palaix tel comme vous orrez.

Premièrement les paroys sont de cristal et la couverture de dessus est de pierres précieuses, et par dedens est aourné d'estoilles en semblance de celles des cieulx, et le pavement est cristal, et au dit palaix ne trouverez fenestre ne porte. Et dedans le palaix a vingt

et quatre pilliers d'or et de pierres précieuses de toutes manières. Et illec tenons nostre corps es festes annuelles, et saint Thomas presche aux gens au milieu du palaix. Et dedens nostre palaix y a les caves et le meilleur vin du monde, et que en boit n'a désir des biens temporelz ne ne set où elle va ne d'où elle vient. Item, une autre grant merveille y a en notre palaix, c'est assavoir que nul manger ny est appareillé fors que en une escuelle, ung gril et ung tailloir que sont pendus a ung pillier. Et quant nous sommes à table et nous désirons avoir viandes, elles nous sont appareillées par la grace du Saint-Esprit. Et sachez que tous clercs qui sont au monde ne sauroient dire ne retraire les biens qui sont en nostre palaix et en nostre chapelle. Et sachez que tout ce que nous vous avons escript est vray comme Dieu est, et ne mentirions pour riens, car Dieu et saint Thomas nous confondroient et perdrions nos dignités. Se vous voulez de nous quelque chose que nous puyssons, mandés-le nous, car nous le ferons de très-bon cueur et vous prions qu'il vous soyt en remembrance du saint passaige et que ce soyt prouchainement et ayés bon cueur, grande

hardiesse en vous, et soyés remambrans de mettre à mort ces faulx templiers et payens, et vous prions que vous nous envoyez responce par le porteur de ces présentes. Et prions au roy de France qu'il nous salue tous les féaulx chrestiens de delà la mer, et qu'il nous envoye aucun vaillant chevalier qui soyt de la bonne géneracion de France. En priant Nostre-Seigneur qui vous doint persévérer en la grace du Saint-Esperit. Amen.

Donné en nostre saint palaix, l'an de nostre nativité cinq cens et sept.

Cy finist Prestre Jehan.

ORIGINE

DE

L'EL DORADO. QUIVORA, CIBORA;

L'EMPIRE DU PAÏTITI,

las Ciudades de los Cesares, Americanas, etc., etc.

Ce que l'on ignore généralement, et que nous trouvons rapporté dans un vieil écrivain espagnol, trop peu consulté, c'est que la fiction qui nous occupe n'apparaît en Amérique, sous le nom qui lui a donné sa célébrité, que vers la première moitié du seizième siècle. Antérieurement l'El Dorado existait dans les imaginations ; il avait entraîné plus d'un aventurier à la mort, mais son vrai nom n'était point trouvé. Voici ce que dit le P. Fray Pedro Simon, et nous ne ferons que traduire, en abrégeant quelquefois : « Quant à ce « qui a rapport à ce nom de Dorado, si célè- « bre par le monde..., jusqu'en 1536 on l'i-

« gnora, ou, pour mieux dire, il n'avait pas « été inventé, et ce fut en cette année seule- « ment qu'il fut adopté par le lieutenant-gé- « néral Sebastian de Belalcaçar et par ses sol- « dats, dans la province de Quito, à l'occasion « que nous allons dire. Comme Belalcaçar « se trouvait dans la ville dont nous venons « de parler, et qu'il prenait des informations « sur ces nouveaux pays, s'adressant à tous « les Indiens qui semblaient étrangers et qui « pouvaient parler du leur, il s'en rencontra « un qui se dit être de Bogota, c'est-à-dire « de la vallée de Santa-Fé ou de Bogota, et le « général s'informant des choses de son pays, « il lui dit qu'un seigneur de ces contrées « entrait dans un lac au moyen de quelques « balsas (espèces de petites embarcations en « cuir), et que son corps étant complétement « nu (il se dépouillait pour cela), après s'être « fait une onction de gomme, on lui répan- « dait sur tout le corps des parcelles de pou- « dre d'or, ce qui le rendait fort éclatant. » Belalcaçar, ainsi que ses soldats, ne surent pas donner à ce pays, pour le désigner, d'autre nom que celui de province d'*El Dorado*, et ses successeurs eux-mêmes ne lui imposèrent

pas d'autre dénomination. Dans la pensée des premiers voyageurs, la cité des *Omeguas* ou des *Omaguas* était bien le siége d'une haute civilisation, et ce qui avait lieu sur d'autres points de l'Amérique expliquait suffisamment cette préoccupation, mais après tout rien de fantastique ne se mêla d'abord aux rapports que l'on faisait sur la ville de la Manoa. Seulement les mines, qu'on supposait exister dans son voisinage, avaient permis de revêtir les murailles de certains édifices de lames d'argent; les soldats qui défendaient ses magnifiques remparts portaient eux-mêmes des cuirasses d'or; les ustensiles de la vie commune étaient également en métal précieux; mais là s'arrêtait le merveilleux, et ces récits primitifs sont, comme on le voit bien, différents de ceux qui furent débités par la suite sur « l'homme revêtu de poudre d'or et qui entrait dans le lac pour y sacrifier. » Après nous avoir raconté comment Belalcaçar se mit en quête de ce roi pontife qui occupait des régions si opulentes, le P. Simon fait observer avec juste raison que Diego de Ordas, Geronimo Ortal, Sedegno et Jorge de Espire, ainsi que Feder mann, n'allèrent pas précisément à la recher

che du pays d'El Dorado, puisque ce nom n'avait pas encore retenti par le monde; néanmoins, si ce n'était pas le pays d'El Dorado que cherchaient ces hardis aventuriers, c'était la cité des Oméguas, et le nom seul fait la différence. Quant à nous, si nous accordons volontiers ce point de critique au vieux chroniqueur, c'est pour rappeler que la tradition se trouvait antérieurement dans un livre que célébra l'immortel Camoens, dans cette histoire du pays de Santa-Cruz que l'on doit à Magalhaens Gandavo, et qui commence la série des historiens qui illustreront un vaste empire.

Depuis une vingtaine d'années, l'El Dorado avait acquis une célébrité singulière; on le cherchait dans toutes les solitudes du pays de Santa-Fé, et bien des hommes de valeur avaient trouvé la mort où ils espéraient découvrir des trésors, lorsqu'une nouvelle sortie des vastes régions du Brésil vint ranimer l'espoir des conquérants. « Des Indiens du pays de Santa-Cruz se trouvant mal à l'aise dans leur pays, s'enfoncèrent dans les vastes solitudes de l'intérieur. La fatigue et la misère en firent périr un grand nombre, et ceux qui

survécurent arrivèrent dans un pays où il y avait de grands villages, une population nombreuse et tant de richesses, qu'ils affirmèrent avoir vu de très-longues rues habitées par des gens dont l'unique occupation était de travailler l'or et les pierreries. Ils y passèrent quelques jours, et les habitants leur voyant des outils de fer qu'ils possédaient, leur demandèrent d'où ils les avaient eus et comment ils étaient venus entre leurs mains; nos Indiens répondirent qu'ils les tenaient d'hommes barbus, qui habitaient la côte orientale, leur donnant encore d'autres indications pour désigner les Portugais. Ceux-ci leur dirent, parlant sans doute des Espagnols du Pérou, qu'ils avaient entendu dire que sur la côte opposée il y avait des hommes semblables; ils leur firent présent de boucliers garnis d'or, les priant de les emporter dans leur pays, et d'annoncer qu'ils étaient prêts à échanger des choses de ce genre contre des outils de fer, et disposés à bien recevoir ceux qui voudraient traiter avec eux. » Magalhaens Gandavo nous dit bien ensuite comment des Indiens du pays de Santa-Cruz, qui avaient été témoins de tant de merveilles, s'embar-

quèrent sur l'Amazone ; il nous rapporte avec exactitude comment, après deux ans entiers de travaux et de souffrances, ils arrivèrent enfin dans la capitale du Pérou, où leurs récits furent recueillis avidement ; mais, ce qu'il ne dit pas, et ce qu'il ignorait sans doute, c'est que ce fut le rapport de ces Indiens du pays de Santa-Cruz qui fut la cause principale de la grande expédition d'Orsua, devenue si fatale à son chef et à la plupart de ceux qui l'accompagnaient. Ce fait important, rapporté par le P. Simon, ne pouvait guère échapper à la sagacité de M. Henri Ternaux ; aussi l'a-t-il signalé. Il est curieux, quand un voyage d'exploration a eu autant de retentissement que l'expédition d'Orsua, de chercher la cause réelle qui l'a déterminé, et de la trouver racontée si naïvement dans un historien étranger, qui semble ignorer complétement les faits qui se lient à sa narration.

Les traditions si fécondes de l'El Dorado doivent être nécessairement complétées, en rappelant toutes celles qui se rattachent aux régions de Cibora et de Quivira, et en réunissant des récits que l'on a faits à des époques plus rapprochées de nous, sur la ville du

Païtiti et sur les contrées où gisent *las Ciudades de los Cesares.* Il n'était guère possible, dans l'exposé rapide que nous avons consacré à la ville merveilleuse, de présenter d'une manière détaillée tous les mythes qui jadis s'y rattachèrent. Nous allons essayer d'en donner une idée sommaire.

La région des grands édifices abandonnés, des peuples inconnus, devait nécessairement avoir sa cité fantastique, son chef merveilleux. Le Dorado du roi barbu *Tatarrax* fut placé à Quivira, vers la Californie, et devint célèbre par les mensonges de quelques moines; cela en vint au point, que le vieux souverain des régions asiatiques et de l'Éthiopie arriva, au seizième siècle, jusque dans le Nouveau-Monde, et que Vasquez de Cornado trouva le prêtre Jehan dans Cibola, à environ 400 lieues au nord du Mexique. On alla jusqu'à découvrir dans ces régions un débris des navires du Cathay, et c'est ce qu'a rappelé, avec sa science habituelle, M. de Humboldt, dans sa belle histoire de la géographie du nouveau continent. Du reste, si l'on veut avoir, avec tous ses détails, le récit des excursions aventureuses qui fit connaître cette contrée fabu-

leuse à l'Europe, c'est principalement à la précieuse collection publiée par M. Ternaux-Compans qu'il faut recourir; c'est là qu'on voit figurer naïvement les mythes mensongers qui envoyèrent tant de monde à la mort; c'est là qu'on peut lire la relation jusqu'alors inédite de Pedro de Castaneda de Nagera, où ce vieux chroniqueur apprend tout ce qui se passa en 1540, « lorsque Francisco Vasquez de Coronado se mit en route à travers le désert pour aller découvrir ce nouvel Eldorado.» Dès le début, l'auteur nous apprend comment le mythe naquit, et à quelle époque il commença à se répandre. « En l'an de 1530, dit-il, Nuno de Gusman, qui était président de la Nouvelle-Espagne, possédait un Indien natif de la vallée ou des vallées d'Oxitipar, que les Espagnols nomment *Tejos*. Cet Indien lui dit qu'il était fils d'un marchand mort depuis longtemps; que pendant son enfance son père parcourait l'intérieur du pays pour y vendre de belles plumes d'oiseau, qui servent à faire des panaches, et qu'il rapportait en échange une grande quantité d'or et d'argent, métaux, suivant lui, très-communs dans ce pays. Il ajouta qu'il avait accompagné son père une

ou deux fois, et qu'il avait vu des villes si grandes, qu'on pouvait les comparer à Mexico avec ses faubourgs; ces villes étaient au nombre de sept; il y avait des rues entières habitées par des orfévres. Il ajoutait que pour y arriver il fallait marcher pendant quarante jours à travers un pays désert, où il n'y avait qu'une espèce d'herbe courte de cinq pouces environ, et qu'on devait s'enfoncer dans l'intérieur en se dirigeant vers le nord entre les deux mers. »

Nous ne dirons pas comment Nuno de Guzman rassembla une armée de quatre cents Espagnols et de vingt mille Indiens, et ce que lui coûta cette première expédition au pays des chimères. Nous n'insisterons pas non plus sur l'entreprise de Francisco Vasquez Coronado, dont faisait partie ce Fray Marcos de Niza, auquel on dut tant de récits mensongers; qu'il suffise de savoir qu'en réalité Cibola ou Cibora, la capitale du pays des sept villes, était simplement un pauvre village «si peu considérable, qu'il y avait des fermes dans la Nouvelle-Espagne qui avaient meilleure apparence, et que les six autres villes mensongères, bien qu'un peu plus fortifiées,

ne valaient guère mieux. Je ne raconterai rien de la province du *Tiguex*, et du souverain qui faisait la sieste sous un grand arbre, auquel on avait suspendu des sonnettes d'or, que le vent faisait doucement résonner en les agitant, ni du grand aigle d'or qui ornait la proue du navire royal; mais je rappellerai que la ville indienne de Quivira, ne renfermant ni or ni argent, les conquistadores jugèrent à propos d'étrangler le pauvre Indien qui leur avait fait ce conte, et que tout cela se passait vers l'année 1542. Il suffit de dire que c'est dans la relation du moine qu'existe la véritable Cibora *du monde enchanté*. Là les maisons sont de pierre et de chaux peut-être, mais elles ont jusqu'à dix étages, et les portes d'entrée, ainsi que les façades, sont en turquoises. Mais qu'est-ce que cela auprès de *Totonteac*, la plus belle des sept villes que les Indiens avaient tous contemplée!

En procédant par l'ordre des temps, bien plus qu'en nous astreignant aux exigences de la géographie, nous rappellerons qu'après Quivira et Cibora, il faut nécessairement mentionner ici l'empire du *Waïpiti*, ou mieux

encore du *Païtiti*. C'est toujours à l'un des ouvrages publiés par M. Ternaux qu'il faut avoir recours pour obtenir des détails sur ce chef imaginaire, qui se lie plus essentiellement que le mythe précédent à l'El Dorado populaire, et qui est une conséquence naturelle de la ruine de l'empire des Incas. Manco Capac II ayant abandonné Cusco aux Espagnols, on le vit s'établir dans les vastes régions qu'arrosent l'Apurimac et l'Ucayale; il y mourut en 1553, et laissa la couronne à Sayri Tupac. Ce Sayri Tupac, gagné par Mama Cusi sa mère, devint chrétien comme elle, et se rendit en 1559 à Lima, où on lui accorda le titre de roi sa vie durant, mais où en réalité il renonça au pouvoir. « La nouvelle de sa renonciation, dit Juan de Velasco, souleva toutes les provinces. Comme il n'avait qu'une fille, ses frères étaient ses héritiers; mais ils résolurent de ne pas réclamer pendant sa vie. Les provinces de l'intérieur croyant qu'ils approuvaient son abdication, proclamèrent chacune un roi. Ce fut alors que commencèrent le royaume de *Païtiti*, qui a été si célèbre, et celui de *Choncha*. »

L'empire de Choncha jouit de fort peu de

renommée. Celle du Païtiti a si bien persisté, qu'un savant voyageur, dont on nous annonce le départ, compte examiner ce qu'il faut croire touchant cette merveilleuse tradition. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'elle ne prend une certaine consistance qu'au dix-septième siècle, époque à laquelle arrive l'inca *Bohorques*.

« Ce Pedro Bohorques, dit le chroniqueur, était un Espagnol qui avait servi au Chili comme simple soldat, vers 1659 ; il se lia avec les Indiens Calchaquies qui habitent les montagnes du Tucuman, et parvint à leur persuader qu'il était du sang royal des incas. Il persuada à don Alfonso Mercado, gouverneur de cette province, qu'en prenant le costume des Indiens, et en se faisant passer pour inca, il réduirait les Calchaquies à la domination du roi d'Espagne ; le gouverneur eut la folie d'y consentir.» Retourner chez les Calchaquies, aller vers les plaines du Maragnon, où Manco Capac II avait dû déposer ses trésors, dans un lieu que les uns appelaient *Païtiti*, les autres *Uracguari*, ou la Maison Blanche, ce fut ce qu'exécuta immédiatement l'inca Bohorques, auquel toutes ces magnificences

avaient tourné la tête. Pour se rendre au pays des merveilles, il avait cheminé en litière sous des arcs de triomphe élevés de distance en distance; il n'en fut pas moins obligé de retourner au Tucuman comme il était venu. Au lieu de trésors, il avait trouvé une misérable nation, à laquelle sa pauvreté avait fait donner le nom d'*Indios pelados* (Indiens pelés). Bohorques eut le sort de tous les aventuriers qui n'ont pas réussi : fait prisonnier par les Espagnols, on l'exécuta à Lima.

Tout ceci se passait en 1667. Avec les années, le mythe du Païtiti se para de mille prodiges. Non-seulement c'était un puissant royaume qu'avaient fondé les incas, mais ces monarques déchus savaient en dérober la vue aux Espagnols, grâce à de puissants enchantements.

« Toutes les têtes de Lima étaient donc montées, dit notre vieil historien, quand un religieux de Saint-François, qui avait été employé aux missions de Guanuco, arriva dans cette ville, et raconta qu'il avait été au Païtiti, dont il faisait une description magnifique. Ce royaume renfermait des millions d'habi-

tants, et rien n'y était plus commun que l'or.

«Plusieurs gentilshommes de Lima levèrent une armée à leurs frais, et l'on se mit en marche en 1670, sous les ordres de don Benito de Ribera; on fut guidé par le franciscain. Mais cette expédition n'eut pas de meilleur résultat que celle de Bohorques. Je ne puis penser que ce bon religieux ait voulu mentir, mais il faut supposer qu'il eut quelque vision.»

Nous savons aujourd'hui que la tradition du Païtiti n'était pas sans quelque fondement, et qu'après la mort de Tupac Amaru, un de ses descendants avait été proclamé roi par les Indiens Chunchos dans la province de Tarma. Il est assez probable qu'une faible partie des richesses de l'inca fut conservée dans sa famille. En 1681, le P. Juan Lucero eut connaissance du pays des Chunchos, et ce fut grâce à lui qu'on sut à quoi s'en tenir sur cette contrée devenue rivale de l'El Dorado. En effet, après avoir remonté, non pas le Guallagua, mais une rivière qui vient du côté de Cuzco, il arriva chez les Piros, dont le territoire est fort étendu, et qui comptent dans leur tribu environ cent mille âmes. Là,

de son propre aveu, il vit, il tint dans ses mains des plats, des croissants, des boucles d'oreilles et d'autres bijoux en or fabriqués par cette nation.

Ce fut donc à partir de cette époque seulement que l'on sut à peu près au Pérou ce qu'il y avait de vrai dans la relation du Païtiti; mais, comme le dit l'ouvrage auquel nous empruntons ces détails, le roi des Chunchos a fait passer aux Espagnols l'envie de venir dans ses États, et a jeté plus d'une fois la terreur dans Lima.

Voltaire, comme tout le monde sait, avait placé son El Dorado dans les déserts du Paraguay. Sans attacher une bien grande importance à la tradition première qui avait pu animer cette fantaisie railleuse, nous la cherchions, lorsque le hasard nous l'a fait découvrir dans la vaste collection publiée en 1836 à Buenos-Ayres. Il y a dans le bel ouvrage de M. Pedro de Angelis un livre intitulé : *Derroteros y viages de la Ciudad encantada o' de los Cesares*. La ville enchantée, la ville des Césars, est le prototype de l'El Dorado de Candide, du moins quant à la position géographique, et l'idée fondamen-

tale en vint peut-être au malin vieillard après avoir écouté le récit de quelque jésuite.

Au dire de l'auteur espagnol, las Ciudades de los Cesares étaient au nombre de trois, et elles auraient été fondées en 1599, par les Espagnols qui se sauvèrent d'Osorno et des autres pueblos que les Araucans détruisirent à la fin du seizième siècle. Selon une autre opinion, ce serait les restes d'équipages naufragés dans le détroit de Magellan, qui auraient édifié dans le désert ces cités magnifiques. La capitale était bâtie au milieu de la lagune de Payégué; elle avait murailles, fossés, ravelins : une seule porte y donnait entrée, et l'on n'y pénétrait que par un pont-levis; une artillerie considérable la défendait. Ses édifices étaient somptueux, presque tous construits en pierre de taille, couverts selon le mode usité en Espagne. Rien n'égalait la magnificence de ses temples; ils étaient revêtus d'argent massif. Tous les ustensiles de ménage, jusqu'aux marmites, étaient d'argent; c'était aussi du plus fin argent qu'on faisait les socs de charrue. Pour avoir une idée tant soit peu exacte de la richesse des ameublements intérieurs, il suffira de

rappeler que les siéges des simples habitants étaient d'or et d'or massif.

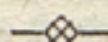
Les belles forêts du Brésil ne pouvaient être déshéritées du mythe de l'El Dorado; il y eut bientôt des lacs *Vapubassu*, des *lagoas encantadas*, des *fleuves dorés*, et en général on les plaça dans les régions désertes de Porto Seguro, d'Espirito Santo, de Minas Novas; mais les grandeurs inépuisables de la nature faisaient ici tous les frais de la splendide rêverie : plus de remparts magnifiques, plus de portiques superbes, plus de dômes étincelants. Au dix-septième siècle, le vieux Bartholomeu Buenno parcourt des forêts inconnues, traverse des déserts sans nom, et revient chargé d'or et de pierreries capables d'enrichir les souverains les plus magnifiques. On cherche vainement sa route; elle est perdue comme celle qui conduisait jadis jusqu'aux trésors de Cibora, ou dans les régions du Païtiti. Combien de fois ne nous a-t-on pas entretenu, sur la côte orientale, du désert d'*Americanos*, ou, si l'on aime mieux, du *Rio das tres Americanas!* Cette région merveilleuse, qui confine aux déserts immenses du *Mato Grosso*, offre des richesses iné-

puisables, mais aussi des terreurs sans nom. L'or est à la surface de la terre ; des émeraudes, des chrysolites, des aigues-marines d'une grosseur démesurée étincellent parmi les cailloux ; mais si l'on a échappé aux hôtes terribles qui peuplent les limites du désert, ce n'est qu'à la lueur des éclairs, aux grondements prolongés de la foudre, qu'on peut arracher ces richesses sur les montagnes brumeuses qui les renferment.

Un savant voyageur, qui signale quelques-unes de ces traditions, termine le peu de mots qu'il leur consacre par cette phrase philosophique : « Si, comme le dit M. de Humboldt, la fable de l'Eldorado doit son origine à un rocher de schiste micacé qui s'élève d'un petit lac fangeux, c'est bien là, il faut l'avouer, l'emblème des illusions qui trop souvent séduisent et agitent les hommes. » Nous ajouterons, nous, que dans l'ordre des découvertes géographiques dont on a tiré de réels avantages, le mythe que nous avons exposé avec ses variétés diverses peut être assimilé à *l'Alkaest* si longtemps cherché par les alchimistes du moyen âge. Des milliers d'hommes ont succombé à la recherche d'un monde fan-

tastique, des victimes sans nombre ont marqué les progrès d'une science imaginaire; mais ces recherches hasardeuses n'ont pas été infécondes, et cette fois, unique peut-être, la vérité est sortie de l'erreur.

NOTES.



Note 1, page 1.

M. de Humboldt a dit avec son éloquence habituelle : « Une race de pasteurs basanés, de race Toukiouiché ou turque, les Hiongnoux, habitait sous des tentes de peaux, la steppe élevée de Gobi ; une partie de la race longtemps formidable à la puissance chinoise fut repoussée au sud vers l'Asie intérieure. Ce choc des peuples se propagea sans discontinuer jusqu'à l'Oural, dans l'ancien pays des Finnois. De là s'élancèrent les Huns, les Khasars, les Avars, et résultèrent des mélanges nombreux de peuples asiatiques. Les armées de Huns se montrèrent d'abord sur le Volga, puis en Pannonie, aux bords de la Loire, et enfin sur les rives du Pô, dévastant ces belles campagnes si richement plantées, où depuis le temps d'Antenor le travail de l'homme entassait monument sur monument. Ainsi des déserts de la Mongolie s'échappa avec furie un souffle mortel, qui vint étouffer sur le sol Cisalpin la fleur délicate des arts cultivée avec tant de soins pendant une longue suite de siècles. » Voy. *Tableaux de la nature traduits par M. Eyriès*, 2e édit.

Benjamin Bergmann a très-bien prouvé de son côté, et par une suite d'inductions savantes, que

les terribles compagnons d'Attila appartenaient à la race qui erre encore sur les bords du Volga. Il éclaircit même certains doutes, sur le nom que dut porter primitivement ce chef implacable qui se faisait appeler le *fléau de Dieu*. « Les Kalmuks ne connaissent pas le nom d'Attila ; mais le nom hongrois de ce héros nous ramène sur la trace mongole. Otrokocsi (*Origines hungaricæ*, t. II, p. 39) dit que le prince hun fut appelé Athel et Atzel par les Hongrois, quoique les Huns aient prononcé ce nom Attila, et que cela signifie un grand homme (*magnus*) ; dans les anciennes chroniques allemandes et dans les chants il est appelé Etzel. En supposant même qu'Otrokocsi se soit trompé sur la signification particulière de ce mot, il paraît cependant qu'il en a très-bien compris le sens ; car Ædschil, Adschel, Æthel, indiquent encore, dans les dialectes tartares et mongols, le grand torrent du Volga. Que le fils d'un prince mongol ait été appelé comme un fleuve, cela ne doit pas nous étonner ; car les Mongols et les Kalmuks ont très-peu de noms déterminés ; mais ils les tirent arbitrairement, tantôt d'objets sans vie, tantôt d'êtres animés. Je connais un prince kalmuk qui a pris son nom de la petite rivière Oulastou, qui se jette dans le Don. Pourquoi le prince hun n'aurait-il pas adopté le nom d'un fleuve sur les bords duquel il aurait peut-être pris naissance ? (*Voyage chez les Kalmuks*, p. 13 et 14.) Nous terminerons cette note déjà bien

étendue, en rappelant que le roi des Huns a été appelé aussi par les historiens Atli et Athela.

Note 2, page 12.

On sentira aisément que dans ce rapide discours où nous sommes obligé de toucher à tant de pensées étranges, à tant de faits bizarres, qu'on est tenté de reléguer parmi les contes de l'Orient, il nous a été impossible de nous arrêter longtemps sur un même point : ceux qui voudraient pousser plus loin leurs investigations sur le monde de Cosmas pourront avoir recours au beau travail que M. Letronne a inséré dans la *Revue des Deux-Mondes*.

« Le monde de Cosmas, ou ce grand coffre oblong qu'il appelle ainsi, se divise, selon lui, en deux parties : la première, séjour des hommes, s'étend depuis la terre jusqu'au firmament au-dessus duquel les astres font leurs révolutions ; là séjournent les anges qui ne s'élèvent jamais plus haut. La seconde s'étend depuis le firmament jusqu'à la voûte supérieure qui couronne et termine le monde. Sur le firmament reposent *les eaux du ciel ;* au delà de ces eaux se trouve le royaume des cieux, où Jésus-Christ a été admis le premier, frayant la route de vie à tous les chrétiens.

« Après avoir fait de l'univers un grand coffre divisé en deux compartiments, il restait à expliquer les phénomènes célestes, tels que la succession des jours et des nuits et les vicissitudes des saisons.

«Voici l'explication orthodoxe de Cosmas : il considère la terre, ou cette table oblongue circonscrite par de hautes murailles, comme divisée en trois parties : 1° la terre habitable, qui en occupe le milieu ; 2° l'Océan, qui environne cette terre de toutes parts ; 3° une autre qui entoure l'Océan, terminée elle-même par ces hautes murailles sur lesquelles vient s'appuyer le firmament.....

« Selon lui, la terre habitable va toujours en s'élevant du midi au nord, en sorte que les contrées australes sont beaucoup plus basses que les boréales. C'est pour cela, nous dit-il, que le Tigre et l'Euphrate, qui coulent du nord au sud, ont un cours plus rapide que le Nil qui va dans le sens contraire. Tout à fait au nord il existe une grande montagne conique derrière laquelle se cachent le soleil, la lune et tous les astres, qui exécutent leur cours le long de la route céleste et en dedans de ces hautes montagnes qui circonscrivent la terre par leurs mouvements obliques ; ces astres ne passent jamais au-dessous de la terre ; ils ne font que tourner autour de la grande montagne qui les cache à notre vue. Selon que le soleil s'éloigne ou s'approche du nord, et conséquemment selon qu'il s'abaisse ou s'élève dans le ciel, il disparaît derrière la montagne en un point plus ou moins éloigné de sa base, et demeure éclipsé plus ou moins de temps : de là l'inégalité des jours et des nuits, et la vicissitude des saisons. Du reste, Cosmas admet que

non-seulement le soleil et la lune, mais tous les astres sont conduits, chacun par des puissances spirituelles, par des anges, qu'il compare à des lampadophores; en sorte que les mouvements de ces astres sont dus à une cause intelligente qui préside à chacun d'eux; ce sont encore des puissances angéliques qui préparent la pluie, rassemblent les nuages et président aux vents, à la rosée, à la neige, à la chaleur, au froid, en un mot à tous les phénomènes météorologiques. »

Nous n'ajouterons plus qu'un mot à cette citation, et nous l'emprunterons à un savant que la mort a enlevé récemment : c'est que « en France, jusqu'à la mort de Philippe-Auguste, la plupart des hommes de lettres se figuraient que la terre était carrée, quoique Alain de Lille l'eût déclarée ronde. Pour nous, disait Gervais de Tilbury, nous plaçons le monde carré au milieu des mers. » (*Daunou, Hist. litt. de la France.*)

Note 3, page 13.

« Les Irlandais avaient, ainsi que la plupart des peuples anciens, leur terre privilégiée et centrale, leur contrée maternelle, leur paradis, leur terre du milieu ; c'était Meadhon, le pays de Meath, la contrée centrale, correspondant au Midhyama des Brahmanes, au Midheim des Scandinaves, à la Delphes des Grecs, au Cuzco des Péruviens, à la Pa-

lestine des Hébreux. D'après la mythologie géographique de chaque nation, il y avait dans le pays habité par cette nation un point qui servait de centre à toute la terre. Ce centre était le symbole du soleil dans le système planétaire ; autour de lui gravitaient des satellites, c'est-à-dire d'autres terres : quant aux régions extérieures, c'était ou le séjour de l'éternelle nuit, ou le séjour de l'éternelle lumière; idées très-anciennes et qui, selon moi, remontent à une époque anté-diluvienne. Seulement on ne doit pas confondre avec les anciennes et primitives combinaisons, celles qui appartiennent à une époque beaucoup plus moderne : il n'y a que les idées qui remontent à un temps extrêmement éloigné. L'emploi que l'on a fait de ces idées est infiniment plus rapproché des temps historiques. La géographie mythologique et les divisions poétiques de l'Irlande ancienne se rapportent à des époques très-diverses; sous beaucoup de rapports elles n'ont émané que de la seule imagination des bardes, et ne forment point de réelles divisions. Toutefois il est impossible de contester l'antiquité de Meadhon, de la province de Meath, comme centre religieux et mythologique de l'Irlande, où l'on voit cette idée ne faire qu'un avec le culte des Tuatha-Danan et s'y incorporer de la manière la plus intime.

Ce Meadhon, terre centrale, s'est métamorphosé, sous la main des poëtes du moyen âge, en guerrier, en personnage réel : c'est un Meadh, un Midh, qui

impose son nom à ce territoire. Il se trouve être fils de Bratha, nom donné au prétendu ancêtre de Bréogan, c'est-à-dire des Brigantes du midi de l'île. Bratha a pour père Daghda, le premier druide des Neimhidh, des pontifes législateurs qui imposèrent des lois au peuple agricole. Daghda est un dieu des Tuatha-Danan : tout, en cette circonstance, paraît confondu, Neimhidhs, Tuatha-Danans et Brigantes. Ce fut ce Daghda qui le premier, après l'arrivée des Neimhidh ou Némèdes, alluma le foyer central de l'Irlande. Pour reconnaître un si notable bienfait, on lui donna une portion de terre près de Ouisneach et à l'endroit même où il venait d'allumer le feu sacré. Le territoire de Ouisneach fut agrandi, comme nous ne tarderons pas à l'apprendre, par Tuathal Teachtmar, Tuathal l'*accepté*, celui que le peuple avoua.

Ouisneach est donc le chef-lieu des Tuatha-Danan, pontifes magiciens qui adoraient le feu et conjuraient ses ravages, pontifes artistes, commandés par un forgeron. Avant les Tuatha-Danan, du temps de Neimhidhs, des pontifes agriculteurs, qui sont très-différents des pontifes artistes, Ouisneach n'existait pas encore. Le culte de Ouisneach est de même nature que celui de l'île de Lemnos. A Ouisneach, comme dans cette île, tous les feux s'éteignaient en même temps à une époque fixe, pour se rallumer ensuite le même jour. Les cérémonies observées dans l'une et l'autre localité se rappor-

taient au même cercle d'idées. Daghda, le dieu bon, le dieu du feu, apporta le feu aux humains. Cet élément nécessaire aux premiers besoins de la vie domestique brûle dans la demeure de chaque membre de la tribu; mais les ouvriers, les forgerons ont pour le feu qui trempe les armes, sert à former la charrue, une vénération particulière. De là cette considération dont les pontifes du feu, les dieux artistes jouissent auprès de la vieille nation des agriculteurs, ainsi qu'auprès du clan armé de la nation guerrière. Il n'y a au monde que le barde et le forgeron pour lesquels les guerriers eussent quelque estime, et le forgeron chargé de veiller à la conservation du feu allumé à Ouisneach était un personnage qu'ils respectaient. (Voy. *Le Catholique pub.*, par le baron D'Eckstien.)

Note 4, page 29.

L'histoire de cet animal gigantesque, dont les dimensions rappellent ce qui a été rêvé de plus étrange par les auteurs orientaux, doit nécessairement trouver place dans ce livre. Comme nous ne connaissons rien de plus complet que ce qui a été publié à ce sujet par M. A. Pichot, dans une de nos meilleures Revues, nous reproduirons en partie cet article, et nous y joindrons des détails trop peu connus *sur ce serpent de mer* qui, on le sait, est en possession de défrayer nos journaux par ses

merveilleuses apparitions déjà depuis un certain nombre d'années.

« C'est une tradition répandue dans les mers du nord et sur les côtes de Norwège qu'on voit souvent des îles flottantes surgir au sein des vagues avec des arbres tout formés, aux rameaux desquels pendent des coquillages au lieu de feuilles, mais qui disparaissent au bout de quelques heures. Deber y fait allusion dans son livre intitulé : *Feroa reserata*, Harpelius dans son *Mundus mirabilis*, Torfœus dans son *Histoire de la Norwège*. Les gens du peuple et les matelots regardent ces îles comme les habitations sous-marines d'esprits malins qui ne les font ainsi surnager que pour railler les navigateurs, confondre leurs calculs et multiplier les embarras de leur voyage. Le géographe Burœus avait placé sur sa carte une de ces îles merveilleuses qu'on appelait *Gummer's-Ore* et qui apparaît parmi les récifs en vue de Stockholm. Le baron Charles de Grippenheim raconte qu'il avait vainement cherché cette île en sondant la côte, lorsqu'un jour, tournant la tête par hasard, il distingua comme trois pointes de terre qui s'étaient tout à coup élevées sur la surface des flots. « Voilà sans doute la Gummer's-Ore de Burœus ? demanda-t-il au pilote qui gouvernait sa chaloupe. — Je ne sais, répondit celui-ci ; mais soyez certain que ce que nous voyons pronostique une tempête ou une grande abondance de poissons. Gummer's-Ore n'est qu'un

amas de récifs à fleur d'eau, où se tient volontiers le *Soe-trolden* (*), ou plutôt c'est le Soe-trolden lui-même. »

« En citant cette conversation, le savant baron ajoute que l'opinion du pilote lui parut plus vraisemblable que celle du géographe, et il l'adopte. Les pêcheurs norwégiens, dit Pontoppidan, affirment tous, et sans la moindre contradiction dans leurs récits, que, lorsqu'ils poussent au large à plusieurs milles particulièrement pendant les jours les plus chauds de l'année, la mer semble tout à coup diminuer sous leurs barques, et s'ils jettent la sonde, au lieu de trouver quatre-vingts ou cent brasses de profondeur, il arrive souvent qu'ils en mesurent à peine trente : c'est un kraken qui s'interpose entre les bas-fonds et l'onde supérieure. Accoutumés à ce phénomène, les pêcheurs disposent leurs lignes, certains que là abonde le poisson, surtout la morue et la lingue, et ils les retirent richement chargées; mais si la profondeur de l'eau va toujours diminuant, et si ce bas-fond accidentel et mobile remonte, les pêcheurs n'ont pas de temps à perdre : c'est le kraken qui se réveille, qui se meut, qui vient respirer l'air et étendre ses larges bras au soleil. Les pêcheurs font alors force de rames, et quand à une distance raisonnable ils peuvent enfin se reposer avec sécurité, ils voient en

(*) *Soe-trolden* (fléau de mer) est le nom populaire du kraken dans ces parages.

effet le monstre qui couvre un espace d'un mille et demi de la partie supérieure de son dos. Les poissons surpris par son ascension sautillent un moment dans les creux humides formés par les protubérances inégales de son enveloppe extérieure ; puis de cette masse flottante sortent des espèces de pointes ou de cornes luisantes qui se déploient et se dressent semblables à des mâts armés de leurs vergues : ce sont les bras du kraken, et telle est leur vigueur, que s'ils saisissaient les cordages d'un vaisseau de ligne, ils le feraient infailliblement sombrer. Après être resté quelque temps sur les flots, le kraken redescend avec la même lenteur, et le danger n'est guère moindre pour le navire qui serait à sa portée, car en s'affaissant il déplace un tel volume d'eau, qu'il occasionne des tourbillons et des courants aussi terribles que ceux de la fameuse rivière Male.

« C'est évidemment du kraken que parle Olaüs Wormius sous le nom du *hafgufe*. Cet auteur dit aussi que son apparition sur l'eau ressemble plutôt à celle d'une île qu'à celle d'un animal, *similiorem insulæ quam bestiæ*, et il ajoute qu'on n'a jamais trouvé son cadavre, parce que le kraken doit vivre aussi longtemps que le monde, et qu'il n'est pas probable qu'aucun pouvoir ou instrument soit capable d'abréger violemment la vie d'un animal si monstrueux. »

Cependant en 1680 un jeune kraken vint s'en-

gager dans les eaux qui courent entre les récifs d'Altstahong; il y périt misérablement. Comme ce corps immense remplissait à peu près tout le chenal, la putréfaction fut telle qu'on eut une crainte assez fondée que la peste ne vînt désoler le pays. L'assesseur consistorial de Bodoen, M. Friis, dressa un rapport de cet événement.

« Olaüs Magnus, dans son ouvrage de *Piscibus monstruosis*; Paulinus, dans ses *Éphémérides des Curiosités de la nature*, et Bartholinus, dans son Histoire anatomique, admettent également l'existence du kraken et le décrivent à peu près dans les mêmes termes que Wormius. Bartholinus ajoute que l'évêque de Nidros voyant cette île flottante apparaître sur les eaux, eut la pieuse idée de la consacrer immédiatement à Dieu, en y célébrant le sacrifice de la messe. Il y fit transporter et dresser un autel, et officia lui-même. Soit hasard, soit miracle, le kraken resta immobile au soleil tout le temps que dura la sainte cérémonie; mais à peine l'évêque eut-il regagné le rivage, on vit l'*île* supposée se submerger elle-même et disparaître. Selon le même Bartholinus, il n'y aurait que deux krakens, qui dateraient du commencement du monde et ne pourraient se multiplier. De peur que l'eau, la nourriture et l'espace ne vinssent à manquer à une race de pareils géants, Dieu, dans sa prévoyance, aurait mesuré avec une sage lenteur tous les mouvements du kraken, qui n'éprouverait les senti-

ments de la faim qu'une fois dans l'année. Sa digestion achevée, le monstre, dit encore Bartholinus, laisse échapper ses excréments qui répandent une odeur si suave que les poissons accourent pour s'en repaître ; mais lui, ouvrant une effroyable gueule semblable à un golfe ou détroit, *instar sinus aut freti*, il y aspire tous les malheureux poissons affriandés et pris au piége. »

. . . .

« C'est dans la Bible que nous trouvons la première mention qui ait été faite du grand serpent de mer sous le nom de *léviathan*. Nous savons bien que plusieurs commentateurs considèrent le léviathan de l'Écriture comme une baleine; mais une analyse raisonnée des passages où il en est question nous semble devoir conduire à une conclusion différente. Ainsi, dans *Isaïe*, chap. xxvij, verset 1er, il est dit : « *In die illa visitabit Dominus in gladio suo duro et grandi et forti, super Leviathan serpentem vectem et super Leviathan serpentem tortuosum, et occidet cetum qui in mari est.* En ce temps-là, le Seigneur avec son glaive dur, grand et fort châtiera Léviathan le serpent perçant, Léviathan le serpent tortueux, et il immolera la baleine qui est dans la mer. » Aussi dans *Job*, chap. xxvj, versets 12 et 14 : « *In fortitudine illius repente maria congregata sunt, et prudentia ejus percussit superbum : Spiritus ejus ornavit cœlos, et obstetricante manu ejus, eductus est coluber tor-*

tuosus. Dans sa force, il divisa aussitôt les mers, et sa prudence frappa les superbes. Son esprit orna les cieux, et de sa main il forma le serpent monstrueux. »

« Dans le premier de ces passages, il y a évidemment une distinction entre *leviathan* et *cetum* (la baleine) : l'épithète *tortuosus* le dit assez. *Leviathan tortuosus*, le léviathan tortueux est donc un serpent dans *Isaïe*, comme le *coluber tortuosus* dans *Job*. Chaque fois qu'il s'agit de la baleine, l'Écriture l'appelle de son nom. Les auteurs de l'antiquité profane semblent n'avoir connu que le grand serpent amphibie dont les mœurs ont plus d'analogie avec celles du dragon qu'avec les mœurs du grand serpent de mer, mais qui est connu aussi dans le Nord. . . . .

« Dans les temps modernes, le serpent marin a les mers du Nord pour demeure. Pontoppidan dit que l'on croit si fortement à l'existence du grand serpent marin en Norwège, que toutes les fois que dans le manoir de Norland il s'avisait d'en parler dubitativement, il faisait sourire comme s'il eût douté de l'existence de l'anguille ou de tout autre poisson vulgaire. Sur les côtes de Norwège, on le connaît sous les noms de *soe-armen* et d'*aletust*. C'est le premier de ces noms que lui donne le poëte Pierre Dass, qui en a fait une description populaire.

Om soe-armen veed jeg ey nogen beskeed.

« Les écrivains scandinaves lui attribuent cent toises ou 600 pieds de long, avec une tête qui ressemble beaucoup à celle du cheval, des yeux noirs et une espèce de crinière blanche ; on ne le rencontre que dans l'Océan, où il se dresse tout à coup comme un mât de vaisseau de ligne et pousse des sifflements qui effrayent comme le cri d'une tempête ; c'est là le serpent de mer proprement dit. Mais les Norwégiens connaissent aussi le serpent amphibie de Pline et de Valère Maxime. Quelques-uns prétendent que ce serpent de mer naît sur la terre ferme, et qu'il ne se rend à la mer que lorsqu'il est souvent trop gros pour se mouvoir facilement ailleurs que dans l'élément où il prend sa croissance. A l'appui de cette tradition, nous citerons un passage du *Mundus mirabililis* d'Happelius.

« Nicolas Gramius, ministre de l'évangile à Londen, raconte, à la date du 6 janvier 1656, d'après le rapport de Gulbrandi Housgrud et d'Olaüs Anderson, qu'il avait vu dans la dernière inondation un gros serpent d'eau se rendre à la mer; il avait vécu jusque-là dans les rivières Mios et Branz; du rivage de cette dernière rivière il traversa les champs. On le vit s'avancer tel qu'un long mât de navire, renversant tout ce qui se rencontrait sur son passage, même les arbres et les cabanes. Ses sifflements ou plutôt ses hurlements faisaient frissonner tous ceux qui les entendaient ; presque tous les poissons dispa-

rurent des parages de cette côte, dévorés ou chassés par le monstre. Les habitants d'Odale furent si effrayés, qu'ils renoncèrent pendant quelque temps à continuer leur métier de pêcheurs, et que personne n'osait plus même aller se promener sur la grève. A la fin de l'automne, avant que les eaux de l'inondation fussent gelées, on aperçut ce serpent énorme à distance, et son apparition surprit tout le monde. Sa tête était aussi grosse qu'un tonneau, et son corps, taillé en proportion, s'élevait au-dessus des ondes à une hauteur considérable qu'on calcula équivaloir à trois pieds de Norwège pour le moins.

« Olaüs Magnus décrit aussi un serpent amphibie en ces termes :

« Ceux qui visitent les côtes de Norwège ont pu y être témoins d'un phénomène étrange ; il existe dans ces parages un serpent de deux cents pieds de long et de vingt pieds de circonférence, qui vit dans les creux des rochers aux environs de Bergen, et sort de son repaire la nuit au clair de la lune pour dévorer les veaux, les moutons et les porcs, ou se rend à la mer pour s'y nourrir de crabes, etc. Ce serpent a une crinière de deux pieds de long, il est couvert d'écailles, et ses yeux brillent comme deux flammes : il attaque quelquefois un navire, dressant sa tête comme un mât et saisissant les matelots sur le tillac. . . . .

« L'évêque de Bergen dit avoir appris des matelots des mers septentrionales, que le grand serpent

de mer se jette quelquefois en travers d'un navire de manière à le faire sombrer par son poids. Le savant prélat raconte aussi comment ce formidable reptile se dresse tout à coup sur un navire et y choisit sa proie parmi les marins ou les passagers ; mais il n'affirme pas ce fait, car il doute que le serpent de mer soit un *poisson de proie*. Cependant, quoique l'évêque n'y ait pas songé, ce pourrait bien être au serpent de mer que fait allusion le prophète Amos (chapitre IX, verset 3), lorsqu'il dit : *Si absconditi fuerint in vertice Carmeli, inde scrutans auferam eos : et si celaverint se ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo serpenti, et mordebit eos.* S'ils se cachent sur le sommet du Carmel, j'irai les y chercher et les en chasserai, et s'ils voulaient se dérober à ma vue dans le fond de la mer, j'y enverrai le serpent qui les mordra.

« La marche du serpent de mer est très-rapide, les poëtes norwégiens la comparent au vol d'une flèche rapide. Lorsque les pêcheurs l'aperçoivent, ils rament en général dans la direction du soleil, le monstre ne pouvant les voir lorsque sa tête est tournée vers cet astre. On dit qu'il se jette quelquefois en cercle autour d'une barque et que l'équipage se trouve ainsi enveloppé de tous côtés. L'expérience a appris aux marins surpris par son apparition à ne pas se diriger vers les vides que laisse sur l'eau l'alternative de ses plis et replis, de peur qu'il ne se redresse et ne fasse renverser le

bateau. Il est plus sûr de gouverner droit sur la tête, car il est probable que l'animal plonge et disparaît, surtout si on a pu répandre sur le pont de l'essence de musc : c'est ainsi que font les bateaux qui ne peuvent l'éviter ; mais ceux qui le découvrent à distance se hâtent de faire force de rames vers le rivage ou du côté de quelque crique inaccessible à ce formidable ennemi. »

Note 5, page 35.

Il existe à la Bibl. Roy. une trad. inédite de Benj. de Tudèle, par Thevet.

Note 6, page 39.

« Rabbi Juda, que l'on a surnommé le Saint, et qui naquit l'an 120 de l'ère chrétienne, rédigea le premier, en un seul corps, toutes les traditions rabbiniques ; il en forma six parties différentes, divisées elles-mêmes en soixante onze traités particuliers. Son ouvrage, appelé *Mischna*, ou seconde loi, fut reconnu par toutes les synagogues de l'Orient et de l'Occident. . . . .
La réunion de tous ces documents ensemble, la *Mischna* primitive, les deux *Gamara*, les *Tosophal* appendices, récits (hagada), commentaires, allégories, *Médraschime*, applications grammaticales qu'on y ajoute, forment ce qu'on appelle le Talmud, du mot *limoud* apprendre, code d'enseignements, d'instructions.

Voy. Michel Beer, *du Rabbanisme*.

Note 7, page 60.

Nous partageons ici l'opinion de M. Paulin Paris, qui dans une notice sur la relation originale de Marc-Pol, lue à l'Académie des inscriptions en 1833, a prouvé victorieusement que la relation du célèbre voyageur fut rédigée en français : elle aurait été écrite dans cette langue par Rusticien de Pise. Il est bon de rappeler que l'édition française de Marc-Pol, publiée par la Société de géographie, contient 28 chapitres inédits relatifs au Turkestan.

Note 8, page 70.

Voy. ce que dit sur la Manicore, ou plutôt sur la Martichore, M. B. de Xivrey, *Traditions tératologiques*, p. 539.

Note 9, page 74.

La wivre n'a pas cessé d'exister, et même, celle qui vit encore dans les montagnes de la Franche-Comté est entourée d'un merveilleux bien autrement poétique que celui du treizième siècle ; laissons parler un voyageur toujours en quête des belles traditions : « Sur le plateau de Haute-Pierre on a vu quelquefois passer une autre Mélusine, un être moitié femme et moitié serpent. C'est la *vouivre ;* elle n'a point d'yeux, mais elle porte au front une escarboucle qui la guide comme un rayon lumineux le jour et la nuit. Lorsqu'elle va se baigner dans les rivières elle est obligée de déposer cette escarboucle à terre, et si l'on pouvait s'en emparer

on commanderait à tous les génies, on pourrait se faire apporter tous les trésors enfouis dans les flancs des montagnes : mais il n'est pas prudent de tenter l'aventure, car au moindre bruit la *vouivre* s'élance au dehors de la rivière, et malheur à celui qu'elle rencontre ! Un pauvre homme de Moustier, qui l'avait suivie un jour de très-loin, et qui l'avait vue déposer son escarboucle au bord de la Loue et plonger ses écailles de serpent dans la rivière, s'approcha avec précaution du bienheureux talisman ; mais à l'instant où il étendait déjà la main pour le saisir, la *vouivre*, qui l'avait entendu, s'élance sur lui, le jette par terre, lui déchire le sein avec ses ongles, lui serre la gorge pour l'étouffer ; et si ce n'était que le malheureux eût reçu le matin même la communion à l'église de Lods, il serait infailliblement mort sous les coups de cette méchante *vouivre ;* mais il rentra chez lui le visage et le corps tout meurtris, se promettant bien de ne plus courir après l'escarboucle. » Xavier Marmier, *Souvenirs de voyage et traditions populaires*, p. 73.

Nous ferons remarquer en passant, que chez quelques reptiles monstrueux de cette espèce, une émeraude remplace l'escarboucle. Le basilic, le roi des serpents, est représenté dans le pseudo-lycosthènes avec sa couronne ornée, sans doute, de la pierre merveilleuse. Ambroise Paré couronne également son basilic.

Il faut bien se garder de confondre la *wivre*, qui

n'est autre chose que la *vouivre*, avec la *guivre*, ainsi que le fait très-bien remarquer M. Paulin Paris dans l'article qu'il a consacré au bestiaire de Robert de Fournival ; il dit avec raison que c'est une *hydre* ou un *griffon*, et que toutes les peintures des manuscrits sont en général d'accord sur ce point. Dans le grand voyage pittoresque en France, publié par MM. Taylor et Nodier, une guivre est figurée sur le portail d'un antique château.

Note 10, page 84.

Il existe à la Bibliothèque royale un grand nombre de mss. du *Trésor*. Nous nous sommes servi, pour les divers extraits que l'on vient de lire, du beau volume in-f° qui provient du fonds Colbert, et qui est coté n° 7066 [5]. Dans son excellent catalogue que tous les amis des lettres désirent vivement voir continuer, M. Paulin Paris s'exprime ainsi sur ce manuscrit : « Cet exemplaire est fort bien transcrit sur le texte révisé par l'auteur, peu de temps avant son retour en Italie. » Voy. *Les mss. françois de la Bibliothèque du roi*, t. IV.

Note 11, page 94, ligne 17.

Dans ces importantes traditions de l'Allemagne, qui commencent à être mieux connues, grâce à la science toute poétique des Grimm, il faut bien se garder d'oublier la légende relative à cet empereur Frédéric, qui fut lui-même pour son siècle un fauconnier habile, un zélé naturaliste, et que la tra-

dition a environné de prodiges dans le monde souterrain. Nous ne pouvons passer sous silence cette histoire des vieux siècles, et nous l'empruntons à l'excellent livre de M. Leroux de Liney; voilà ce qu'il dit après avoir parlé de la forêt de Broceliande, de sa fontaine magique et du péron d'Émérande, qui appartiennent à nos régions : « En Allemagne, nous trouverons la montagne de Kisfhauser et ses nobles habitants. Depuis bien des siècles l'empereur Frédéric-Barberousse y demeure avec toute sa cour. Il doit y vivre jusqu'au jugement dernier, suivant la tradition, parce qu'il a usurpé la couronne, et quelques jours avant le jour fatal, ce puissant monarque reviendra sur la terre pour conquérir le Saint-Sépulcre. En attendant, le bon Frédéric aime beaucoup à enrichir le pauvre honnête homme, et à montrer à ceux qui visitent la montagne les merveilles qu'elle renferme. Voici quelques-unes des légendes racontées à ce sujet :

« Un pâtre conduisait son troupeau au pied du Kyffhauser : il était bien malheureux, car il aimait une jeune fille bonne et belle; mais trop pauvre, il ne pouvait l'épouser. Il montait tristement; plus il allait, plus son chagrin lui paraissait léger. Très-haut sur la montagne, il trouva une fleur comme il n'en avait jamais vu; il la prit, la plaça sur son chapeau, pour la donner à son amie; mais au-dessus du château il rencontra une voûte ouverte, sous laquelle étaient de petites pierres brillantes. En

ayant ramassé beaucoup, tant que sa poche en put contenir, il s'en retournait, quand une voix lui cria : « N'oublie pas le meilleur. » Ne comprenant pas ces paroles, et apercevant le soleil et son troupeau, il se dirigea de ce côté. Il prit son chapeau, mais la fleur en était tombée. Un nain parut devant lui : « Qu'as-tu fait de la fleur merveilleuse ? — Je l'ai perdue, dit le berger. — Elle t'était destinée, reprit le nain, elle valait un trésor.

« Le berger malheureux revint auprès de son amie, et, lui racontant l'histoire de la fleur merveilleuse, tous deux se prirent à pleurer, car ils ne pouvaient se marier. Enfin le berger, en badinant, jeta les petites pierres à sa belle. O surprise ! elles étaient d'or, et elles suffirent pour les rendre heureux.

« Quant à la fleur merveilleuse, on la chercha en vain ; on ne la trouva plus.

« Une autre fois, des enfants étaient venus de Kelbra au Kyffhauser pour cueillir des noisettes. Ils allèrent jusqu'aux ruines du château ; arrivés en haut d'un escalier tortueux, ils le descendirent et se trouvèrent dans une chambre dont les fenêtres octogones avaient encore leurs vitraux bleus et rouges. Ils aperçurent du lin et des écheveaux de fil qui en provenaient. Chacun d'eux en emporta dans son chapeau, et, revenant à Kelbra, les jeta sur la route.

« Le plus pauvre de ces enfants garda seul le

écheveaux qu'il avait pris. Quand il arriva chez lui, ses parents étaient en prières. Il ôta vite son chapeau ; quelque chose de brillant tomba en sonnant sur le plancher ; un morceau, puis un autre, puis un autre, enfin un plus grand nombre encore. La mère les ramassa. O prodige ! ces écheveaux étaient de fil d'or. C'était l'œuvre de quelques princesses enchantées, peut-être de l'impératrice elle-même, qui enrichissait ainsi de pauvres gens vertueux. Les voisins s'empressèrent pour voir les merveilleux écheveaux. Les jours suivants, tout Kalbra courut au Kyffhauser ; mais personne ne put rencontrer ni les fenêtres aux vitraux bleus et rouges, ni le lin si précieux.

« Parfois l'empereur lui-même apparaît à ceux qui visitent le Kyffhauser. Il aime beaucoup la musique, et souvent il a récompensé magnifiquement le ménestrel qui lui faisait entendre un chant de vieille chevalerie. Souvent encore le chevrier, quand il jouait de ses pipeaux, se trouvait conduit devant l'empereur, qui le payait bien pour être ainsi venu le distraire. Une compagnie de musiciens résolut un jour de régaler Frédéric d'une longue sérénade. C'est pourquoi, au milieu d'une nuit obscure, ils montèrent au Kyffhauser, et quand ils entendirent l'horloge de *Tilleda* sonner minuit, ils commencèrent à jouer. Bientôt les princesses de la cour, portant des flambeaux à la main, vinrent danser en rond autour d'eux ; elles firent signe de

les suivre, et la montagne s'ouvrant tout à coup, les musiciens arrivèrent tout en jouant auprès de Frédéric. Un splendide repas, semblable à ceux du temps jadis, fut servi devant eux; tout y était excellent. Nos visiteurs auraient beaucoup désiré quelques-unes des belles choses qui brillaient à leurs yeux. On ne leur offrit rien cependant. A moitié contents, ils recommencèrent à jouer, espérant plus ample récompense; mais aux premiers rayons du jour, l'empereur s'inclina devant eux, les reconduisit hors de sa demeure avec le cérémonial en usage pour les grands seigneurs, et en sortant, la fille de Frédéric remit un rameau vert à chacun des musiciens. Ceux-ci plaisantèrent beaucoup sur la magnificence de Frédéric, et jetèrent leurs rameaux au bas de la montagne. Un seul d'entre eux, plus reconnaissant, l'emporta chez lui et le donna à sa femme. O surprise! chaque feuille se changea en pièce d'or. Ceux qui avaient jeté leurs rameaux coururent à la montagne espérant les retrouver; mais inutilement : ils n'y étaient plus.

« L'on raconte encore l'aventure suivante. Un mineur montait le Kyffhauser par un jour d'été. Il rencontra un moine ayant une barbe blanche qui lui tombait jusqu'aux genoux. Quand le moine vit le mineur, il ferma le gros livre dans lequel il lisait, et lui dit avec douceur : « Viens avec moi auprès de l'empereur Frédéric qui nous attend depuis longues années. Le nain m'a indiqué la route.

« Le pauvre mineur trembla de tous ses membres à cette proposition ; mais le vieux moine lui parla si doucement qu'il consentit enfin à l'accompagner et à lui promettre de ne pas souffler, quelque chose qu'il arrivât. Alors ils avancèrent dans une prairie qui était environnée d'un mur. Le moine traça sur la terre un cercle mystérieux, puis, ouvrant son gros livre, il en récita à haute voix de longs passages auxquels le mineur ne comprit pas un seul mot ; enfin le moine frappa la terre avec sa baguette en criant trois fois : « Ouvre ! ouvre ! ouvre ! »

« A ces mots, un bruit terrible se fit entendre, la terre s'ouvrit, et le mineur et le moine qui lui tenait la main descendirent tout à coup, puis remontèrent un peu et se trouvèrent dans un vaste souterrain.

« Le moine, marchant au milieu des ténèbres, entraîna son compagnon avec lui ; ils parvinrent auprès d'une lampe, à laquelle ayant allumé une torche, ils se dirigèrent vers la grande porte de fer d'une église qui s'élevait devant eux. Le moine cria : « Porte, ouvre-toi ! » et, avec un bruit semblable à celui du tonnerre, la porte d'airain roula d'elle-même sur ses gonds. Le mineur et son compagnon se trouvèrent dans une chapelle dont le plancher était uni comme une glace et brillant comme elle. Celui qu'une vie sainte et pieuse n'aurait pas protégé s'y serait incontinent brisé les

jambes. Les murs de cette chapelle et sa voûte étincelaient et répétaient mille fois la lumière des torches : ils étaient de cristal, de diamants et d'or. A l'un des côtés de la chapelle on voyait un autel d'or avec des colonnes d'argent.

« Le moine fit signe à son compagnon de rester au milieu, de tenir une torche en chacune de ses mains, et, s'approchant d'une porte d'argent, il frappa trois fois avec sa baguette et la porte s'ouvrit.

« Alors ils virent l'empereur Frédéric, non pas en marbre, mais tel qu'il fut sur la terre, une couronne d'or sur la tête. Il s'inclina doucement et fronça ses épais sourcils. Sa longue barbe rouge avait poussé au travers de la table qui était devant lui et tombait jusqu'à ses pieds. A un signe qu'il fit, le mineur perdit connaissance et ne vit plus. Il se retrouva bientôt à la même place d'où ils étaient partis, et le moine lui donna un fragment de métal inconnu, que ses arrière-petits-fils conservent en témoignage de cette aventure. »

Dans le *Livre des légendes* où il a introduit cette tradition, M. Leroux de Lincy a soin de rappeler par une note qu'elle est traduite d'un ouvrage anglais de M. Will. J. Thomas, que nous avons signalé nous-même dans la Bibliographie qui termine notre ouvrage. Mais outre ce livre, il a puisé d'autres souvenirs populaires qui se rattachent à la demeure souterraine des vieux empereurs d'Alle-

magne, dans un auteur que nous aimons à citer. Ce qu'il dit complète trop bien cette série de récits merveilleux, pour que nous ne l'imitions pas, en ajoutant même quelques faits. Nous le tenterons donc, et nous remercierons M. Leroux de Lincy de ce qu'il a déjà donné avec tant de savoir et de goût.

« La tradition affirme encore qu'avant que Frédéric Barberousse reparaisse, sa barbe rouge doit faire par trois fois le tour de la table devant laquelle il est assis.

« Un jour un berger s'égara autour de la montagne et fut conduit par un nain dans la grotte habitée par le vieil empereur.

« —Les corbeaux volent-ils au-dessus de la montagne ? lui dit Frédéric.

« — Oui, répondit le berger.

« — C'est bien ; j'ai encore cent ans à dormir.

« Quand Frédéric reparaîtra, il suspendra son bouclier à un arbre desséché. On verra l'arbre reverdir, et ce sera le signe d'une nouvelle ère, d'une époque de vertus et de félicité.

« Charlemagne est dans le Wunderberg, la couronne d'or sur la tête, le sceptre à la main ; sa longue barbe lui couvre toute la poitrine ; autour de lui sont rangés ses principaux seigneurs. Ce qu'il attend là, on ne sait ; la tradition dit que c'est le secret de Dieu. »

« Cette tradition n'est pas seulement pour Charlemagne, Arthur et les autres héros populaires du

moyen âge; elle remonte beaucoup plus haut. Saint Augustin dit qu'à Éphèse, où saint Jean était enterré, on ne croyait pas que ce saint fût mort; on le regardait comme endormi dans le tombeau qu'il s'était lui-même préparé et attendant la seconde apparition du Seigneur. La preuve qu'il n'était pas mort, c'est que l'on voyait la terre qui couvrait sa tombe remuer de temps à autre et suivre les mouvements de sa respiration. » (X. Marmier, Chants danois, art. de la *Revue des Deux-Mondes.*)

En Allemagne, ce n'est pas seulement le Kyffhauser qui révèle des prodiges. Le Blocksberg, dont Goethe a tiré un parti si merveilleux, a une célébrité plus populaire encore; cette montagne du Harz, d'où la vue s'étend jusqu'à trente lieues de distance, était le siége de la fameuse *Walpurgisnacht*, si célèbre dans les annales du moyen âge et si intimement liée aux croyances du peuple allemand. « On ne regardait pas le Blocksberg sans une sainte terreur, on n'en parlait pas sans se recommander en secret à Dieu. Les savants en parlaient dans leurs livres; les contes populaires en reproduisaient d'effrayants récits. Des gens dignes de foi s'étaient mis aux aguets le soir du 1er mai, et avaient vu des chauves-souris d'une grandeur monstrueuse passer dans l'air; des vieilles femmes assises sur un bouc, ou chevauchant sur un manche à balai. Parfois quelques-unes de ces femmes, susceptibles

de s'adonner à la sorcellerie, avaient été conduites devant le juge, mises à la torture, et avaient avoué leurs promenades nocturnes et le genre de vie effroyable qu'elles passaient au-dessus du Blocksberg. Là, on maudissait Dieu, on tramait de nouvelles conjurations contre le monde, on cherchait de nouveaux maléfices et de nouveaux poisons. Le plus expert dans cet art infernal se pavanait de sa science, le dernier venu s'efforçait de marcher sur les traces de ses maîtres.» (Voy. *Études sur Goethe, par Marmier*, 1 *vol. in*-8.

On peut rapprocher de la vieille tradition germanique ces belles paroles de M. Michelet :

« Les *Saoson*, Saxons Anglais dans les langues d'Écosse et de Galles, croient qu'Arthur est mort ; ils se trompent : Arthur vit et attend. Des pèlerins l'ont trouvé en Sicile, enchanté sous l'Etna. Le sage des sages, le druide Myrd'hyn est aussi quelque part ; il dort sous une pierre dans la forêt. C'est la faute de sa Vyvyan ; elle voulut éprouver sa puissance, et demanda au sage le mot fatal qui pouvait l'enchaîner ; lui, qui savait tout, n'ignorait pas non plus l'usage qu'elle en devait faire : il le lui dit pourtant, et pour lui complaire, se coucha de lui-même dans son tombeau. » (Voy. *l'Histoire de France.*)

Il y a encore un homme endormi dans la solitude, et que les siècles attendent, c'est don Sébastien, le roi infortuné du Portugal, qui disparut à la journée d'Alcaçar Kébir, après avoir fait des prodiges de va-

leur. Ceux qui le souhaitent comme un second Messie ont pris le titre de *Sebastianistas*, et ils sont répandus sur toute l'étendue du Portugal et du Brésil; mais c'est principalement à *Minas Geraes*, dans une des plus belles contrées du monde, que ce mythe poétique exerce son empire. Selon les uns, don Sébastien est apparu déjà plusieurs fois sous les traits des hommes qui ont illustré le Portugal ou qui lui ont donné une noble impulsion; selon d'autres, l'infortuné jeune homme vit encore dans une région inconnue, songeant sans doute à D. Alphonse l'africain, ou mieux encore, à ce Jean Ier qu'il fit exhumer de sa tombe pour lui offrir son épée de combat; mais il se réveillera; il paraîtra au milieu d'un orage, et l'ère de justice reviendra bientôt avec lui.

Les chants populaires des Serviens nous parlent de Marco, fils de roi, qui déplore dans sa grotte solitaire l'invention de l'artillerie.

Note 12, page 94, ligne 23.

Nous avons nommé ici l'homme qui, sans contredit, a réuni avec le plus de savoir et de poésie les magnifiques traditions de l'Orient. Lorsqu'on réfléchit que cet historien est né au neuvième siècle, et que dès le temps de Charlemagne il vulgarisa ce qu'il y a de plus élevé dans les antiques souvenirs de la Perse et de l'Arabie, on ne peut s'empêcher de songer à la réelle influence qu'il a dû exercer

lentement, mais d'une manière positive, sur l'Europe du moyen âge. C'est une bonne fortune de rencontrer un livre qui vous fait revenir ainsi aux sources premières, et qui explique des traditions connues sans doute, mais dont on ne comprenait que bien vaguement l'origine. La Chronique de Tabari n'est pas faite seulement pour les savants, elle est destinée à ceux qui aiment les hautes conceptions poétiques des peuples orientaux. En 1836 seulement, parut la première partie du livre, et dès lors son habile traducteur, M. Dubeux, fut jugé par Silvestre de Sacy. Il ne nous appartient pas de rien ajouter à ce qu'a dit un tel maître ; mais nous ne saurions trop hâter de nos désirs la suite d'un travail si heureusement commencé. Ce que nous pouvons dire aux gens qui ne sont pas familiarisés avec les productions de la littérature orientale, c'est que la Chronique de Tabari est écrite d'un style vraiment excellent, puisque ce style produit quelques-unes des impressions graves que l'on ressent à la lecture des saintes Écritures, telles que nous les a transmises la traduction du dix-septième siècle.

Pour faire connaître d'une manière un peu moins incomplète cette chronique à ceux qui voudraient y avoir recours, nous emprunterons quelques lignes à l'avertissement de M. Dubeux.

« Abou-Djafar Mohammed, fils de Djarir, fils d'Yesid surnommé *Tabari*, c'est-à-dire *naturel du Tabaristan*, naquit à *Amol*, l'an de l'hégire 224

(838-39 de J.-C.), sous le califat de Motasem. Après avoir étudié avec les plus habiles maîtres de théologie la jurisprudence, les belles-lettres et l'histoire, il se rendit à Bagdad et y ouvrit une école, dans laquelle affluèrent bientôt tous les jeunes gens studieux que renfermait alors cette grande capitale. Mais ce n'était pas seulement auprès d'écoliers encore sans expérience que Tabari avait acquis une haute réputation ; les premiers jurisconsultes de Bagdad recouraient à cet illustre docteur toutes les fois qu'il s'agissait de décider un point difficile et controversé, et les réponses qu'il donnait étaient reçues comme des arrêts sans appel. Malgré ces fréquentes consultations et le temps qu'il passait à instruire de nombreux auditeurs, Tabari composa plusieurs ouvrages, qui supposent des connaissances profondes et variées. Entre les différentes productions de cet auteur, celle qui occupe la première place dans l'ordre chronologique est un commentaire étendu sur le Coran, estimé principalement sous le rapport de l'érudition. Tabari écrivit ensuite plusieurs traités de jurisprudence, et enfin il rédigea la volumineuse chronique qui a rendu son nom fameux dans l'Orient et même parmi nous. Après avoir consacré environ quarante ans à instruire la jeunesse et à composer des livres, cet homme célèbre mourut à Bagdad l'an 410 de l'hégire (922-23 de J.-C.).

« Environ un demi-siècle plus tard, et entre les

années 350 et 365 de l'hégire (961-976 de J.-C.), Abou-Salih Mansour, fils de Nouh, fils de Nasr, fils d'Ahmed, prince Samanide qui régnait alors sur le Khorasan, chargea son vizir Abou-Ali Mohammed Belami, fils de Mohammed, fils d'Abd-Allah, de rédiger une version persane de Tabari. »

C'est sur cette version, dégagée d'une foule de faits inutiles et qui fit bientôt négliger le volumineux recueil de Tabari, que M. Louis Dubeux a donnés sa traduction. Ce beau livre, comme nous le disions, est une source féconde pour l'histoire du merveilleux. Parmi ses récits les plus curieux, il faut citer la peinture qu'il nous fait de la montagne de Kâf : nous l'offrirons ici pour donner au lecteur une idée de ces sortes de descriptions. « Le prophète dit : Le Dieu puissant et incomparable a créé la montagne de Kâf tout autour de la terre; on la nomme le pieu de la terre, comme il est dit dans le Coran : « Les montagnes sont des pieux. » Ce monde est au milieu de la montagne de Kâf, et il y est comme le doigt est au milieu de l'anneau. Cette montagne est couleur d'émeraude et bleue; aucun homme ne peut y arriver, parce qu'il faudrait pour cela passer quatre mois dans les ténèbres. Il n'y a dans cette montagne ni soleil, ni lune, ni étoiles, et elle est tellement bleue, que la couleur azurée que tu vois au ciel vient de l'éclat de la montagne de Kâf qui se réfléchit sur le ciel, et il paraît de cette couleur. Si cela n'était pas ainsi, le ciel ne serait pas bleu. Tou-

tes les montagnes que tu vois dans le monde tiennent à la montagne de Kâf; sache que si la montagne de Kâf n'existait pas, toute la terre tremblerait sans cesse et les créatures ne pourraient pas vivre sur sa face.»(*Voyez* p. 32.)Si l'espace ne nous était pas refusé, nous aimerions à faire connaître les villes de *Djaboulka* et de *Djaboulsa*, qui sont de pure émeraude; mais ceci nous entraînerait trop loin: nous préférons signaler un oiseau merveilleux que Tabari a passé sous silence dans cette partie de sa chronique, et dont bien d'autres historiens orientaux nous ont entrenus fort au long. Il s'agit du simorg, qui semble avoir quelque parenté avec le griffon. Le *simorg-anka* habite la montagne de Kâf; il est démesurément gros, et parle à ceux qui osent l'interroger; il a vécu durant plusieurs révolutions de siècles qui se sont écoulées avant la création d'Adam.

Note 13.

Voyez à ce sujet d'Herbelot et Tabari.

Note 14, page 99.

« Si j'avais des rimes âpres et rauques, comme il conviendrait au sombre puits sur lequel reposent tous les autres cercles,

« J'exprimerais plus clairement le suc de ma pensée; mais puisque je n'ai pas ce pouvoir, ce n'est pas sans crainte que je me hasarde à parler.

« Car ce n'est pas une entreprise à regarder comme un jeu, que de décrire le fond de tout l'univers, ni le fait d'une langue qui balbutie encore. »

La divine Comédie, l'Enfer, trad. nouvelle, par A. Brizeux.

Note 15, page 101.

Cerbère, bête cruelle et monstrueuse, aboie de ses trois gueules de chien contre les damnés qui sont là submergés ;

Il a les yeux rouges, les poils noirs et gras, le ventre large, les pattes garnies de griffes ; il écorche les esprits, les déchire et les écartèle.

La pluie les fait hurler comme des chiens.

La divine Comédie, l'Enfer, chant VI, trad. nouvelle par A. Brizeux.

Note 16, page 119.

M. de Montalembert a dit excellemment, en parlant de ces hommes éminents du moyen âge : « Déjà nous avons nommé Roger Bacon et Vincent de Beauvais, c'est indiquer l'étude de la nature purifiée et ennoblie par la religion, en même temps que l'introduction de l'esprit de classification et de généralisation dans la direction des richesses intellectuelles de l'homme.... Roger Bacon réhabilite et sanctifie l'étude de la nature, classifie toutes les sciences, et prévoit, s'il n'a pas accompli, les plus grandes découvertes des temps modernes. » Ici l'on répète involontairement, avec M. de Montalembert,

un mot sublime qu'il cite à propos de ces hommes si longtemps méconnus : « Comment se fait-il que dans des cœurs si humbles il y eût un si fier génie? » *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie.*

Note 17, page 120.

Nous avons cru pouvoir adopter ici le second titre du livre, parce que ce titre servait mieux notre pensée. La Chronique de Nuremberg, *Liber chronicorum*, est trop connue pour que nous insistions davantage sur ce point. Nous ferons seulement observer qu'elle a été dernièrement l'objet d'une remarque ingénieuse, qu'il ne sera pas hors de propos de reproduire dans cet ouvrage ; voici ce que dit M. Paul Lacroix :

« J'ai entendu plus d'une fois des bibliophiles instruits et judicieux s'entretenir sur l'*étrange* et *inexplicable* placement de trois feuilles blanches chiffrées 259, 260 et 261, au milieu de l'ouvrage intitulé *Liber chronicorum* (per Hartman Schedel) *Nurembergæ, Ant. Koberger*, 1493, *in-fol. max. goth.* Dieu sait les suppositions sur ces pages blanches, où la censure semblait avoir passé ! J'avais souvent eu entre les mains cette chronique, pour quelques recherches, ou bien pour examiner les gravures en bois de Wolgemut, le maître d'Albert Durer ; mais je ne m'étais jamais soucié de dévoiler le mystère des feuillets blancs où maître Antoine Koberger n'avait examiné que le chiffre de la pagi-

nation. Les dissertations ex-professo me mirent martel en tête; je demandai au livre même le pourquoi de cette suppression du manuscrit, et je trouvai une note ainsi conçue, qui suit immédiatement les initiales de l'auteur *Ha. S. D.*, et qui termine le verso de la page 258 : «Cartas aliquas sine scriptura « pro sexta ætate deinceps relinquere convenit « judicio possessorum qui emendare, addere atque « gesta principum et primatuum succedentium pre- « scribere possunt. Non enim omnia possumus « omnes, et quandoque bonus dormitat Homerus. « In terra enim aurum queritur et de fluviorum « alveis splendens profertur gloria, Pactolusque « ditior est ceno quam fluento. Varii quoque mira- « bilesque motus in orbe exorientur, qui novos « requirunt libros quibus ordine releventur: pauca « tamen de ultima ætate, ut perfectum opus relin- « quatur, in fine operis adjiciemus. » Ces pages blanches étaient donc destinées à recevoir les annotations et les additions des possesseurs de l'ouvrage: on en usait ainsi à l'égard des manuscrits, sur lesquels on écrivait souvent un mémorial des faits.

« La dernière partie de *Liber chronicorum* présenterait encore une foule d'observations curieuses; on y verrait que Hartman Schedel était cardinal et ami du pape Æneas Sylvius; qu'il a voulu compléter sa chronique par une description géographique de la Germanie, composée par ce savant pape; qu'il y a ajouté lui-même diverses notices sur d'autres

parties de l'Europe ; qu'il a imprimé, après coup, un mémoire concernant la Pologne, formant 4 feuillets, sans pagination, intercalaires entre les pages 288 et 289, etc. On ferait un volume de remarques sur ce gros livre, plein d'admirables dessins. Cette édition *illustrée*, qui a dû coûter des sommes énormes, et dont sans doute on a tiré un nombre prodigieux d'exemplaires, est commune par toute l'Europe, et bien plus chère chez les marchands d'estampes que dans la librairie.

« Un des plus beaux et des plus *purs* exemplaires que j'aie vus est celui que possède M. Armand Bertin. L'exemplaire du duc de La Vallière, étant *imparfait*, ne s'est vendu que 24 fr. Il y a des exemplaires coloriés en Allemagne.

Voy. Paul L. Jacob, *Bulletin du Bibliophile*.

Note 18, page 126.

On parle souvent de l'influence des traditions orientales sur l'Europe, et l'on reconnaît aisément celles de ces traditions qui ont modifié le moyen âge. Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de constater l'action de l'Occident sur l'Afrique ou sur l'Asie. (Ces sortes de récits sont fort rares, cependant il en existe.) N'est-ce pas une chose curieuse, par exemple, de voir l'histoire de *saint Brandan* ou de *saint Brandaines*, qui fut si bien connue de nos premiers navigateurs, passer tout entière dans la chronique d'Édrisi? C'est cependant ce qui a été

prouvé dernièrement par M. Reinaud, et ce qu'il a consigné dans sa traduction d'Aboulféda à propos des îles Fortunées : nous emprunterons ici quelques lignes au savant que nous venons de citer. « Edrisi nous a conservé à l'égard de ces îles, une partie des récits romanesques de l'antiquité ; une autre partie de son récit est évidemment puisée dans la légende d'un saint Irlandais, saint Brandaines, qui vivait dans le sixième siècle, et auquel nos pères dans le moyen âge, et jusqu'à l'entière exploration de l'Océan, attribuèrent la découverte de régions fabuleuses. Cette légende a été publiée en 1836 par M. Achille Jubinal, dans trois versions, l'une en latin, une autre en prose française, et la troisième en vers français. M. Jubinal s'est servi, pour cette édition, de divers manuscrits, dont quelques-uns remontent au onzième siècle. J'ai examiné le récit d'Edrisi dans le texte même ; on lit au commencement du 1er, 2me et 3me climats, que dans celles des îles Atlantiques qui sont situées à l'extrémité occidentale, il y a au haut d'une espèce de tour en pierre et élevée de cent coudées, une statue en bronze indiquant qu'il n'existe rien au delà. Cadix est une de ces îles.... Alexandre le Grand, surnommé Doul-Carnaym, ou plutôt, d'après Edrisi, deux princes hemyarites qui régnèrent jadis sous le titre de tobba dans l'Arabie, et qui se nommaient l'un Asaad-Abou-Karb, l'autre Dzou-Merater, après avoir subjugué l'extrémité orientale du monde, s'avancèrent

jusqu'à ces îles ; ce furent ces deux princes, à qui la gloire d'avoir vu les lieux où le soleil se lève et se couche, avait fait donner le titre de Doul Carnaym ou possesseurs des deux cornes, qui érigèrent ces monuments.............. Parmi les îles de l'Océan Atlantique, Edrisi cite l'île des Moutons, ainsi appelée à cause du grand nombre de moutons qui y vivent. (*Voyez* la légende de saint Brandaines, p. 12 et 66.) Edrisi cite aussi l'île des Oiseaux..... Enfin, il place en face des côtes méridionales de Marok une île à laquelle il donne quinze journées de long sur dix journées de large, et où les navires venaient jadis acheter de l'ambre et des pierres de différentes couleurs. La discorde s'étant élevée parmi les habitants, la plupart périrent ; d'autres furent transportés en Europe dans le pays de la grande terre, où du temps d'Edrisi leur race subsistait encore. Edrisi dit qu'il se réserve d'en parler au chapitre de l'Irlande, pays qui, à ce qu'il paraît, fut le siége de ces récits ; mais il n'est plus revenu sur ce sujet curieux. »

Note 19, page 130.

La pensée de Christophe Colomb à l'égard du Paradis terrestre est reproduite ici textuellement : on peut consulter à ce sujet Humboldt, Washington Irving, et les pièces originales contenues dans Navarrete. (Voyez *Coleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Espanoles*

desde fines del siglo XV, etc. Madrid, imp. real, 1825, 1829 et 1837, 5 vol. pet. in-4o.) Ce sont les deux premiers volumes qui traitent de Colomb. Le tome III renferme un supplément au tome II. MM. Chalumeau de Verneuil et de La Roquette ont traduit les deux premiers volumes en 1828. Paris, Treuttel et Wurtz, 3 vol. in-8o.

Note 20, page 134.

Tout le monde se rappelle ces *illustrations* de M. Martin, auxquelles nous faisons allusion ici; elles ont commencé la réputation d'un artiste plein d'imagination, dont l'œuvre a été reproduit dans toutes les dimensions ; on ne connaît pas aussi généralement ce beau drame où Müller a mis en scène nos premiers parents. A ceux qui ne peuvent lire ce morceau d'un style si élevé dans l'original, nous indiquerons les fragments pleins de poésie qui ont été donnés par le baron d'Eckstein.

Note 21, page 136, ligne 4.

L'arbre qui porta le fruit du bien et du mal, et qui figure dans le Paradis terrestre, est bien loin de présenter partout le même aspect ou de conserver les mêmes caractères. La Chronique arabe de Tabari en fait un végétal merveilleux dont le fruit n'est autre chose que du blé : lorsque Héblis veut perdre l'homme, il trompe le portier du Paradis terrestre, Redhwan, en s'introduisant dans le corps

du serpent, la plus belle des créatures, et il engage Adam à se nourrir de ce blé. Le moyen âge a fait de cet arbre fatal l'instrument du supplice sur lequel Jésus devait mourir; cette tradition est contenue dans un livre intitulé *la Pénitence d'Adam.*

Comme le rappelle fort bien M. Van Praët, auquel nous renvoyons le lecteur qui voudrait de plus amples renseignements bibliographiques, on connaît trois manuscrits de la *Pénitence d'Adam*: celui de la Bibliothèque du roi, celui de la bibliothèque de l'Arsenal, et enfin un troisième qui a appartenu au savant bibliographe cité plus haut. Le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal contient des pages rentrant essentiellement dans le sujet qui nous occupe ; mais ne pouvant les reproduire ici, nous en citerons au moins les titres. Nous ferons observer, en même temps, que tout en respectant la foi qui produisait de tels ouvrages, le siècle où ils exercèrent leur influence n'exigea pas une croyance bien explicite aux prodiges antiques qu'on y rapportait.

« L'epilogation et recapitulation des choses dessusdittes, afin de verifier le fust de la vraye croix quy nous aporta l'oile de la misericorde.

« Les visions que vey Seth en la porte du Paradis terrestre.

« Les trois grains de l'arbre de science que l'Angèle donna à Seth à son retour, pour avoir au temps advenir l'oile de misericorde.

« De la mort de Adam, et comment Seth lui mist en la bouche les trois grains qu'il avoit aporté de Paradis terrestre.

« Comment de ces trois grains creurent trois vergettes hors de la bouche d'Adam, et comment Moïse les extraist et osta, et des miracles quy lors en advindrent.

« Comment Moyse transporta les trois rainseaux oultre la mer Rouge, comment David les aporta en Judée, et les planta en sa cisterne.

« Comment David fist faire entour les arbrisseaux, cercles d'argent pour regarder leur croissant.

« Comment Salomon pour parfaire le saint temple de Iherusalem fist couper le saint arbre, et les miracles qui lors advindrent.

« Comment les Juifs par envye gettèrent le saint fust en la piscine probaticque, et depuis en firent ung pont oultre le torrent.

« Comment la Royne de Saba venant vers Salomon, recongneut le saint fust, pourquoy elle ne voult dessus passer.

« Comment les Juifs pour crucifier nostre Saulveur Ihesucrits, prindrent ce bois du quel ils firent la croix en la quelle il racheta par sa misericorde Adam et toute sa posterité. Benoit soit il. Amen. »

Note 22, page 136, ligne 17.

Il y a dans l'Orient une croyance pleine de poésie,

qu'on sera bien aise sans doute de retrouver ici. Dieu avait créé d'abord la femme de sa volonté spontanée et suprême, et il l'avait douée de toutes les qualités angéliques; il la présenta à l'homme formé du limon de la terre, et celui-ci rougit devant des perfections si grandes, il n'osa s'unir à elle; l'ange s'échappa de ce monde, et notre mère Ève fut créée. Voy. *La Chronique de Tabari,* trad. en français par M. Dubeux. C'est un récit bien rempli d'intérêt que celui où l'historien arabe raconte cette enfance du monde. Il est curieux aussi de voir la Chronique du neuvième siècle d'accord avec les voyageurs modernes, lorsqu'ils racontent l'exil d'Adam sur le pic de Serendib. Tout le monde sait que la trace de notre premier père est visible, et ce récit complète trop bien ce qui a été dit dans ce chapitre, pour que nous ne le citions pas.

« Ce sont très-probablement les mahométans qui ont donné à cette montagne le nom sous lequel elle est généralement connue des Européens: les musulmans de Ceylan l'appellent encore Adam Malay; ils disent que lorsque notre premier père fut chassé du Paradis il vint pleurer sa faute sur ce pic, en se tenant sur un pied, dont l'empreinte est restée, et qu'il y demeura dans cette position jusqu'à ce que Dieu lui eût pardonné. Les naturels de l'île, conformément à leur croyance, nomment le pic *Siri pada*, ou en pali *Sri-pada,* relativement à l'objet de leur adoration, qui est l'empreinte imaginaire du

pied de Bouddha; ou bien *Samanella* ou *Hmanella* (le son de l'*s* se confond ordinairement avec celui de l'*h*); ce dernier nom se rapporte à Samen, qui est le dieu gardien de la montagne. » (E. Gauttier d'Arc, *Ceylan*, liv. Ier, p. 77.) Le même écrivain rapporte aussi la description du vestige laissé par notre premier père ou par Bouddha, et nous la lui empruntons; elle doit donner une haute idée de la taille du personnage qui a fait son habitation sur la montagne, et la tradition est à peu près d'accord ici avec la Chronique orientale de Tabari. « C'est un creux peu profond, long de cinq pieds trois pouces trois quarts, et large de deux pieds cinq pouces à deux pieds sept pouces; il est orné d'un rebord en cuivre garni de quelques pierres précieuses; il est couvert d'un toit fixé au rocher par quatre chaînes de fer, soutenu par quatre colonnes et ceint d'un mur peu élevé. Le toit était doublé d'étoffes de diverses couleurs, et ses bords étant recouverts de fleurs et de guirlandes, il présentait un aspect très-agréable. La cavité offre certainement la ressemblance d'un pied humain..... Ce n'est guère la peine de rechercher comment cette empreinte s'est faite, et si elle est artificielle en tout ou en partie. Son apparence et d'autres particularités me font penser qu'elle est due en partie à la nature et en partie à l'art; il y a des séparations un peu élevées pour représenter les interstices entre les orteils; elles sont indubita-

blement l'ouvrage des hommes ; car une petite parcelle que j'en détachai en secret était un mélange de sable et de chaux, absolument semblable au mortier ordinaire et totalement différent du rocher. »

Les curieux trouveront dans la Chronique de Tabari, qu'a traduite M. Dubeux, les récits les plus poétiques sur cette montagne de Serendip ou Sérândib, qui servit de premier réfuge au père du genre humain. Dans l'origine la taille d'Adam était immense; alors son front dépassait les nuages les plus élevés et atteignait au premier ciel; il pouvait converser avec les anges ; mais Dieu réduisit tout à coup sa stature à soixante coudées, et il fut privé des célestes entretiens qui lui rappelaient sa merveilleuse origine. Il se sentit plein de chagrin, et il pria. « Au même instant Gabriel vint et dit à Adam : Le Dieu puissant et incomparable te salue et te dit: J'ai rendu ce monde une prison pour toi, et j'ai diminué ta stature afin que tu fusses dans une prison. Maintenant je t'envoie de mon propre Paradis une maison de rubis, afin que tu y entres et que tu t'y promènes, que tu en fasses le tour et que ton cœur trouve par là le repos. »

Nous n'expliquerons pas comment sur l'emplacement de la maison visitée s'éleva le temple de la Mecque, comment quiconque regardait de dix parasanges cette maison, la voyait toute resplendissante de lumière et s'élevant jusqu'au ciel. Avant

de quitter Sérândib, un fait d'histoire naturelle nous réclame : ce furent les larmes que répandit Adam lors de sa première affliction, qui firent naître les innombrables *myrobolaniers* qui couvrent cette montagne. Tout le monde sait quelle forme admirative un caprice de langage a su trouver dans le fruit de cet arbre. Court de Gebelin n'eût peut-être pas hésité à trouver là une origine.

Note 23, page 145.

On a donné à ces ruines imposantes le nom d'un petit village qui s'appellerait proprement en français le village des *pieux*, des *estacades* ; Santo-Domingo de Palenque est situé dans la province de Tzendale, à trente lieues N.-N.-O. de Gueguetnango, à quatre-vingt-cinq lieues N.-N.-O. de Guatimala, dans une position fort salubre vers le confluent de l'Ocozingo et du Rio de los Zeldales. L'un des premiers explorateurs de ces ruines, le capitaine Dupaix, veut que les habitants de Palenque viennent directement de l'Atlantide ; il dit avec assez de raison, en présence de cette architecture pleine d'originalité, que l'on peut regarder de tels vestiges comme certains coquillages fossiles dont les espèces vivantes sont à jamais perdues ; cependant nous ferons remarquer en passant que M. Waldeck a donné dans son ouvrage sur le Yucatan des portraits qui rappellent jusqu'à un certain point, par leur configuration, les personnages jouant un rôle dans les

bas-reliefs de ces ruines merveilleuses. Voyez pour ces vestiges de la vieille civilisation mexicaine, Kingsborough, Baradère, Warden, Farcy, Saint-Priest, etc., etc.

Note 24, page 146.

M. de Humboldt a dit : « La fiction des Amazones a parcouru toutes les zones, elle appartient au cercle uniforme et étroit de rêveries et d'idées dans lequel l'imagination poétique ou religieuse de toutes les races d'hommes et de toutes les époques se meut presque instinctivement.» Il ne serait pas impossible comme nous avons essayé de le prouver autre part, et nous avons ici pour nous l'autorité de l'illustre voyageur, que des femmes américaines lasses du joug de leurs époux aient formé dans l'Amérique une horde guerrière. Orellana dit qu'il les vit, mais malheureusement le portrait qu'il en trace ne peut guère donner de crédit à son récit. On peut consulter sur ce mythe, ce qu'en a dit, avec sa science habituelle, M. Warden dans le *Nouvel art de vérifier les dates*. Nous n'achèverons pas la note relative à ce paragraphe, sans reproduire quelques phrases relatives au nom de Philippe de Utre, qui a été prononcé ici et qui a soulevé plus d'une discussion. Nous avons adopté le système qui nous avait paru le plus généralement suivi. « C'est par une permutation de consonnes également vicieuses, que les écrivains de la Conquête appellent le guerrier Phi-

lippe de Huten, célèbre par son expédition au Dorado..... Filipe de Uten, Urre et même Utre; par la dernière leçon les noms de deux familles illustres, les *Hurter* et *Huten*, se transforment en portugais et en espagnol, à la terminaison près, en un même groupe de lettres, *Utra* et *Utre*. »

Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. I, p. 267.

Note 25, page 149.

Le mythe oriental de la fontaine de Khéder, source d'une jeunesse éternelle, devait exercer vaguement son influence sur l'imagination ardente des premiers *conquistadores*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il naquit avec le mythe de l'El Dorado, et qu'il fit faire une grande découverte. Dès 1512, Ponce de Léon, convaincu qu'il y avait dans une certaine île *Bimini*, une fontaine possédant la vertu de rajeunir les vieillards, « part avec deux vaisseaux bien équipés, pour aller à la recherche de cette fontaine. Il range la côte septentrionale de Saint-Domingue, traverse les Lucayes, aperçoit le continent, y fait une descente; et parce que ce pays était tout semé de fleurs et qu'il y abordait la semaine de Pâques fleuries, il le nomme *Floride*; cette découverte inespérée le consola de n'avoir pas trouvé la fontaine de Jouvence. » La tradition veut cependant qu'il l'ait cherchée encore dans le

beau pays qu'il venait de nommer d'une manière si poétique.

Note 26, page 152.

Voy. p. 808 *des OEuvres complètes d'Ambroise Paré*, édit. de 1614. Le savant chirurgien qui a fait évanouir tant de préjugés termine ce qu'il dit sur la *corne de licorne* par ce passage d'une tournure originale : « Je veux bien encore advertir le lecteur quelle opinion avoit de ceste corne de licorne monsieur Chapelain, 1er médecin du roy Charles IX, lequel en son vivant estoit grandement estimé entre les gens doctes. Un jour luy parlant du grand abus qui se commettoit en usant de la corne de licorne, le priay, veu l'authorité qu'il avoit à l'endroit de la personne du roy notre maistre pour son grand savoir et expérience, d'en vouloir oster l'usage et principalement d'abolir ceste coustume qu'on avoit de laisser tremper un morceau de corne de licorne dans la coupe où le roy beuvait, craignant le poison. Il me fit responce que quant à luy véritablement, il ne cognoissoit aucune vertu en la corne de licorne : mais qu'il voyoit l'opinion qu'on avoit d'icelle estre tant invétérée et enracinée au cerveau des princes et du peuple, qu'ores qu'il l'eust volontiers ostée, il croyoit bien que par raison n'en pouvoir estre maistre; joint disoit-il que si cette superstition ne profite, pour le moins elle ne nuict point, sinon à la bourse de ceux qui l'achètent

beaucoup plus qu'au poids de l'or, comme a été monstré ci-devant. Lors je lui répliquay que pour le moins il en voulust doncques escrire, afin d'effacer la fausse opinion de la vertu que l'on croyoit estre en icelle. A quoy il répondist que tout homme qui entreprend d'escrire de chose d'importance, et notamment de réfuter quelque opinion reçeue de longtemps, ressemble au hibou ou chat-huant: lequel se monstrant en quelque lieu éminent, se met en butte à tous les autres oyseaux, qui le viennent becqueter et luy courent sus à toute teste, mais quand le dict hiboux est mort, ils ne s'en soucient aucunement....... Considérant donc cette response qu'il me fit alors, joint aussi qu'on n'a rien aperçu de ses escrits depuis sa mort qui fut il y a environ onze ans ou plus, je m'expose maintenant à la bute qu'il refusa pour lors. Que si il y a quelqu'un qui puisse m'assaillir de quelque bon traict de raison ou d'expérience, tant s'en faut que je m'en tienne offensé, qu'au contraire je luy scauray fort bon gré, de m'avoir monstré ce qu'oncques je n'ay peu apprendre des plus doctes et signalez personnages. » Ambroise Paré n'est-il pas tout entier dans ce peu de lignes? l'excellent homme, l'habile écrivain n'en admet pas moins une foule de prodiges d'après, surtout, le témoignage de Thevet. Il croit encore que l'éléphant n'a qu'un petit en sa longue carrière, qui dure trois cents ans; il donne deux figures terribles qui ne

sont autre chose que la *pourtraicture* des dragons qui tuent ledit éléphant : le basilic, qui figure parmi ses planches, porte une couronne comme au treizième siècle ; enfin, les gravures naïves qui représentent le *saccarath*, le poisson nommé *orobon*, *l'huspalim* et le *thanaeth*, nous rejettent tout à fait dans le monde fantastique du moyen âge.

Note 27, page 156.

Voici la tradition indienne relative au mamouth, telle qu'elle a été recueillie au commencement du siècle ; elle atteste que les Américains du nord croyaient encore à l'existence du monstrueux animal dont ils rencontraient quelquefois les débris. « Il y a dix mille lunes que cette terre occidentale était entièrement couverte de forêts épaisses ; longtemps auparavant, des hommes pâles, qui commandaient au tonnerre et à la foudre, se jetèrent sur les ailes du vent pour détruire ce jardin de la nature. A cette époque, des bandes de bêtes féroces et des hommes aussi libres qu'elles, étaient les seuls maîtres du pays. Il existait une race d'animaux grands comme un précipice, affreux, cruels comme des panthères sanglantes, légers comme l'aigle qui se précipite, et terribles comme l'ange de la nuit ; les chênes craquaient sous leurs pieds, et le lac diminuait quand ils venaient y éteindre leur soif. C'est en vain qu'on tirait contre eux le fort javelot ; la flèche aiguë était également inutile. Les forêts

étaient dévastées et réduites en farine. On entendait de tous côtés les gémissements des animaux expirants, et des contrées entières habitées par des hommes étaient détruites.

« Les clameurs qu'excitait cette désolation s'étendaient de tous côtés, jusque dans la région de la Paix, qui est à l'ouest. L'esprit bon s'interposa pour sauver les malheureux : un éclair fourchu brilla et un très-grand coup de tonnerre ébranla le monde; les feux du ciel furent lancés seulement contre les cruels destructeurs, et les échos des montagnes retentirent des mugissements de la mort. Tous furent tués, excepté un mâle, le plus féroce de la race, contre lequel les traits du ciel frappèrent en vain. L'animal monta sur le sommet le plus bleu d'où sort la source du Monangahela, et par ses terribles rugissements il bravait toute vengeance : la foudre rouge cassa un très-gros chêne et lança contre lui les éclats de cet arbre; mais à peine effleurèrent-ils la peau du monstre enragé. A la fin, la fureur le rendit fou ; il fit un grand saut pardessus les vagues de l'ouest, et il règne maintenant monarque absolu du désert; il règne malgré la toute-puissance divine. »

Voy. *Mercure étranger*, tome III, p. 280, article intitulé : *Le plus grand quadrupède du monde*.

Note 28, page 158.

Après le Poëme de Mary de France, c'est sans con-

tredit la Chronique de Mathieu Pâris qui a le plus vulgarisé ce mythe. Si, comme nous le disions tout à l'heure, cette chronique renferme une des premières rédactions qui aient été lues durant le treizième siècle, bien des récits de l'histoire merveilleuse ont été donnés depuis ; ils se sont tellement répandus, que les dramatiques espagnols eux-même ont fini par s'en emparer. Il en est un fort peu connu que nous citerons ici : il s'agit d'une rédaction en langue provençale due à Raymond de Perilhos, qui la composa en 1398; on en trouve des fragments originaux donnés par le marquis de Castellane, dans les Mémoires de l'Académie de Toulouse. « Nous avons lieu de croire, y est-il dit, que cette relation n'a jamais été imprimée en France; elle fut insérée traduite en latin, il y a plus de deux cents ans, à Lisbonne, dans l'ouvrage intitulé : *Historiæ catholicæ Iberniæ compendium à D. Phil. Ossulevano Bearro, Iberno*, Ulyssipone, 1621, in-4o.» Dans cette relation, du reste, ce n'est plus le chevalier Owen qui figure, c'est le vicomte de Perilhos et de Roda lui-même qui s'en va en Irlande, pour savoir ce qui est advenu de l'âme du roi de France son seigneur: il court mille périls dans son audacieux voyage, et malheureusement pour l'originalité de la relation, il copie trop souvent Mary de France.

Note 29, page 174.

Il s'en faut bien que ces voyages souterrains

soient rares au moyen âge. (Voy. l'intéressante dissertation de M. Labitte, *la divine Comédie avant Dante.*) Mais il n'arrive pas si souvent qu'ils aient le caractère poétique qu'on remarque dans le manuscrit dont nous avons fait usage. Sans quitter la chronique de Mathieu Pâris, dont il vient de paraître une traduction recommandable à tous égards, on trouvera au tome II, p. 247, la relation du moine d'Evesham, qui en 1196 visita le purgatoire, l'enfer et le paradis, en compagnie de saint Nicolas. On pourra lire également, grâce au vieux chroniqueur, les voyages de Thurcill dans les mêmes lieux; ils se passent en 1206, et saint Julien est cette fois le compagnon du religieux initié. Ces sortes de récits sont plus nombreux et plus variés chez les étrangers qu'on ne l'a cru d'abord, et quant à l'histoire du trou de saint Patrice, il faudrait pour ainsi dire lui consacrer une bibliographie spéciale. Nous nous contenterons, avant de terminer cette note, de signaler deux versions peu connues; l'une est italienne et intitulée: *Vita di San Patrizio.* Selon le savant Marsand, qui l'a examinée à la Bibliothèque royale, la diction en est corrompue et les abréviations en sont insolites; l'autre serait écrite en espagnol et appartiendrait à une époque bien plus reculée, puisqu'on la devrait à Alphonse X, surnommé le Sage, ou plutôt le Savant; mais M. de Melmontet, qui cite cette particularité, et qui nous apprend que l'on conservait ce

livre dans la bibliothèque de Tolède, est dans l'erreur lorsqu'il croit qu'on y trouverait l'origine de la vision d'Owen. Est-ce dans la même série qu'il faut ranger la chronique populaire intitulée en espagnol : *Histoire de la vie du bienheureux saint Amaro ?* Nous le croyons. Dans cette espèce de légende, qui n'a pas plus de dix-sept pages, on raconte les voyages du saint au Paradis terrestre (*Paraiso terrenal*), il passe sur des mers congelées d'une immense étendue, il reçoit de toutes parts des avertissements mystérieux, et il arrive enfin devant un palais splendide qui se trouve à l'entrée du Paradis. Là s'achève son voyage, et il ne peut pénétrer dans le jardin des délices éternelles.

Note 30, page 174.

On trouvera dans l'intéressant Voyage de Mariner à Tonga-Tabou, l'histoire curieuse du dieu qui pêche le monde à la ligne, et qui le tire de l'Océan. Péle ou Pélé est la déesse des volcans dans les îles Sandwich ; c'est surtout dans Haouaïi, dit M. V. Parisot, que l'on prononçait son nom avec terreur et vénération... M. Stewart, dans son dernier voyage aux îles Sandwich, a vu Lohaina, dernière prêtresse héréditaire de Pélé.

Note 31, page 176.

Nous avons emprunté cette phrase à l'écrivain modeste et plein de savoir, qui se cache sous le nom de Claudius.

Note pour la page 189, ligne 17.

Og et *Magog* signifient, comme on l'a dit souvent, les nations du Nord, mais il s'en faut bien que les chroniques orientales soient d'accord sur la description qu'elles nous donnent de ces peuples. Tabari en fait des nains hideux à oreilles d'éléphants (Voy. p. 35). Og et Magog, cependant, étaient fils d'Adam, et ils formaient un peuple nombreux. Selon d'Herbelot, le *Sed Jagioug'v Magiouc*, le mur de Gog et de Magog, serait une muraille immense dont la construction aurait été attribuée à un Escander plus ancien que l'Alexandre de Macédoine, pour resserrer les nations hyperboréennes au delà du Caucase.

ote 32, page 199.

Torquemada, dans son *Hexameron*, nous raconte gravement qu'au temps où Alexandre faisait la guerre des Indes, il vit plus de cent trente mille hommes ensemble ayant tête de chien et aboyant comme eux; il n'y a guère d'antique relation où il ne soit question du Cynocéphale, et l'on en voit une belle représentation dans le ms. de la Bibliothèque royale, intitulé : *Figures d'animaux*, sans compter la multitude d'ouvrages où il est reproduit. L'homme-chien me paraît, je l'avouerai, très-proche parent du loup-garou, qui parcourt si souvent encore nos campagnes, et qui aurait

dû peut-être figurer dans ce petit traité, de préférence à notre *Tableau historique des sciences occultes*. Quelques pages d'un savant naturaliste nous mettront heureusement à même de réparer cette omission. Voici ce que dit Lesson dans ses *Études archéologiques sur la Saintonge* : « Nos populations rurales sont encore sous l'influence des sorciers, des *ganipotes*, des fées, des loups-garous, mythes qu'elles ont reçus de leurs pères et dont les siècles ont altéré l'essence tout en les convertissant en croyances populaires. Le loup-garou est une forme d'animal que revêt un sorcier, condamné, par le pacte qui le lie avec le diable, à errer, à certaines heures de la nuit, dans les campagnes et autour des villages, afin de tourmenter les voyageurs attardés ou les femmes qui quittent furtivement leur chaumière. Or, le sorcier revêt plus habituellement, lorsqu'il est transformé en loup-garou, l'aspect d'un *chien blanc* ou celui d'une *chèvre noire*. Souvent aussi il court avec grand bruit, escorté de l'aboiement des chiens de tout un canton, en produisant l'effet d'une roue qui broie l'arène et que rien ne peut arrêter. Sous cette enveloppe bestiale, sa peau nouvelle est d'une dureté telle, qu'elle est à l'épreuve des balles ordinaires, mais il n'en est plus de même si ces balles ont été bénites, à certaines heures mystérieuses de la nuit, dans une chapelle dédiée à saint Hubert : alors le sorcier peut être tué, et la

forme de bête qu'il avait prise s'évanouit et disparaît. Mais les cérémonies de la bénédiction des balles sont difficiles à bien accomplir ; il faut avoir sur soi tant de choses précieuses, du *trèfle à quatre feuilles* surtout, que la peau coriace des loups-garous échappe le plus souvent aux embûches ; et c'est ce qui fait que nul ne peut assurer avoir vu un sorcier autrement que sous sa forme naturelle de bête bipède. On le voit, les croyances saintongeoises ne s'éloignent en rien de celles des peuples du Nord, et sont nées aux mêmes sources que la fable de Robin-des-Bois des charbonniers allemands. Le nom des loups-garous a été connu dans toutes les provinces de France au moyen âge, bien que souvent travesti en *loup-beroux*. Les uns en font dériver l'étymologie d'*agrios*, sauvage ou féroce, qui en grec signifie *loup ;* d'autres du latin *vagus*, errant, d'où serait dérivé par corruption *varou* puis *garou*. Quoi qu'il en soit de ces étymologies obscures, *loup-garou* est la traduction, dans la basse latinité, du mot *lycantrope* des Grecs, signifiant, qui prend la forme d'un loup. C'est donc lorsque les Grecs colonisèrent la partie méridionale des Gaules, qu'ils implantèrent sur le sol des croyances que les Celtes adoptèrent successivement. Nous lisons dans Lucius (l'*Ane* de Lucien), que la femme d'Hipparque pouvait, en brûlant au feu d'une lampe de l'encens et des essences, et en prononçant quelques paroles magiques, transformer

en animaux les hommes qui étaient l'objet de son animadversion. Tout le roman grec roule sur ce pouvoir surnaturel, et sous ce rapport, c'est une peinture parfaite des idées populaires de la Grèce ancienne. »

Nous n'ajouterons qu'une chose à cet exposé lucide de l'habile naturaliste, c'est que les loups-garous ou loups-béroux nous semblent infiniment moins redoutables que certains génies errants du monde celtique, tels que les *Conribes*, les *Cornicouets* ou *Poulpiquets*. Si l'on s'en rapporte à M. Souvestre, qui a puisé aux sources, ces espèces de petits nains noirs et hideux dansent le soir au clair de la lune, et forcent les voyageurs à danser avec eux, jusqu'à ce qu'ils les aient fait tomber morts de fatigue. A la forme près, on voit aussi que les cornicouets sont proches parents de nos charmantes *Willis*.

Note pour la page 205, ligne 12.

Les faits merveilleux que nous allions chercher, au moyen âge, chez le prêtre Jean, les Chaldéens les adoptent pour ainsi dire aujourd'hui et les appliquent à notre culte. M. Boré raconte une tradition des plus curieuses à ce sujet. Six catholiques s'étant mis en route pour accomplir un voyage périlleux, voulurent communier. « Un évêque officia selon le rite nestorien, et au moment de la communion on leur présenta des gâteaux consacrés et un grand

vase rempli de vin. Nos catholiques participèrent à ces mystères, à l'exception d'un seul que sa conscience arrêta. On s'en aperçut, et l'un des sectaires les plus fervents lui dit : Serais-tu par hasard du nombre de ces Chaldéens qui se sont faits *Francs* (c'est-à-dire catholiques)? Parle-nous donc de leur patriarche, qui réside au delà des sept mers, dans *Quizil Elmasi* (la Boule d'Or, c'est le nom de Rome). On nous a dit qu'il avait dix mille prêtres autour de sa personne, lesquels disent par jour mille messes pour notre conversion. Cependant nous nous croyons dans la voie droite. Pourquoi les Francs nous regardent-ils comme des giaours ? S'ils nous méprisent, qu'ils sachent que nous sommes le plus ancien peuple du monde, et que ces montagnes sont notre bien, depuis le jour où Noé posa son pied sur leurs cimes. »

Note pour la page 225, ligne 5.

Nous ajouterons à tous ces faits sur l'El Dorado, une anecdote récente et généralement ignorée : M. de Humboldt ayant dans sa dernière édition, format in-8°, donné de nouveaux détails sur ce fameux lac de Guatavita où s'accomplissaient les actes de l'ancien Dorado, et où l'on suppose que de nombreux trésors sont enfouis, une compagnie anglaise s'empara de cette révélation historique et se constitua pour l'exploitation du lac. Malheureusement les résultats ne répondirent pas à l'attente des spé-

culateurs, et ils eurent l'étrange pensée de traduire le nom de l'illustre voyageur à la barre du parlement, comme l'attestent les derniers débats d'Angleterre. Ce n'est pas un des moins curieux épisodes de cette longue histoire qui a enfanté tant d'absurdités et qui a produit tant de mécomptes.

Ce mythe, curieux du reste, ne peut manquer de recevoir de nouveaux éclaircissements des actives recherches d'un intrépide voyageur. Voici ce qu'on lit dans les journaux en date du mois d'octobre :

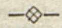
« Nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de parler du voyage que va entreprendre M. de Castelnau aux parties centrales de l'Amérique du Sud, par ordre du gouvernement français, et nous pensons qu'on ne lira pas sans intérêt quelques détails sur cette expédition, dont le plan est un des plus vastes qui aient été encore conçus. Effectivement, il ne s'agit de rien moins que de traverser le continent par terre et dans sa plus grande largeur, de Rio-Janeiro à Lima, c'est-à-dire sur une étendue d'environ mille lieues, dont plus de la moitié peut-être n'a jamais été explorée par aucun Européen. Le retour doit s'effectuer par le Maragnon et l'intérieur de la Guyane.

« Cet itinéraire est enfin destiné à faire connaître plusieurs contrées qui, depuis la découverte du continent, excitent la curiosité générale, et sur lesquelles la poésie et l'esprit de cupidité se sont réunis pour amasser fables sur fables. Ainsi il tra-

versera le *pays des Amazones guerrières*, auxquelles nul ne croit plus de nos jours, mais dont la tradition est tellement enracinée sur les lieux, que La Condamine lui-même était persuadé de la réalité de leur existence; *l'empire du grand Wapiti*, qui joue un si grand rôle dans les mille chroniques espagnoles, et enfin cet *El Dorado* mystérieux, dont la recherche fit autrefois braver de si grands périls à tant de voyageurs célèbres, et entre autres à l'amant fortuné d'une puissante reine.

« Mais si, comme nous venons de le voir, la part de l'imagination est large dans ce qui concerne les régions que doit parcourir la petite expédition, celle de la science moderne, plus froide, mais plus positive, et dont les résultats ne s'appuient que sur des faits, est aussi des plus belles. L'étude des monuments de la race impériale des incas et de cette civilisation jadis si avancée, et dont l'histoire, encore enveloppée des bandelettes du temps, semble destinée à nous dévoiler un jour de singulières migrations des peuples de l'antiquité: la détermination de l'équateur magnétique, l'étude des produits utiles de ces régions, et particulièrement celle du quinquina, des observations sur l'histoire de l'homme, sur celle des animaux et des plantes de ces contrées sauvages, la recherche de la composition géologique du sol et des lois qui régissent les phénomènes atmosphériques, tels sont les objets variés sur lesquels devra se porter l'attention du voyageur. »

BIBLIOGRAPHIE (*).



A

Abulfeda (Géographie d'), trad. en français par M. Reinaud. Paris, 1 vol. in-4°.

Akhbar az Zeman.

C'est un ms. arabe où est décrite l'île de Salomon.

Alberti Magni Opera. Lugd., 1651.

Voy. au t. IV le traité *De cœlo et mundo*. Voy. Tract. III, *in quo est cosmographia*. Ce savant si renommé du moyen âge est peut-être celui qui a le plus emprunté aux doctrines orientales, et principalement aux sources arabes ; il l'avoue lui-même. Quant à sa science en histoire naturelle, elle est mise par Cuvier au niveau de celle qu'on professait au temps d'Isidore de Séville.

Aldovrandi (Ulyssis) Opera. Bononiæ, 1599 et seqq., 13 vol. in-fol.

Il est nécessaire, comme le dit Osmont, de collationner le volume qui renferme l'*Histoire des Monstres*, pour savoir si le supplément à l'histoire des animaux s'y trouve; il manque dans plusieurs exemplaires.

Le célèbre Aldovrande, auquel Cuvier fait une part si belle dans l'histoire de la science, fut réduit à la dernière nécessité par les frais qu'entraîna

(*) Il est bon de faire observer qu'on a omis à dessein, dans cette liste de curiosités bibliographiques, plusieurs ouvrages dont les titres figurent dans le cours du livre même, ou qui se trouvent cités parmi les sources du *Traité analytique et critique des sciences occultes*. —

la publication de son ouvrage, et il mourut, dit-on, à l'hôpital de Bologne, en 1605, fort âgé et aveugle.

ANGELIS (Pedro de). Coleccion de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las provincias del Rio de la Plata, illustrados con notas y disertaciones. Buenos-Ayres, 1836, 6 vol. in-fol.

C'est dans cette précieuse collection, trop peu connue en France, qu'on donne des détails sur les sept villes et la cité des Césars; l'El Dorado du Paraguay.

ARAMONT (les Voyages du sieur d'), ms. de la Bibl. roy.

Le sieur d'Aramont voyage en Judée vers 1547; il visite avec grand soin tous les monuments auxquels se rattache quelque grande tradition, et dans la chapelle du Saint-Sépulcre on lui fait remarquer, ainsi qu'à Jean Chesneau, son compagnon de voyage, une étrange particularité : il voit un pilier sur lequel est resté empreint le doigt du Christ, « et y a dessus le dict pilier un petit pertuis que Jesus fit de son doigt disant : Voyez cy le milieu du monde, et de cela en lairray la dispute à messieurs les théologiens. »

ARBORISTE (l') continué selon l'A B C, ou des symples médichines; plus, le *Lapidaire* selon la vérité et l'opinion des Indois, avec tables, dessins de plantes et d'animaux, vignettes, etc., in-fol.

Ce précieux ms. de la Bibl. Roy. rangé sous le numéro 1240, supp., est sans contredit l'un des livres les plus curieux qu'on puisse consulter sur l'état des sciences naturelles au quinzième siècle. On y voit entre autres la figure du *bdellium*, qui joue un si grand rôle dans la médecine du moyen âge. — La *mumie* et les recettes où l'on fait entrer ses odieuses préparations. Le *spodium*, qui n'est autre chose que l'os d'éléphant brûlé. Les traditions qui

se rapportent au castor et à sa peau, au cerf et à l'os qu'on a soin d'extraire de son cœur, sont mêlées à celles qui se rattachent aux arbres précieux et aux herbes *moult vertueuses*. L'une des preuves les plus positives de l'état d'enfance où était encore l'étude sérieuse de l'histoire naturelle à cette époque, c'est sans contredit la figure fantastique de l'éléphant que donne ce beau ms. — L'ouvrage est terminé par le *Lapidaire*, et une délicieuse miniature placée en tête représente la boutique d'un joaillier au temps de Louis XI. C'est dans ce traité qu'on voit « *Comment le rubis est syres de toutes pierres précieuses* », comment la pierre de diamant n'est composée que de *escume d'eau;* comment encore il naît « en la septentriònale partie de Ynde où les eaux se rassemblent et muent en cristal. » Le *Lapidaire*, du reste, n'est pas exclusif dans ses théories; car, selon lui : « le diamant croist aussi de la rosée du ciel, en diverses montaignes. » Que d'efforts de l'intelligence, et que d'observations il a fallu pour en venir de ces rêves poétiques aux expériences de Lavoisier et au système du savant Haüy !

Astruc. Conjecture sur les Mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la *Genèse*, avec des remarques qui appuient ou qui éclaircissent ces conjectures. *Bruxelles* et *Paris*, 1753, 1 vol. in-12.

Livre singulier et paradoxal, devenu rare.

B

Baer (F. C.). *Essai historique et critique sur l'Atlantique des anciens*, dans lequel on se propose de faire voir la conformité qu'il y a entre l'histoire des Atlantiques et celle des Hébreux. 2me édit., avec 2 cartes géographiques, 1 vol. in-8o.

Bagatta (Bonifacius). Admiranda orbis christiani. *Venetiis*, 1680.

Banier (l'abbé). Dissertation sur les Pygmées. Voyez les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Bastard (comte Auguste de). Peintures des manuscrits, in-fol.

On trouve dans ce livre splendide diverses figures d'animaux reproduites avec une rare habileté.

Beausobre (Nic. de). Histoire critique de Manès et du manichéisme. Amsterdam, 1734, 2 vol. in-4°.

Il y a dans ce savant ouvrage, devenu assez rare, des renseignements sur la cosmographie admise par certains gnostiques. Nous nous contenterons de citer une de ces données poétiques : l'Omophore, le génie de la terre, porte le globe sur ses épaules ; c'est la fatigue qu'il ressent de temps à autre qui est cause des tremblements de terre ; le soleil et la lune ne sont autre chose que les voitures des âmes.

Bède. Les sept Merveilles du monde.

Beauveau (Jean de), évêque d'Angers. De la figure et imaige du monde, 1479, ms. de la Bibl. du roi.

Beauvoys (de) **de Chauvincourt.** Discours de la Lycanthropie ou de la transmutation des hommes en loups. Paris, 1599, in-8°. Ouvrage très-rare et fort curieux.

Belleforest. Cosmographie de 1 vol. in-fol.

Né en 1530, mort en 1583, Belleforest a donné plus de cinquante ouvrages sur différentes matières.

Bergier de Xivrey (Jules). Traditions tératologiques, ou récits de l'antiquité et du moyen âge en Occident, sur quelques points de la fable, du merveilleux et de l'histoire naturelle, publ. d'après

plusieurs manuscrits inédits grecs, latins et en vieux français. Paris, Imp. roy., 1836, 1 vol. in-8°.

C'est certainement l'ouvrage le plus complet qui ait paru sur cette matière; l'auteur a introduit dans son livre quatre précieux traités, dont nous produirons ici les titres :

De monstris et belluis, d'après le ms. lat. du dixième siècle, appartenant à M. le marquis de Rosambo.—*Lettre d'Alexandre le Grand à Olympias et à Aristote, sur les prodiges de l'Inde, extraite du pseudo-Callisthène*, d'après les *mss. gr. de la Bib. du roy, n°* 1685 de l'ancien fonds et 113 du supp., traduite en français. — *Merveilles d'Inde*, extraites du roman d'Alexandre, par Jehan Wauquelin, d'après le ms. en vieux français, n° 7518. — *Proprietez des bestes qui ont magnitude force et pouoir en leurs brutalitez*, extraites d'un roman d'Alexandre, anonyme, d'après l'ancien ms. de Saint-Germain-des-Prés, n° 138.

M. Bergier de Xivrey a fait précéder ces divers traités de curieux prolégomènes et de notes savantes. Selon nous, c'est surtout au premier et au dernier des traités reproduits dans les *Traditions tératologiques* qu'il faut s'attacher pour avoir des notions exactes sur l'histoire naturelle du moyen âge : les deux autres rentrent trop évidemment dans le champ de la fiction.

Bertrandon de la Brocquière. Voyages. Ms. de la Bibl. du roi.

Entre autres merveilles, le bon seigneur vit non loin de Damas la maison de Caïn. Caïn s'était retiré au pays de Nod ou de Naïd ; mais il n'est resté parmi les hommes aucun souvenir de ce pays, dont la dénomination vient du mot *nad*, errant. Le fratricide y bâtit la ville d'Anuchta, qui est restée cachée à tous les voyageurs.

Bibliothèque de l'école des Chartes, Paris, 1840 à 1843.

On trouve dans le premier volume de ce savant recueil, un curieux article de M. Lenoble sur l'*Hortus deliciarum*, espèce d'encyclopédie du moyen âge, composée, au douzième siècle, par Herrade de Landsberg, abbesse de Hohenbourg en Alsace. Le livre d'Herrade offre les détails les plus variés sur la cosmographie fantastique de cette période.

On remarque, entre autres, plusieurs peintures qui représentent la conflagration des cieux et du monde, la résurrection, le jugement dernier et enfin l'enfer. Cette dernière, dit le recueil auquel nous empruntons ces renseignements, est remarquable par son analogie frappante avec la tentation de saint Antoine, par Callot. Une circonstance aussi singulière surprend au premier abord; mais elle s'explique lorsqu'on songe que Callot, étant de Nancy, aura facilement pu prendre connaissance du *Hortus deliciarum*, réfugié de son temps soit à Saverne, soit à Molsheim.

Bibliothèque académique, publ. à Berlin.

On trouve dans ce recueil plus d'un détail rentrant dans le sujet qui nous occupe : on y examine sérieusement quelques êtres de la hiérarchie céleste, auxquels l'antiquité judaïque attribuait une figure fantastique. Selon Michœlis, par exemple, les *chérubins* sont les chevaux du char tonnant; si l'on accepte l'opinion d'Ezéchiel, ils sont tout semblables à l'homme; les chérubins qu'on voyait sculptés sur les murs du temple avaient tout à la fois la figure de l'homme et celle du lion; ceux qu'il aperçut près du fleuve Chabor avaient quatre figures. Il y avait aussi des chérubins à tête de serpent. C'est dans le même ouvrage qu'on peut lire l'histoire de l'âne de Balaam, qui vit toujours et qui fut créé le premier jour de la formation du monde.

Boillot Lengrois (Jos.). Nouveaux poutraitz et fig. de termes pour user en l'architecture, composez et enrichiz de diversité d'animaulx repré-

sentez au vray, selon l'antipathie et contrariété naturelle de chacun d'iceulx. Lengres, 1592, in-fol. fig.

Bonnet (Jehan). Les Secrets naturiens selon les plus grands philosophes, compilés par Jehan Bonnet. 1 vol. in-fol., sous le nº 6866.

Ce beau ms. de la Bibliothèque du roi provient de la librairie du seigneur de La Gruthuyse. L'auteur était à peu près inconnu, je crois, avant l'article que lui a consacré M. Paris, dans le tome II de son excellent Catalogue. Voilà ce qu'il en a dit (en faisant toutefois nos réserves personnelles, puisque les Secrets naturiens avaient été cités par nous depuis plusieurs années). « Ce Jehan Bonnet n'a été connu d'aucun critique; son ouvrage est cependant loin d'être à dédaigner. Il traite de toutes les questions d'histoire naturelle, et il y joint la solution de plusieurs problèmes d'ordre moral..... La philosophie de Jehan Bonnet est présentée dans un cadre romanesque : le sage Timeo veut initier Placide, fils de roy, dans la connaissance de tous les secrets naturiens, et Placide lui oppose des objections que Timeo ne manque pas de résoudre : si notre auteur a beaucoup traduit des anciens, il a dû souvent ajouter aux sentences des autres philosophes. » Le nom de ce novateur du quinzième siècle rappelle tout naturellement le nom de l'auteur de la Palingénésie naturelle : il est assez curieux de voir, à trois siècles de distance, deux hommes portant le même nom, qui se sont occupés des mêmes objets, dans un ordre d'idées bien différent.

Burigny. Dissertation sur les origines fabuleuses. — Dissertation sur le goût du merveilleux, tome XXXIX et XL des Mém. de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Brunetto Latini. Le *Trésor*. Voy. *Manuscrits français* de la Bibl. roy., par P. Paris, tome IV.

Les curieux trouveront là une appréciation exacte des divers mss. de Brunetto que possède la Bibl. roy. On annonce comme devant paraître parmi les *Documents inédits* publ. par le ministère de l'instruction publique, une édit. du *Trésor :* elle a été confiée aux soins éclairés de M. Libri, et comblera certainement une lacune dans l'histoire de la science. Cette encyclopédie a été traduite en italien, 1533, sous ce titre : *Tesoro di M. Brunetto Latini, Fiorentino, precettore del divino poeta Dante.*

Brown (Thomas). Essai sur les erreurs populaires, ou Examen de plusieurs opinions reçues comme vraies, qui sont fausses et douteuses. Paris, 1738, 2 vol. in-12.

Nous ne connaissons pas le traité original; mais lorsque la traduction de cet ouvrage parut, il y a déjà plus d'un siècle, elle rendit d'éminents services. Le chevalier Thomas Brown était un médecin estimé, qui procédait avec un esprit sévère de critique. Néanmoins, l'étude de l'histoire naturelle n'était pas assez avancée de son temps pour qu'il pût renverser tous les préjugés populaires qui circulaient encore. On lira avec plaisir les chapitres où il traite de *la représentation du Pélican, des Syrènes et des Licornes, des Mandragores de Lia,* etc., etc. Il combat pied à pied les idées superstitieuses qui se rattachent à ces créatures ou à ces productions; mais, loin de multiplier les merveilles du monde fantastique que nous essayons de décrire, l'écrivain anglais fait un dernier effort pour dissiper ces souvenirs mourants du moyen âge; et, grâce à une observation sévère, il réussit presque toujours.

Bullet. Dissertation sur la mythologie française et sur plusieurs points curieux de l'histoire de France. Paris, 1771, 1 vol. in-12.

Le même. Dissertation sur la fée Mélusine.

C

Cardanus (Hieronymus). De rerum varietate. Basileæ, 1557. 2 vol. in-8°, avec portrait.

Bien que nous ayons fait entrer cet auteur si original dans la bibliographie des sciences occultes, il doit nécessairement reparaître ici, et le traité que nous citons parmi ses 10 vol. in-fol. offre plus d'un fait curieux dans l'ordre des recherches qui nous occupent. Nous citerons, à propos de cet esprit audacieux, quelques mots d'un savant qui le caractérisent admirablement. « Philosophie, physique, médecine, mathématique, astronomie, histoire naturelle, rien ne lui a échappé; il a cultivé toutes les sciences, et les a toutes perfectionnées. Il osa seul secouer entièrement le joug, et déclara la guerre à toute l'antiquité. Telesius et Patriz n'avaient fait qu'attaquer Aristote sous la bannière de Parménide et de Platon : Cardan méconnut toute autorité et ne voulut que sa propre intelligence pour guide... Ce hardi réformateur, qu'aucune barrière n'arrêtait, croyait pouvoir obtenir tout ce qu'il demandait au ciel, le 1er avril de chaque année, à huit heures du matin. » *Cardani opera,* tom. I, p. 28 *de vit. prop.*

Cardoso. *Agiologio Lusitano*. Lisb., 1657. 3 vol. petit in-fol.

Dans ce vaste répertoire des légendes portugaises, il y en a plusieurs qui se lient à notre sujet. Telle est celle consacrée à Isabelle de Jésus. Pendant que son mari navigue sur les mers de l'Inde, dona Isabelle fait vœu de chasteté, et elle supplie Dieu, dans le cas où son vœu serait agréé, de faire croître un arbre dans le beau verger qui est près de sa demeure. Tout à coup un merveilleux palmier s'élève dans ce jardin pour rester verdoyant pendant nombre d'années, et jusqu'au retour de l'époux.

Catelan (L.). Histoire de la Nature, chasse, vertus, propriétés et usages de la Lycorne. Montpellier, 1624, in-8o.

Cecco d'Ascoli. L'Acerba, poëme.

Cecco d'Ascoli fut certainement le plus malheureux des astrologues et des cosmographes de cette période, car il fut brûlé en 1327, âgé de soixante-dix ans. Dans son Commentaire sur la sphère de *Sacrobosco*, dit le savant Ginguené, « il avait écrit que par le moyen de certains démons qui habitaient la première sphère céleste, on pouvait faire des choses merveilleuses et des enchantements. » L'*Acerba* est un traité en cinq livres, divisés chacun en un assez grand nombre de chapitres. Le premier livre traite du ciel, des éléments et des phénomènes célestes ; le second, des vertus et des vices; le troisième, de l'amour, et ensuite de la nature des animaux et de celle des pierres précieuses; le quatrième contient des questions ou problèmes sur divers points d'histoire naturelle... Le tout est écrit en sixains, d'un style sec, dur, dépourvu d'harmonie, d'élégance et de grâce, et de plus, tout rempli de ces rêveries astrologiques qui étaient la passion favorite de l'auteur et le conduisirent à sa perte.

Voy. *Histoire litt. d'Italie*. Tome II, p. 293 et 313.

C'est le Secret de l'histoire naturelle, contenant les merueilles et choses mémorables du monde, et signantement les choses monstrueuses, qui sont trouuées en nature humaine, selon la diuersité des païs, contrées et régions. — Ensemble de toute manière de bestes terrestres, volatiles et aquatiles, et aussi des arbres, herbes, fruicts, pierres, fontaines et ingenieux laberinthz et divers trésors cachez in *cauernis terræ* par l'astuce et cautelle diabolique, ainsi que le tout est amplement escript et récité par les tres excellents et expérimentez philosophes naturelz, Pline, Solin, Démo-

crite, Erodote, Orose, Ysidoire et le docteur Geruaise; lequel livre pour la copiosité et diuersité des choses admirables contenues en iceluy, il est sur touz aultres delectable et aux lisans moult solacieux. Paris, Kervér. 1 vol. petit in-4o goth.

Ce curieux volume, sans nom d'auteur, fait partie de la réserve à la Bibl. roy.

Cogulludo (F. Diego Lopez). Historia del Yucathan.

C'est à la page 493 de cette curieuse relation fort peu consultée, que se trouve l'histoire du cheval de Cortez. M. de Waldeck a donné, il y a peu d'années, un grand ouvrage in-fol. sur le Yucatan, dans lequel sont figurées des représentations d'animaux fantastiques qui indiquent quelles étaient les idées des anciens Américains à ce sujet, et le genre de symbole qu'on doit s'attendre à trouver dans leurs antiques sculptures.

Cosmographie (la) de Jean Alfonse, achevée par Raulin Sacalart, 1545. Réimp. plusieurs fois.

Ce beau ms. de la Bibl. du roi est un des traités les plus complets qui existent sur la matière, mais il est trop avancé pour renfermer rien de bien curieux sur la géographie fantastique du moyen âge.

Court de Gebelin. Le Monde primitif. Paris, 1778, in-4o.

Pour donner un unique échantillon de la manière dont l'auteur explique les dénominations primitives de l'histoire naturelle, nous transcrirons ici quelques lignes de son curieux ouvrage. « Alouette.» Les Latins nous apprennent que ce mot était gaulois et qu'il se prononçait *alauda*. C'est donc le mot *al-aud*, un chantre, un musicien, d'où vint aussi l'oriental *al-aud*, instrument de musique, dont nous avons fait le luth; les Bas-Bretons appellent encore l'alouette *huidé*, et les Gallois *hé-*

dydd; tout cela de la racine primitive, conservée aussi dans l'hébreu *hwid*, oiseau, d'où le verbe *hud*, chanter, dont vint également *ode*, qui dans l'origine désignait une chanson, un air. Cette famille, totalement inconnue jusqu'à présent, ainsi qu'une multitude d'autres, est cependant aussi intéressante que nombreuse. »

Voyez le *Plan général du Monde primitif, à la fin des Allégories orientales*, p. 47.

CROFTON CROKER. Fairy, legends, and traditions of the South of Ireland (the family library). London, 1634, in-18.

CYRANO DE BERGERAC (OEuvres de).

On nous saura gré de transcrire ici quelques lignes du spirituel Ch. Nodier. « Voltaire a rangé Cyrano de Bergerac au nombre des fous, avec cette autorité magistrale qui s'attachait à toutes ses paroles, et dont l'influence a été si féconde en résultats. « Il mourut fou, dit-il, et il était déjà fou quand « il fit le *Voyage dans la lune*. » Voltaire était certainement fort compétent sur cette question, car il avait pris Micromegas dans le *Voyage de la lune*, où Fontenelle avait pris les Mondes, et le bon doyen Swift les Voyages de Gulliver. »

D

DEMESMAY (Auguste). Traditions populaires de la Franche-Comté. Paris, 1838, 1 vol. in-fol.

On trouve dans cet ouvrage intéressant de curieux détails sur la *Dame verte*, le *Tilleul enchanté* de Pontarlier, les *djins* des *Noirmonts*. Mais il faut avouer que ces êtres merveilleux rentrent plus essentiellement dans le domaine de la féerie que dans celui de l'histoire naturelle fantastique.

DENON. Voyage en Egypte. Paris, in-8°.

On y lit cette étrange définition des causes de la foudre.

« Le général Desaix questionnant un homme de loi sur le tonnerre, il lui répondit avec la sécurité de l'assurance : « On sait très-bien que c'est un ange, mais il est si petit qu'on ne l'aperçoit point dans les airs ; il a cependant la puissance de promener les nuages de la Méditerranée en Abyssinie, et, lorsque la méchanceté des hommes arrive à son comble, il fait entendre sa voix, qui est celle du reproche et de la menace ; et, pour preuve que la punition est à sa disposition, il entr'ouvre la porte du ciel, d'où sort l'éclair ; mais, la clémence de Dieu étant toujours infinie, jamais dans la haute Egypte sa colère ne s'est autrement manifestée. » On est toujours émerveillé d'entendre un homme sensé, avec une barbe vénérable, faire un conte aussi puéril. Desaix voulut lui expliquer différemment ce phénomène ; mais il trouva cette explication si inférieure à la sienne, qu'il ne prit pas même la peine de l'écouter. »

Descrizione de' cieli, della terra, e degli elementi. — Ms. in-4o de la Bibl. du roi, sous le numéro 1410. Avec miniatures.

C'est un poëme dont l'abbé Marsand ne semble pas faire grand cas.

Dictz (les) des bestes et aussi des oyseaulx, novellement imprimé à Paris, en la rue neufve notre Dame, à l'escu de France. Pet. in-8o goth., fig. en bois.

Didron. Histoire du Diable, 1 vol. in-4o avec de nombreuses fig.

Digby (K.). Mores catholici, or eages of faith. London. Dolman, 1839. — 9 vol. in-16.

Diogenes (Antonius). Les vingt-quatre Livres des choses incroyables de l'île de Thulé, extraits de la bibliothèque de Photius, et traduits en français par J. B. C. Grainville.

Voy. le Magasin encyclopédique, 2e année (1796),

tome II, p. 265. C'est sans contredit le plus ancien des romans fantastiques : bien qu'on ne puisse pas affirmer d'une manière positive à quelle époque cet auteur vécut, on peut conjecturer que ce ne fut pas longtemps après Alexandre le Grand. Voy. ce qu'il dit des habitants du pôle, des nuits sans fin qui attristent ces régions, etc., etc.

Disputation (la) de l'Asne contre frère Turmeda sur la nature et noblesse des animaux ; faite et ordonnée par le dict frère Anselme, en la cité de Thunics, l'an 1417. A Lyon, chez Jaume Jaqui. (S. d.) vers 1540, in-16, fig. en bois.

Dobenek (F. L. Ferdin. von). Des Deutschen Mittelalters Volksglauben und Heroensagen. Berlin, 1815, 1 vol. in-12.

Ce vol. publ. par Jean Paul renferme de nombreuses indications sur les traditions germaniques relatives à divers animaux merveilleux.

Dorfeuille. Dissertation sur l'existence des dragons, an VII.

Nous n'avons pas lu cet opuscule; il est cité par M. Jouyneau Desloge, Mém. de l'Académie celtique.

Dubois (l'abbé J. A.). Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde. Paris, Imp. roy., 2 vol. in-8o.

Cet ouvrage si impartial et si consciencieux ne figure ici que pour compléter en quelque sorte les détails que nous rassemblons sur le *Monde merveilleux*. D'ailleurs, de même qu'il est arrivé, au moyen âge, que l'*Hitopadessa* a fourni à Jean de Capoue ses apologues, de même il a pu se faire que quelques-unes des grandes conceptions de la cosmogonie indienne se soient glissées en Europe. On trouvera dans l'abbé Dubois la description du *Souarga*, lieu de délices habité par des dieux du second ordre ; c'est là que s'élève le magnifique

kalpa, l'arbre aux fruits d'or, qui a une si grande similitude avec l'*arbor vitæ* du Paradis terrestre; la vache *Kamadenou* y donne perpétuellement son lait délicieux. Voy. tome II, p. 425.

Dumas et Dauzats. Voyage au mont Sinaï. Paris, 2 vol. in-8°.

Selon Bechara, le guide de MM. Taylor et Dauzats, la terre est carrée et le mont Sinaï est au milieu. T. II, p. 86. On voit qu'il est resté quelque chose des idées cosmographiques de Cosmas jusque dans ce siècle. Un voyageur, dont nul ne saurait contester la rare faculté d'observation, le colonel de Jancigny, nous a dit souvent que la croyance populaire des Hindous était sur ce point analogue à celle que nous venons de citer, l'univers est fermé. Au moyen âge, du reste, Gervais de Tilbury n'était pas plus avancé.

Dubot (Claude). Histoire admirable des plantes et herbes esmerveiables et miraculeuses en nature: mesme d'aucunes qui sont vrais zoophytes ou plantes animales, plantes et animaux tout ensemble, pour avoir vie végétative, sensitive et animale; avec leurs portraits au naturel. 1605, pet. in-8°.

Duteil (Camille). Dict. des hiéroglyphes. Bordeaux, 1841. 1re partie.

E

Eleutherius (Aug.). De Arbore scientiæ boni et mali, ex qua Adamus mortem comedit. 1561, 1 vol. in-8.

Eckstein (le baron d'). Le Catholique, Paris, 1827-30.

Voir, dans cet intéressant recueil, tout ce qui est relatif aux traditions indiennes, germaniques et irlandaises; entre autres, dans le tome XV, un article intitulé: Des montagnes, des forêts, des lacs et des plaines de l'Irlande ancienne.

Eximenès (François). Le livre des Angèles, mss. de la Bibl. du roi, sous le nº 6846, in-fol. magno.

« Le livre des Anges fut imprimé plusieurs fois en catalan, en espagnol et en français. L'édition de Genève, 1498, passe pour le premier ouvrage sorti des presses de cette ville. Eximenès le divisa en cinq livres. Le premier, formant six chapitres, traite de la nature des anges; le second forme dix-sept chapitres et traite des diverses hiérarchies angéliques; le troisième traite du service des anges et comprend cinquante-neuf chapitres; le quatrième traite de leur création et de leurs victoires sur les démons; il comprend cinquante-cinq chapitres; enfin, le cinquième livre est entièrement consacré à saint Michel; il est formé de cinquante chapitres. » V. *P. Paris*. Il y a dans ce volume de curieux renseignements sur le Paradis terrestre.

Erro (don Juan Bautista de). El Mundo primitivo, o examen filosofico de la antigüedad y cultura de la nacion Bascongada. Madrid, 1815, in-8º.

C'est l'ouvrage où les idées curieuses conservées par la cosmogonie basque sont exposées avec le plus de netteté : les noms des contrées célèbres dont parle l'Ecriture, ceux de ces grandes cités primitives, qui auraient pu facilement jouer un rôle dans notre cosmographie, y sont expliqués d'après des étymologies tirées de la langue escuara ou euscara. On y trouve de plus une carte où est clairement marquée la place du *Paradis terrestre*. Don Juan Bautista de Erro prouve, en outre, que la langue primitive et par conséquent la langue parlée dans ce paradis terrestre ne fut autre chose que l'euscara.

Estienne (Henry). L'Introduction au Traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou Traité préparatif à l'Apologie pour Hérodote, par Henri Estienne, imprimé par lui-même, 1566, in-8º. C'est la bonne édit.

F

Farinator de Vyena (Mathias). Lumen animæ.
Il y a trois édit. de ce singulier ouvrage sous les dates de 1477, 1479, 1482. Cette dernière se trouve à Oxford. Le livre de Farinator est un des plus complets à consulter sur la zoologie fantastique du moyen âge. Outre la peinture obligée des dragons, des sirènes, des unicornes, il parle d'une foule d'autres créatures qu'on voit figurer rarement dans les encyclopédistes de cette période. C'est là qu'on trouve la description de l'*orasius*, le plus bel animal de la nature. Le nisus, le cacus, l'éale, le galander, le leontophonus, etc., ont aussi leur originalité.

Fazio degli Uberti. Dittamondo.
C'est une encyclopédie en vers, dans laquelle l'auteur suit en histoire naturelle Pline et Solin. Voy. ce que dit l'abbé Marsand sur cet auteur.

Floquet. Histoire du privilége de saint Romain. Rouen, 2 vol. in-8°.
On trouve dans cet excellent livre des détails curieux sur la bête fantastique que fit périr saint Romain.

Franciscus Monachus. Epistola de orbis situ ac descriptione, qua de præsbyteri Johannis ditione, deque terrestri situ disserit. Antverpiæ, 1565.
La recherche du *Paradis terrestre* n'est pas encore mise en oubli.

Frezier (Améd. Fr.). Relation d'un voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou. Paris, 1716, in-4°.
On y voit que dans le dix-huitième siècle la figure monstrueuse de la tarasque était en usage à Lima aussi bien qu'en France.

Fournival (Richard de). Le Bestiaire d'amour. *Voy.* Richard.

G

Gauttier d'Arc. Introduction aux Mille et une Nuits, contes arabes, trad. en français par Galland, édit. in-8°, publ. en 1822.

Dans cette édition, qui a été augmentée par l'orientaliste que nous venons de citer, de plusieurs contes traduits pour la première fois, il y a une appréciation pleine de justesse et de goût du genre de merveilleux qu'on doit s'attendre à rencontrer dans les Mille et une Nuits. « La mythologie des génies, qui fait la base des Mille et une Nuits, est entièrement dans le système de la théologie brahmanique. D'après ce système, que les Musulmans auront emprunté en recevant ces contes, les *daivadi* (les *div* des Persans), sont évidemment d'une nature inférieure à celle des dieux, et soumis à toutes les fragilités humaines, sans néanmoins avoir un corps qui soit perceptible à nos sens. Ils sont chargés de la garde des villes, des champs et des villages. Des temples leur sont élevés ; on célèbre même encore aujourd'hui en leur honneur des fêtes et des sacrifices dans lesquels on immole des coqs et des chèvres. Les génies du sexe féminin portent le nom de *pyrari* (on reconnaît ici les péris), sortes de bonnes fées dont on implore la protection contre les *daiveri* ou les mauvais génies, et les *asouri*, géants malfaisants. Il est donc évident que l'antique religion de l'Hindoustan a servi de base à la création de nos contes orientaux ; il ne nous serait pas difficile de prouver que c'est aussi à cette antique contrée que se rapportaient divers usages sur lesquels l'intrigue de ces contes est fondée, et que le traducteur arabe n'a pas pu en conséquence faire disparaître pour substituer les mœurs de son pays à celles de l'Hindoustan. Dans la description de quelques contrées dont il était impossible de changer le tableau, l'on retrouve les produits, la topo-

graphie et la zoologie soit du continent de l'Hindoustan, soit de l'île de Ceylan, soit des îles de l'archipel indien. » Voy. p. 22 et suiv.

Gervais de Tilbury. Otia imperialia, libri tres. On donne quelquefois à cet ouvrage les titres suivants : *Mappa, sive descriptio mundi*, ou *De mirabilibus orbis*. Gervais de Tilbury mourut vers 1218. Voy. Daunou, hist. litt. de la France.

Gervais de Tilbury renferme une description détaillée des stryges et des lamies.

Goerres. Volksbücher.

Livre trop peu connu hors de l'Allemagne.

Goujon (le père). Voyage en Terre-Sainte.

Il rapporte, de même que Manesson Mallet, comme quoi l'on conservait de son temps dans le monastère de Sainte-Catherine, au mont Sinaï, la racine desséchée du buisson ardent au milieu duquel Dieu parla à Moïse. Le même voyageur prétend que l'on montrait encore, à la fin du dix-septième siècle, le figuier maudit par J.-C. : il n'en vit que la place.

Goro di Stagio Dati. *La Sfera*, ms. de la Bibliothèque de l'Arsenal.

C'est une espèce d'encyclopédie ; elle traite à peu près des mêmes matières que celles qui sont contenues dans le *Trésor*. La première édition parut à Florence en 1482.

Graindorge. Traité de l'origine des Macreuses, par Graindorge, et mis en lumière par Thomas Malouïn. Caen, Jean Poisson, 1680, in-8°. Livret fort rare.

Grandes et recreatives prognostications pour cette présente année 081145000470, selon les promenades et beuvettes du Soleil par les douze cabarets du zodiaque, et envisagements des conjonctions copulatives des planètes, par maître Astrophile le roupieux, intendant des affaires de Saturne,

grand eschanson de Jupiter, premier escuyer du dieu Mars, maistre chartier du Soleil, premier valet de la garde-robe de Cypris, porte-caducée de Mercure, garde des sceaux de la Lune, et très-grand contemplateur des éphémérides Bourrabachales. Dédié aux beaux esprits. Sans lieu ni date, pet. in-8o de 31 p., pièce rare, que l'on suppose être de la fin du seizième siècle. On voit que le seizième siècle s'égayait déjà aux dépens des astrologues.

Grégoire de Tours. Histoire des Francs, trad. par MM. Guadet et Taranne, 4 vol. in-8o.

Nous introduisons ici le vieil historien, parce qu'il est le premier qui ait parlé (du moins nous le supposons) du *loir* et du *serpent d'airain* qui garantissaient la cité de Paris des deux espèces d'animaux que nous venons de nommer; ils la préservaient également de l'incendie. Il y a eu du reste, dans l'antiquité et dans le moyen âge, plusieurs simulacres d'insectes et d'animaux qui ont joui d'une réputation presque fabuleuse ; tels étaient les oiseaux d'or de l'empereur Léon, qui chantaient; les oiseaux d'airain de Boëce, qui chantaient également et que leur inventeur était parvenu à faire voler; tels étaient encore les nombreux serpents faits de la même matière, qui rampaient et sifflaient; et si on le veut bien aussi, la fameuse mouche présentée à Charles-Quint, par Jean de Monte Real. Tout cela est bien loin des oiseaux chanteurs dus à l'ami de Vaucanson, Jacquet Droz, que l'on a confondu à tort dans un ouvrage récent avec son neveu, l'habile et savant directeur de la Monnaie ; Jacquet Droz était parvenu à simuler la vie, et à obtenir des effets vraiment fantastiques.

Grimm. Deutsche mythologie.

On trouve dans ce savant ouvrage mille détails sur le monde fantastique des Allemands, qu'on chercherait vainement ailleurs.

Guérin Mesquin. Le roman du preux et vaillant Chevalier, trad. de l'italien en francoys, par François de Cuchermois. Lyon, 1530, in-fol. Rare.

Guillaume. Les Merveilleuses aventures de maistre Guillaume, en son grand voyage des Indes. Lyon, 1610, in-8°.

Comme le fait très-bien observer M. Ternaux, c'est un voyage imaginaire.

Guy de Lagarde. Histoire et description du Phénix. Paris, 1550.

Tous les érudits connaissent celle qui a été donnée par Pellicer.

H

Habicot (Nicolas). Dissertation sur les ossements du géant Teutobochus, roi des Cimbres. 1613.

D'après l'opinion du docte Nicolas Habicot, Teutobochus n'aurait pas eu moins de 25 pieds de haut. On sait du reste que les os du personnage fantastique, inventé par Mazurier au dix-septième siècle, ont été présentés au mois de septembre 1842 à l'Académie des Sciences, et qu'on les a reconnus comme appartenant au genre des mastodontes.

Hénin de Cuvillers (Baron d'). Archives du magnétisme animal. Paris, 1822.

Il y a dans le troisième volume un article étrange intitulé : Pouvoir de l'instinct et de l'intelligence parmi les plantes, pouvoir de l'instinct et de l'intelligence dans le règne minéral, pouvoir de l'instinct et de l'intelligence dans les cristallisations.

Herbelot (Barth. d'). Bibliothèque orientale. Maestricht, 1776, in-fol. avec supp. — La même, La Haye, 1777, 4 vol. in-4°. (*C'est la meilleure édit., mais il faut s'assurer si l'on trouve dans le tome IV les précieuses additions de Schultens, qui n'ont été données qu'en* 1782.)

Il suffit de lire attentivement la Bibliothèque orien-

tale de d'Herbelot pour admirer l'inépuisable richesse d'imagination qui a enfanté la *Cosmographie fantastique* des Arabes, des Persans et des Turcs. Le seul article *Dunia,* le monde, en fournit un merveilleux échantillon. C'est dans ce vaste répertoire qu'on peut se convaincre de l'influence exercée jadis par le monde oriental sur le monde de l'Occident. C'est ainsi, par exemple, que si nous examiminons d'où nous vient le mythe de la fontaine de Jouvence qui entraîna Ponce de Léon vers la Floride, nous retrouvons ici cette origine. La fontaine d'*Ilia*, d'*Eli* ou de *Kheder* est à l'extrémité du *Mod'hallam*, la mer obscure et ténébreuse, dans une sombre région appelée *Dolmat;* c'est là que le prophète but à longs traits l'eau de cette fontaine de vie qui le rendit immortel. Voulez-vous savoir les mystères du *Monde préadamite?* lisez d'Herbelot. *Dambac* commandait à des peuples qui avaient la tête plate, et que les Persans appellent pour cette raison *Nyon Fez* demi-têtes; ils habitaient l'île de Mousham, l'une des Maldives, et lorsque Adam vint dans l'île de *Serendib* ou de *Ceylan*, ils se soumirent à lui. Mais désirez-vous connaître le lieu où notre premier père a trouvé sa sépulture? C'est à *Magarat al Conouz*, caverne située dans le Paradis terrestre, sur la montagne des Enfants de Dieu. *Rocail*, le fils d'Adam, est devenu son ministre, et construit un sépulcre, où des automates, qu'animent certains talismans, exécutent, dans un sombre silence, ce que font des hommes vivants. Vous n'aurez pas une juste idée de ce que pouvaient les anciens hommes, si vous n'examinez le *Sedd Jagioug'v Magiouc*, le mur gigantesque de Gog et de Magog, qu'on attribue à un Escander plus ancien que l'Alexandre macédonien, et qui a été élevé pour resserer les nations hyperboréennes au delà du Caucase. C'est à l'article Nembrod, le *révolté contre Dieu*, le constructeur de la tour de Babel, que se trouvent rassemblées les merveilles de la cosmographie fantastique. Elles s'éteignent

cependant devant celles du *Giannistan*, le royaume des génies ; c'est là que se présente le *Badiat al ginn*, le désert des fées ou des démons, et le *Badiat Goldar*, le désert des monstres. Le *Sarfar*, le vent froid et glaçant de la mort, n'y souffle pas. Dans *Schadou Kiam*, la ville admirable de la contrée des génies, se trouvent rassemblés tous les enchantements que peut rêver une imagination orientale. C'est dans une de ces belles contrées féeriques que vit *Schah Keheran*, le roi des joyaux, avec la reine des pierres précieuses : celle-ci attire les autres pierres par ses vertus magnétiques, comme le *mahizer* ou le poisson d'or attire les autres poissons. C'est sans doute de cette merveilleuse contrée que venait la pierre enchâssée dans l'anneau de Salomon, et où ce sage monarque voyait tout ce qu'il voulait savoir. Désirez-vous connaître quelques-uns des animaux fantastiques de l'Orient ? Ici encore les descriptions ne vous feront pas défaut. Vous remarquerez d'abord le *simorg*, l'oiseau fabuleux, semblable au griffon. Le *simorg-anka* habite la montagne de Kaf ; il est démesurément gros, et parle à ceux qui l'interrogent ; il a vécu plusieurs révolutions de siècles écoulés avant Adam. Le *soham* est le prototype des *hypogriffes*, comme *l'eg'deha* est celui des dragons orientaux. Dans le *Maoun*, le troisième ciel, il y a des anges qui ont la figure de *kerkes*, c'est-à-dire de vautours, et les chimères de l'antiquité sont représentées par les *goules* et les *afriets*. Mais que sont ces choses extraordinaires, devant celles que Dieu fit naître dans le jardin d'Eden ? « Il y créa ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, et ce qui n'est jamais entré dans le cœur de l'homme. » Devant tant de merveilles l'esprit s'humilie, et il faudrait sans doute, pour les comprendre toutes, être initié au *bialban*, à la langue des êtres qui habitaient l'univers avant Adam.

Herodoti halicarnassæi historiarum libri IX, et

excerpta ex Ctesia ab Hen. Stephano. Gr. excudebat H. Steph. 1570.

On peut consulter la version lat. donnée par Henri Estienne, ou se servir du texte et de la version de Jos. Schweighæuser, Strasb. 1816, 12 vol. in-8°. A propos de la rondeur de la terre, Hérodote parle de cette opinion; c'était de son temps un bruit commun et vague, qui devait venir de l'Inde ou de l'Egypte. Dans les Vedas il est dit que la terre a la forme d'un œuf. Voy. Melpomène, liv. IV.

Herrade de Landsberg. — Hortus deliciarum. Voy. *Bibl. de l'école des Chartes.*

Hildeberti et Marbodii Opera, ex edit. Ant. Beaugendre, benedict. Parisiis, 1708, in-fol.

Le principal ouvrage de Marbode est le livre des pierres précieuses, *liber de Gemmis*, consacré à décrire les vertus médicales et magiques de différents minéraux. « Le livre de Marbode, dit avec raison M. Ampère, a été traduit de bonne heure en vers français, et a servi de type aux *Lapidaires* du moyen âge. » Cet auteur écrivait dans le onzième siècle. Voy. Marbode.

Histoire miraculeuse et très-certaine envoyée à frère André de Sainte-Marie, Evesque de Cochin, en laquelle est rapporté qu'és Indes de Portugal se trouve un homme marrié, âgé de 380 ans, lequel a été marié huict fois; à qui par deux fois les dents sont tombées et revenues. Le présent discours imprimé à Salamanca, Naples, Foligne, Bologne, Venise et Milan, traduict d'italien en francois par le sieur Francois de Vezelise. Paris, 1613, in-8°.

Ce titre, extrait de la bibliothèque asiatique et africaine de M. Ternaux-Compans, nous dispense de toute explication; nous dirons seulement que le livre a fait grand bruit en son temps.

Historia del Infante D. Pedro de Portugal, en

la que se refiere lo que le sucedió en el viaje que hizo cuando anduvo las siete partes del mundo, compuesto por Gomez de Santistevan, uno de los doce que llevo en su compania el infante. Valencia, (sans date), 28 p. in-4°.

Je suppose que les voyages de l'Infant don Pedro ont été écrits primitivement en espagnol, quoique j'en connaisse une version portugaise de l'année 1606; dans tous les cas, c'est la chronique castillane qui est devenue populaire. C'est bien à tort qu'on a fait honneur de cette relation fantastique au comte de Barcellos, fils du roi Diniz. Comment se fait-il qu'un des plus nobles héros du Portugal, que le frère du fameux don Henrique, soit devenu, dans cette légende, fils du roi don Pedro? c'est ce que j'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que don Pedro d'Alfaroubeira avait prodigieusement voyagé en Europe et jusque dans l'Orient, et que le peuple de la Péninsule en fit bientôt le principal personnage d'un de ses livres favoris. Nous donnons une courte analyse de celui-ci. Le premier chapitre de l'*Historia del Infante* raconte comme quoi don Pedro de Portugal quitta la ville de Barcellos pour prendre la bénédiction de ses parents, avant de se mettre en route pour visiter les sept parties du monde; il s'éloigne bientôt avec douze personnages, parmi lesquels on compte Garci Ramirez, et ce Gomez de Santistevan, qui doit plus tard écrire la relation de ce prodigieux voyage. Après avoir passé en Espagne, le prince s'en va en Norwége, d'où il part pour Babylone, et pour la Terre-Sainte; la route est étrange, et le véhicule non moins extraordinaire, quatre dromadaires portent quatorze personnes. Après diverses aventures, le prince portugais visite le grand Tamurleque et le prêtre Jean, qui l'accueille, lui et sa suite, avec empressement. Prêtre Jean écrit à Jean II de Castille pour lui faire savoir qu'il est chrétien, et qu'il compte soixante-quatre rois parmi ses vassaux; il a sous

lui douze archevêques et quatre patriarches ; ses domaines s'étendent à six mille lieues ; les Amazones sont ses tributaires, ainsi que les géants qui bâtirent la tour de Babylone. Le prêtre Jean est vraiment un prêtre, mais il ne dit que trois messes par an ; il habite la cité d'Albes, où l'on ne parvient qu'après avoir traversé un pays habité par les géants, et qui a douze lieues de tour ; son palais est revêtu d'un tel éclat, qu'on ne peut le contempler sans que les yeux en souffrent; son fils, l'empereur des Galdras, est toujours à ses côtés. Santistevan met fin à bien des discussions historiques et géographiques, car il déclare que le prêtre Jean est souverain-maître de l'Inde mineur et de l'Inde majeur. On fait voir à l'Infant don Pedro le corps de l'apôtre saint Thomas, qui, bien que mort, se tient droit sur l'autel, et garde en sa main un sarment desséché : doit-on dire la messe, le sarment jette des racines et des feuilles, le pampre verdoyant se charge de fruits, et au moment de la consécration, la grappe est mûre et fournit le vin nécessaire à la communion. Le prêtre Jean vient-il à mourir, c'est le saint qui désigne son successeur du bras vivant qui toucha le Christ. Le voyage de l'Infant dure trois ans et quatre mois; c'est peu pour tant de merveilles.

Historia do Dragão de S. Sylvestre.

Ce ms. portugais était jadis à la Bibl. du couvent d'Alcobaça.

Horst (Jacques). Histoire de la dent d'or de l'enfant Silésien.

Houdan (Raoul de). Voyage d'enfer, ou le Songe d'enfer.

Ms. du treizième siècle, indiqué par le catalogue de La Vallière ; il en cite un autre sous le nº 2712, avec ce titre : *Chest le livre de la voye d'enfer.* Ce dernier ouvrage est inspiré, dit-on, par le premier.

Hubert de Lespine. Description des admirables

et merueilleuses régions loingtaines et estranges nations payennes de Tartarie, et de la principaulté de leur souverain Seigneur, avec le voyage et la pérégrination de la Fontaine de Vie, autrement nommée *Jouvence*. Paris, 1558.

On sait que la fontaine de Jouvence était dans la Floride au commencement du seizième siècle.

Humboldt (Alexandre de). Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent, et des progrès de l'astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles. 5 vol. in-8°, non terminés.

L'illustre voyageur a rassemblé dans ce bel ouvrage la plupart des mythes poétiques qui se rattachent à la découverte du nouveau continent.

Huzard. Notes bibliographiques sur l'ouvrage d'Hortensio Lando, intitulé : Sermoni funebri de' vari authori, nella morte de' diversi animali (par M. Huzard). Brochure d'une feuille in-8°, tirée à un très-petit nombre; elle n'a pas été mise dans le commerce.

I

Image (l') du monde, poëme en vers français, du treizième siècle, in-4°.

Nous empruntons à M. Leroux de Lincy l'excellent article qu'il a publié sur cet ouvrage dans le *Bulletin du Bibliophile :*

« Ce poëme, l'un des plus curieux monuments, le plus important même en son genre qui nous soit parvenu sur l'état des sciences au moyen âge, a été très-célèbre, très-répandu, si nous en jugeons par le nombre infini des manuscrits, tous différents les uns des autres, qui sont arrivés jusqu'à nous. Cette multiplicité de leçons est une des causes pour lesquelles le véritable auteur ne sera jamais connu. Parmi les trouvères qui se nomment comme auteurs du poëme, on cite Gautier de Metz, Osmont,

Gaussoin, Raoul Crisnon. Il est à croire que chacun de ces rimeurs, que je crois avoir nommés dans leur ordre chronologique, a changé, modifié ou augmenté l'œuvre de son devancier, et qu'ils ne sont, ni les uns ni les autres, les premiers traducteurs de l'*Image du monde*, en latin ; car, il est impossible d'en douter, Raban Maure, et son Traité de l'univers; Guillaume de Conches et sa Philosophie naturelle; le Grand et le Petit Monde de Bernard de Chartres, et plus, le poëme latin (Imago mundi), qu'Honoré, scolastique d'Autun, dit qu'ils composèrent aux neuvième, onzième et douzième siècles, tels furent les modèles suivis par les trouvères français auxquels on doit les différentes rédactions de l'*Image du Monde*. Les auteurs latins que nous venons de citer avaient eux-mêmes imité Platon, Aristote, Pline, Solin, Ovide et quelques autres écrivains de l'antiquité; mais, se conformant en ceci au goût dominant de leur époque, ils recueillirent de préférence les erreurs et les merveilles que ces grands génies ont mêlées avec la vérité; en outre, ils y ajoutèrent toutes les légendes, toutes les fables, toutes les erreurs que le moyen âge aimait à croire et à réciter. Ainsi faite, cette œuvre devint le tableau fidèle de toutes les croyances admises en Europe au douzième siècle.

« Les matières traitées dans ce poëme sont diverses et nombreuses; elles sont disposées sans aucun ordre. On y parle du ciel et de la terre, de Dieu, de la création de l'homme, et comment et pourquoi les sept arts furent trouvés; et de leur ordre : la géographie, l'histoire naturelle de chaque contrée, de l'Inde surtout, qui, dans les idées de l'auteur, représente toute l'Asie, et la terre où fut situé le Paradis terrestre, occupent une grande partie de l'*Image du monde*; on y trouve encore la description et la *nature* de tous les animaux. Chacun d'eux, suivant ce livre, est doué de qualités plus ou moins étranges, mais toujours fantastiques,

et qui tiennent à des faits mal observés de l'histoire naturelle. Au milieu de toutes ces fables, cependant, hâtons-nous de le dire, il se rencontre un grand nombre d'observations réelles, utiles à recueillir, quand on veut étudier l'état des sciences physiques au moyen âge. La fin de la seconde partie, surtout, est féconde en observations physiques et astrologiques; la table des chapitres, que nous donnons à la fin de cette notice, fera connaître à quels objets elles ont rapport. Des citations nous entraîneraient beaucoup trop loin: nous croyons mieux faire en donnant ici cette table, avec laquelle il sera facile de comprendre toute l'importance du poëme inédit que nous voulons signaler.

Livre de Clergie qui est apelés l'Image dou monde en romanz contient partout .Lv. chapistres et xx et viij figures sanz coi li livres ne porroit estre leu legierement qui est diviseiz en iij parties.

La premire partie contient .xiiij. chapistres et IX figures, sans le prologue. Li premiers chapistres est de la poissance nostre segnor. — Li secons por coi Dex fist le monde. — Li tiers por coi Dex fist l'homme à sa samblance. — Li quars por coi Dex ne fist l'homme teil qu'il ne peust pechier. — Li cinquismes por coi et comment les .vij. ars furent trovées et de lor ordre. — Li sisimes des .iij. menières de gens que li philosophe posèrent au monde et comment Clergie vint en France. — Li setismes de la menière des .vij. ars. — Li owitimes de nature comment ele œvre et que ce est. — Li noevimes de la forme dou firmament. — Li disimes comment li .iiij. elemens sont assis. — Li onsimes comment la terre se tient enmi le ciel. — Li dousimes comment et quelle la reondesce de la terre est. — Li trésimes por coi Dex fist le monde reond. — Li quatorsimes des isneleteiz dou cours dou firmament.

La seconde partie contient .xix. chapistres et .ix. figures. Li premiers chapistre est comment la terre est devisée en diverses parties et quel part ele est habitée. — Li secons est la mapemonde et ou ele commence si est d'Aise la grant de paradis terrestre ou il siet, d'Inde et de la diversitei des gens et des pières et des bestes, des contrées d'Aise la menor, des gens et des poissons qui là sont. — Li tiers est d'Europe et de ses regions. — Li quars d'Aufrique et de ses contrées. — Li .v. des illes et de lor choses. — Li sisimes des choses d'Europe et d'Aufrique et de la menière des bestes et oiseaus qui là sont. — Li .vij. des vertuz d'aucunes choses communes. — Li .viij. ou Enfers est et ou il siet et quel chose ce est. — Li .ix. por coi l'eau court par la terre. — Li disimes por coi eau douce, salée, noire et envelimée sourt. — Li onsimes por coi la mapemonde fenist ou il a mult de diverses fontaines. — Li .xij. comment la terre crolle et fent. — Li tresimes comment la mers devient salée. — Li .xiiij. de l'air et de sa nature. — Li quinsimes comment nues, pluies, jalées, noiz, grailes, tempès, esparz, et tonoirre avienent. — Li .xvj. comment li vent naissent. — Li disseptimes dou feu et des estoiles qui semblent c'on voie courre et cheoir et dou dragon ce que est. — Li .xviij. dou pur air et comment les .vij. planetes i sont assises. — Li disenoevimes des estoiles et de la concordance dou tour dou firmament.

La tierce partie contient .xxij. chapistres et .ix. figures. — Li premiers chapistres est comment il est nuiz et jours, et por coi on ne voit les estoiles de iors et le soleil de nuit. — Li secons comment la lune rent diversement lumière. — Li tiers comment li eclipse de la lune avienent. — Li quars de l'eclipse qui avint à la mort de Ihesu Crist. — Li .v. de la vertuz dou ciel et des estoiles. — Li .vj. por coi et comment on mesura le monde. — Li .vij. dou roi Tholomen et des autres philosofes. — Li

.viij. comment salva on les Clergies por le deluge. — Li .ix. de cians qui retroverent les Clergies apres le deluge. — Li .x. des mervoilles que Virgiles fist por astronomie. — Li .xj. por coi et comment monoie fu establie. — Li .xij. des philosofes qui cerchierent le monde por aprenre. — Li .xiij. de philosophie et de la response Platon. — Li .xiiij. combien la terre a de grant et de lonc et d'espès par enmi. — Li .xv. combien la lune et li solaus contiennent de grant et de haut chascuns endroit soi. — Li .xvj. de la grandor et dou haut des estoiles. — Li .xvij. dou nombre des estoiles et des ymages que eles forment en ciel. — Li .xviij. de la grandor dou firmament et dou ciel empire qui est desuz. — Li .xx. dou celestien paradis et de son estre. — Li .xxj. de paradis ou Dex est. — Li .xxij. li dueriens est li recordemens et la recapitulations est de toutes ces choses devant dites. »

Iamblichus. De mysteriis, etc. 1497, in-fol.

Selon Jamblique, les animaux sont des instruments résonnants, et leur âme est une harmonie.

Isidori Hispalensis (S.) Opera. Parisiis, 1601, 1 vol. in-fol.

Il y a dans l'histoire d'Espagne de M. Depping une excellente appréciation d'Isidore, sur lequel se fonda si longtemps la cosmographie et l'histoire naturelle du moyen âge; nous y renvoyons le lecteur, mais nous en extrayons quelques lignes. « Les bibliothèques d'Espagne sont remplies de livres mss. tirés des ouvrages d'Isidore... Son plus fameux ouvrage est celui des *Origines ou étymologies*. Il comprend vingt livres, qui, ayant été laissés imparfaits par Isidore, ont été achevés par son disciple Saint-Braulc. C'est là la véritable encyclopédie de ce temps : les arts, les sciences, les lettres, depuis la grammaire jusqu'à la dialectique, depuis la musique jusqu'à la politique, depuis l'arithmétique jusqu'à l'astronomie,

depuis le catéchisme jusqu'à la métaphysique, depuis les premiers éléments de l'histoire naturelle et de la géographie jusqu'à la médecine, y sont traités avec des développements qu'Isidore était capable de leur donner. » Voy. ce que dit G. Cuvier sur ce savant du sixième siècle, dans son Cours d'histoire naturelle.

ISOLÆ NOGAROLÆ Veronensis Dialogus, quo utrum Adam vel Eva magis peccaverit, quæstio satis nota sed non adeo explicata, continetur. Venetiis, Aldus, 1564, in-4°.

Isola Nogarola trouve naturellement Adam plus coupable qu'Ève.

J

JEAN D'ARRAS. L'histoire de Mélusine, princesse de Lusignan, et de ses fils, sçavoir: Guy de Jérusalem et de Chypre, Urian d'Arménie, Renault, roi de Bohême, Antoine, duc de Luxembourg, Odon, comte de la Marche, etc. Paris, in-12. Il faut y joindre : Histoire de Geoffroy, surnommé *à la grand Dent*, sixième fils de Mélusine.

JULES OBSEQUENT. Des Prodiges; plus trois livres de Polydore Virgile sur la mesme matière, trad. par G. de la Bouthiere. Lyon, 1555, pet. in-8°. fig. en bois.

K

KEIGHTLEY (Th.). The fairy mythology; illustrative of the romances and superstitions of various countries. London, 1833, 2 vol. in-8°.

KLAPROTH. Voyage au Caucase. 2 vol. in-8°.

C'est dans ce livre qu'est mentionnée l'*Elbrouz*, que nous ne saurions passer sous silence en décrivant le monde enchanté. L'Elbrouz est une montagne élevée du Caucase dont personne n'a atteint le sommet; il faut, pour la gravir, une permission de

Dieu. Ce fut là que l'arche sainte s'arrêta d'abord; elle fut poussée ensuite vers l'*Ararat*, et tous les peuples montagnards racontent qu'elle est fréquentée par des esprits malins et des démons, dont le prince se nomme *Djin Padischah*. (Tome I, p. 132.)

L

Labitte (Charles). La divine comédie avant Dante. 1843.

L'auteur a su réunir habilement, autour de la grande figure du Dante, les récits variés et peu connus aujourd'hui, sur lesquels a pu se fonder l'immortelle trilogie.

Lafiteau (le P. Joseph-François). Mémoire présenté à S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans, régent du royaume de France, concernant la précieuse plante du gin-seng de Tartarie, découverte au Canada. Paris, 1718, 1 vol. in-12.

Nous ne ferions pas mention ici de cet opuscule assez rare, si en outre des vertus très-fantastiques du gin-seng de Tartarie, il n'y était question d'une plante bien autrement merveilleuse et à laquelle l'espace nous a empêché de consacrer un article particulier ; il s'agit de la *mandragore*, dont il n'appartenait guère au révérend François Lafiteau de spécifier les vertus, mais dont il trace l'histoire avec sa sagacité habituelle. Selon lui, Théophraste est le premier parmi les anciens qui nous ait fait la description de la mandragore ; mais la mandragore de Théophraste s'est perdue. Or, le gin-seng paraît avoir quelque analogie avec cette plante singulière, qui affecte la forme humaine. Le *Trésor* de maître Brunetto nous raconte comment au temps de leurs amours, et cheminant sur la route du Paradis terrestre, les éléphants rencontrent la mandragore. Les encyclopédies chinoises et japonaises sont remplies du récit des vertus attribuées à cette plante bizarre. Boccace, Machiavel et J.-B.

Rousseau, en ont fait de bons contes : il faut en conclure que de l'orient à l'occident les hommes se plaisent aux mêmes fables, quand elles sont d'une certaine nature.

Lasteyrie (comte Ferdinand de). Histoire de la peinture sur verre. In-fol.

Ce bel ouvrage, exécuté avec tant de conscience, offre quelques figures qui rentrent dans notre sujet.

Laux Lerchen (de Riedlingen). Nouvelles d'un géant nommé Chrétien Grandes-Indes, qui a été amené par les marins du roi de Portugal, et marié avec une jeune fille nommée l'Europe Chrétienne. On décrit d'abord plaisamment son corps et ses membres, et on les explique ensuite chrétiennement. Aussi, comment la vierge Europe lui donnera des enfants qui croîtront promptement et l'aideront à faire la guerre contre les Turcs et tous les infidèles. S. L., 1546, in-4°.

Nous nous contentons de reproduire ici la traduction du titre fantastique de cet étrange ouvrage, qui figure dans la Bibliothèque asiatique et africaine de M. Ternaux-Compans.

Lenoir (Alexandre). Mémoire sur le dragon de Metz, appelé *Graouilli,* inséré dans les Mémoires de l'Académie Celtique, tome II.

Leo Africanus. Africæ descriptio. 1556, in-8°. Cherchez-y une plaisante anecdote qui rentre dans notre sujet et que nous ne pouvons nous empêcher de citer. Il y a, comme on sait, en Libye, des tortues de la grosseur d'un tonneau : or, il arriva qu'un homme s'étant avisé de s'endormir sur l'une d'elles, se trouva le matin éloigné de trois milles du lieu où il s'était couché, « dont il fut bien esbahy », dit un vieil auteur.

Leroux de Lincy. Le livre des Légendes. Paris, Sylvestre, 1836, 1 vol. in-8° de 286 p.

L'introduction seule de cet intéressant ouvrage a paru ; elle suffit pour donner une idée de l'ensemble des recherches auxquelles s'est livré M. Leroux de Lincy. On peut consulter avec fruit, sur le sujet qui nous occupe, p. 87 : *Légendes relatives aux pays, aux forêts, aux montagnes et aux eaux*; p. 114 : *Légendes relatives aux pierres précieuses, aux pierres brutes et aux plantes*; p. 136 : *Légendes relatives aux animaux*. Il y a un vrai talent d'exposition dans ce volume.

Lespine (Jean-François). Catastrophe du monde, c'est-à-dire la grande révolution qui peut y arriver après l'an 1632, suivant le présage de deux comètes. Mss. de la Bibliothèque du roi.

Lesson (R. P.), membre correspondant de l'Institut. Lettres historiques, archéologiques et littéraires sur la Saintonge et sur l'Aunis (départ. de la Charente-Inférieure). *La Rochelle*, 1842. 1 vol. in-8.
On trouvera, dans cet intéressant ouvrage d'un naturaliste bien connu, les détails les plus neufs sur plusieurs animaux fantastiques qui existent encore dans l'imagination des paysans de la Saintonge, tels, par exemple, que les *ganipotes* et les *bigournes*. La ganipote prend la figure de Gannes ou Gannelon, c'est-à-dire de tout homme obligé d'errer dans les bois, de se travestir à l'exemple du héros malheureux que pourchassait l'implacable colère de Charlemagne. La *bigourne* n'est autre chose qu'un sorcier, forcé par son pacte avec le diable à errer la nuit sous la forme d'une bête : l'aspect de cet animal fantastique n'est pas bien déterminé, car le savant à qui nous empruntons ces faits, et qui a donné tant de belles monographies, se tait sur ce point. Nous rappellerons seulement qu'il indique les paroles sacramentelles que l'on doit prononcer lorsqu'on a le malheur de faire une telle rencontre. Dans ses Fastes historiques du département de la Charente, M. Lesson donne l'indication de plusieurs

monuments de la Saintonge sur lesquels figurent des dragons et d'autres animaux fantastiques.

Letronne. Des Opinions cosmographiques des Pères de l'Église. Dans la Revue des Deux Mondes, mars, 1843.

Legenda aurea, sive Flores Sanctorum. *Lugd., Matth. Huss.*, 1486, in-fol. goth., fig. en bois.

Libro degli Animali e degli Uccelli. In-4°, ms. de la Bib. roy.

Ce charmant ms., contemporain du Dante, a été déjà signalé par nous dans le texte ; il est orné de figures grises qui rappellent ce que l'art a de mieux senti et de plus gracieusement exécuté. Malheureusement ces précieuses vignettes ont été endommagées de la façon la plus barbare. Nous en citerons une qui a échappé à ce vandalisme, et qui réunit au charme de l'exécution l'avantage de rappeler l'une des traditions les plus poétiques de cet âge : c'est une délicieuse miniature représentant un homme qui joue de la harpe à un cygne. L'historien ajoute : *E quanto huomo li sona uno stormento que si chiama arpa, si s'accorda con esso incantare.* » On voit qu'il n'est plus question ici seulement des chants du cygne à sa dernière heure.

Liceti (Fortunii) De monstrorum naturâ, causis et differentiis lib. II, ex edit. Ger. Blasii. Amstelodami, 1665, in-4°, fig. — Ejusdem De Lucernis antiquis reconditis lib. VI. Utini, 1653.

Dans ce traité des lampes perpétuelles, Fortunio Liceti raconte comme quoi, lorsqu'on ouvrit le tombeau du géant Pallas au onzième siècle, on trouva une lampe qui brûlait depuis le temps du pieux Enée.

Ligniville (Jean de). Les Meuttes (sic) et Venneries de haut et puissant seigneur messire Jean de Ligniville, chevallier comte de Bey, seigneur de

Dombrot et de la basse Vosge, Berlize, Faulconpierre.

N° 7104. Anc. F. Français.

J'ai parcouru ce ms. C'est peut-être ce qui a été écrit de plus complet sur la matière. Le merveilleux toutefois n'en est pas écarté. On y trouve jusqu'à la biographie de certains chiens fameux dans les meutes confiées à Jean de Ligniville, qui était grand-veneur de Lorraine, et qui remplit cette charge durant trente ans. Les deux premiers volumes ont été imprimés.

Loiseleur Deslongchamps (A.). Essai sur les Fables indiennes et sur leur introduction en Europe, pour servir de discours préliminaire au roman des Sept Sages de Rome, pub. par M. Leroux de Lincy. Paris, 1838, 1 vol. in-8°.

On trouve dans cet essai d'un homme si justement regretté, les renseignements les plus intéressants et les mieux exposés sur certains mythes orientaux. Loiseleur Deslongchamps y donne même quelques détails sur l'histoire naturelle fantastique. Selon lui, l'oiseau fabuleux que les Arabes appellent *rokh*, aurait sa première origine dans les traditions indiennes. « *Garouda*, oiseau gigantesque et roi de la race ailée, suivant la mythologie des Hindous, offre de grands rapports avec le rokh. Dans un autre essai du même auteur on lit encore quelques passages qui expliquent l'influence que les récits des Arabes exercèrent durant le moyen âge sur nos vieux voyageurs, et l'on nous saura gré d'en citer un ici. « Nombre de faits analogues à ceux qu'a rapportés Mandeville, qui parcourait l'Asie au quatorzième siècle, se rencontrent, soit dans les géographes arabes, soit dans les contes orientaux ; et son témoignage ne doit, ce me semble, prouver qu'une chose, c'est qu'à l'époque où voyageait l'aventurier anglais, les prodiges semés dans les récits romanesques faisaient partie des

croyances populaires en Orient. » Voy. *Essai historique sur les contes orientaux*, extrait du *Panthéon littéraire*.

Lycosthenes (Conradus). Prodigiorum ac ostentorum chronicon, quæ præter naturæ ordinem, motum et operationem, et in superioribus et his inferioribus mundi regionibus, ab exordio mundi usque ad hæc nostra tempora acciderunt. Basileæ. 1557, 1 vol. in-fol.

Wolfhart, qui s'est caché sous le nom de Lycosthènes, a adopté un ordre chronologique qui rend l'usage de son traité facile et qui donne quelque intérêt scientifique à ses récits. Il présente soigneusement la liste des auteurs anciens et modernes qui ont servi à l'élaboration de son livre, et des gravures en bois, fort nombreuses, mais assez mauvaises, expliquent d'une manière plus nette que ne le ferait le simple récit, les prodiges multipliés qu'il décrit. Ces figures curieuses, dessinées d'abord d'après un type particulier, reparaissent malheureusement toutes les fois qu'il s'agit de signaler un fait du même genre. Il en est quelques-unes d'une meilleure exécution et qui peuvent servir encore de document à l'histoire naturelle. Telle est, entre autres, la représentation du rhinocéros envoyé par Emmanuel, le roi de Portugal, au pape. Le livre de Wolfhart offre dans tous les cas un curieux specimen de ce qui frappait les imaginations au seizième siècle. On voit dans ce livre, entre autres figures fantastiques, celle de *Bucéphale*, et la représentation au vrai du cheval de Jules César; puis, sous la date de 1523, c'est le *Vitulo-Monachus* ou le *Porco-Sacerdotes*, produit bizarre de la réforme, qui se vengeait ainsi des persécutions.

M

Maldonat. Traité des Anges et des Démons. Paris, 1615, chez Jean Corrozet.

Mandeville. Ce livre est appellé (*sic*) Madeville, et fut fait et composé par Monsieur Jehan Mandeville, chevalier natif de l'Angleterre, de la ville de Saint-Alci, et parle de la Terre de promission, et fut fait l'an 1480. Pet. in-fol.

Marbode. Poëme sur les pierres précieuses.

« Ce poëme, auquel on assigne la date de 1123, nous ne savons pourquoi, puisque c'est celle de la mort de son auteur, est écrit en style plus barbare que la prose du même temps. Marbode, évêque de Rennes, puis religieux de l'abbaye de Saint-Aubin, d'Angers, où il se retira et mourut, se rendit célèbre par ses talents dans les conciles de Tours, en 1096, et de Troyes, en 1114. Ses œuvres furent recueillies avec celles d'Hildebert, évêque du Mans, par Beaugendre, à Paris, 1708, in-fol. Selon M. Brunet, il y avait déjà trois éditions latines de son poëme en l'honneur des pierres précieuses, une de Paris, 1531, *De lapidibus pretiosis enchiridion;* une deuxième de Cologne, 1539, *De gemmarum lapidumque pretiosorum formis;* et une troisième de Basle, 1555, *Marbodei galli dactyliotheca*, à laquelle fut joint *De lapide molari et de cote panegericum carmen, auctore Geornio pictorio*. Le poëme de Marbode se nommait jadis le *Lapidaire*, comme la traduction des fables d'Esope se nommait le *Bestiaire*, à ce que nous apprend l'abbé Lebeuf. Il est écrit en vers de huit pieds. »

Je n'ai cru mieux faire que d'emprunter ces lignes à un livre où le savoir se voile souvent sous la forme la plus spirituelle, l'*Analecta Biblion*.

Manfredus de monte imperiali. De herbis. Ms. de la Bibl. roy.

C'est dans ce volume que les curieux pourront voir les ruines fantastiques, qui sont, comme tout le monde sait, au fond du lac Asphaltite. On s'y procurera également les portraits non moins véridiques d'Averroes et de Porphyre.

Marco Polo (Voyages de). Paris, 1824, 1 vol. in-4°.

Nous indiquons ici, de préférence, l'excellente édition publiée par la Société de Géographie, parce qu'elle est plus complète que toutes les autres, et qu'elle renferme vingt-huit chapitres omis dans les éditions précédentes; elle est écrite en français, comme on sait, mais tout donne à croire que le français fut, en 1298, la langue que Marco Polo choisit pour faire connaître les merveilles qu'il avait observées: de même le maître du Dante avait écrit en français le Trésor, pour que les doctrines en fussent plus généralement répandues. M. Paulin Paris, dans une notice pleine de concision et de netteté, lue à l'Académie dès 1833, nous paraît avoir pleinement justifié cette opinion. Dans quelque langue qu'aient été écrits primitivement les Voyages de Marco Polo, ils exercèrent une prodigieuse influence sur l'Europe savante; le merveilleux qui s'y reflète, et la description de *Cypangu* la dorée, frappèrent les meilleurs esprits, témoin Colomb. Ce qu'on ne sait pas généralement, c'est que le héros d'un voyage imaginaire, et qui fut cependant un grand homme, don Pedro d'Alfarobeira, reçut de la seigneurie de Venise une des premières copies qui eussent été faites du Marco Polo; il la rapporta en Portugal. Ce fut grâce à lui que le hardi voyageur du treizième siècle exerça toute son influence dans la Péninsule.

Marco Polo. Travels in the thirteenth century: being a description, by that early traveller, of remarkable places and things, in the eastern parts of the world. Translated from the italian, with notes, by William Marsden. *London*, gr. in-4°.

On sait combien sont précieuses les notes qui ont été ajoutées à Marco Polo par l'éditeur anglais.

Maurice (Th.). Indian antiquities or dissertations relative to geography, theology, laws, etc.,

of Hindostan, compared with the religion, laws, etc., of Persia, Egypt and Greece. *London*, 1806, 7 vol. in-8°. Très-rare.

MER (la) des Histoires. Trad. du latin de l'Epithome de Jean Columna. Paris, P. Lerouge, 1488, 2 vol. in-fol.

MERVEILLES (principales) de la Nature, tirées des meilleurs auteurs. Amsterdam, 1726, 1 petit vol. in-12.

MOCQUET (Jean). Voyages. 1608-9, 1 vol. in-4°.

Jean Mocquet était « garde des singularitez du roy aux Tuilleries», c'est dire qu'il avait sous sa direction le bizarre assemblage de toutes ces choses merveilleuses qu'on entassait encore au seizième siècle dans plusieurs cabinets, telles que *bezoards* infaillibles, cornes de lycornes, pieds de griffons, anneaux constellés, etc. Sa naïveté est aimable, et tout n'est pas à rejeter en lui; mais on pourra juger de sa critique par une observation qu'il fit devant Goa : « L'un de ces mariniers me monstra un petit oyseau qui n'estoit pas plus gros qu'une linote, et me dict qu'il ne bougeoit de la mer et n'alloit jamais à terre, et que lorsque la femelle veut pondre ses œufs, elle monte fort haut jusqu'à ce qu'on ne la peut voir, et pond ainsi ses œufs, et un à chaque fois qu'elle monte, et puis cet œuf vient en bas ballottant par l'air qui est très-chaud en ce pays-là, et avant qu'il soit tombé en la mer il est esclos, puis la mer le nourrit, ce que je trouvay merveilleux et rare en la nature. »

Liv. III, p. 283.

MONGEZ. Mémoire sur les cygnes qui chantent. Paris, 1783, in-8° de 39 p.

On peut y joindre la dissertation insérée par Henri Morin dans le recueil de l'Académie des inscriptions, et intitulée : *Question naturelle et cri-*

tique, pourquoi les cygnes qui chantaient autrefois si bien, chantent aujourd'hui si mal?

Morfouage de Beaumont. Apologie des bestes, où l'on prouve leurs connaissances et leur raisonnement. Paris, 1739, in-8°.

Cet opuscule est en vers.

N

Nicaise (Cl.). Les Syrènes, ou Discours sur leur forme et figure. Paris, 1691, in-4°.

Nicandri Theriaca. Ejusdem Alexipharmaca. Interp. innominati autoris in theriaca. Comment. diversor. autorum in Alexipharmaca. Gr. Venetiis, Aldus, 1522-23, in-4°.

Rabelais aime à citer Nicander et ce qu'il dit des serpents.

Nollet (l'abbé J. A.). L'Art des expériences. 1770, 3 vol.

L'abbé Nollet, qui était un curieux de la vieille roche, alla à Tarente pour s'assurer si ce que l'on disait des effets prodigieux de la piqûre de la tarentule était vrai.

Notizia e discrizione di alcune erbe medicinali.

Ms. à miniatures de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, appartenant au quinzième siècle; il est bien conservé et renferme la description de 81 plantes.

O

Odorico da Pordenone (il beato). De rebus incognitis. In Pesaro, 1513, in-4°.

Le P. Lelong a donné une trad. franç. de ce curieux voyage fait au quatorzième siècle.

Olaus Magnus. Historia de Gentibus s tentrionalibus, 1555.

C'est dans ce livre qu'on trouve pour la première fois l'histoire du kraken.

Olearius (Adam). Voyage en Moscovie, Tartarie et Perse, traduit de l'original allemand et augmenté, par de Wiqueford. Paris, 1666, 1 vol. in-4°.

Olearius a vu en Russie une des productions les plus fantastiques qui aient occupé les savants du dix-septième siècle, mais qui était renouvelée, selon toute apparence, de relations bien antérieures. Il s'agit du *bomaretz*, que les loups dévorent avec avidité. Selon Olearius, cette plante est grosse comme un concombre et a la figure d'un petit agneau. « Il semble qu'elle ronge toutes les herbes qui l'environnent. Quand elle est mûre, sa tige se dessèche et son fruit se couvre d'une peau velue, qui sert de fourrure après qu'on l'a préparée. » Je n'ajouterai aucune réflexion à cette description si précise.

Outremeuse (Jean d'). Le trésorier de philosophie naturelle des pierres précieuses, écrit par Jean d'Outremeuse, clerc et notaire de Liége. 1 vol. in-4°, ms. de la Bib. du roi.

P

Panthot (Jean-Baptiste). Traité des Dragons et des Escarboucles. Lyon, Th. Amaulry, 1691, in-12.

Réfute les fables débitées à ce sujet. Voir Breghot du Lut.

Paris (Mathieu). Grande chronique, traduite en français par Huillard Breholles, accompagnée de notes et précédée d'une introduction, par M. le comte de Luynes. Paris, 1842, chez Paulin, 9 vol. in-8°.

Paris (P.). Les mss. français de la Bibliothèque du roi. Paris, 1836-43, 5 vol. in-8°.

Parisot (Valentin). Partie mythologique de la

Biographie universelle. Paris, 1832, 3 vol. in-8°.
M. V. Parisot prépare une nouvelle édit. de cet important travail.

PENNANT. Le Nord du globe, ou Tableau de la nature dans les contrées septentrionales. 2 vol. in-8°.
On voit dans ce livre quel caractère merveilleux les hommes du Nord accordaient au corbeau.

PERRON. Légendes orientales. (*Revue indépendante.*)

PETRUS ALLIACUS. Imago mundi.
On peut rappeler ici que Pierre D'Ailly tira l'horoscope de Jésus-Christ. D'un seul mot M. de Humboldt l'a caractérisé. Sous le rapport géographique, il rappelle le siècle d'Isidore de Séville.

PICHOT (Amédée). Le Perroquet de Walter Scott. Esquisses de voyages, légendes, contes biographiques. Paris, 1834, 2 vol. in-8°.
L'auteur de l'Histoire de Charles-Edouard a donné dans cet ouvrage une dissertation pleine d'intérêt, sur les syrènes du moyen âge; on y trouve de curieux renseignements sur les *dracs*, les *nix*, les *mermaids*, etc. M. Amédée Pichot établit par un savant calcul que la vie de la syrène peut durer 291,600 ans!

PLATEARIUS. Traité des plantes et des pierres en usage dans la médecine, ou les Secrets de Salerne. In-4°, ms. de la Bib. roy.
C'est dans ces vieux Traités de botanique qu'on peut curieusement étudier les vertus que la tradition accordait dans le moyen âge à certaines plantes ; c'est là surtout qu'on trouve des modèles de cette nomenclature populaire que Charles Nodier met franchement au-dessus des nomenclatures de la science, et dont il a révélé la poésie avec tant de grâce, que nous ne croyons pas hors de notre sujet de lui emprunter quelques lignes :
« Les choses ont un nom véritable, un nom qui

leur appartient, celui que tout homme est appelé à leur imposer quand elles frappent ses yeux pour la première fois, et cela en vertu d'une faculté innée, qui est le sceau distinctif de son espèce. Comment ce nom s'est-il formé dans la sensation avant de se manifester par la parole? Par quelles affinités s'est-il si intimement lié aux affections les plus sympathiques, les plus tendres, les plus élevées de l'humanité? D'où résulte le rapprochement merveilleux qui le rattache avec tant de charme à nos premières croyances religieuses, à nos premières fables poétiques? Je n'entreprendrai pas de l'expliquer. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est ainsi qu'il saillit toujours de la pensée du nomenclateur ingénu qui a présidé à la formation des langues, et qui seul avait reçu mission de les faire, car ce privilége est interdit aux savants. Chez les anciens, un arbuste c'était Daphné, un roseau c'était Syrinx, une fleur Hyacinthe ou Narcisse, Clytie ou Caltha. La rose elle-même ne devait son coloris qu'aux gouttes de sang d'Adonis. Chez nous, c'est le même sentiment qui anime encore une fois la nature. Pour ne parler que de la botanique, le nom de la plante était déterminé tantôt par l'époque de sa floraison comme dans la *perce-neige*, la *primevère*, la jolie *pasquerette* si hâtive, qui remplit déjà les corbeilles des fêtes de Pâques; tantôt par la configuration d'une de ses parties, comme dans le *muffle de veau*, la *barbe de bouc*, la *dent de lion*, la *clochette* ou *campanule*, la *bourse à pasteur*; tantôt par les usages auxquels elle était propre dans la médecine ou l'industrie, comme la *scabieuse* et la *pulmonaire*, comme le fusain des peintres dont le fruit s'appelait *bonnet de prêtre*, et le *cardère des foulons*; tantôt par quelque beau souvenir emblématique, ou par quelque allusion remplie de grâces, comme le *sceau de Salomon*, *l'herbe de saint Jacques*, les *yeux de la sainte Vierge*, les *gants de notre Dame*, le *bon Henri*; cours de poésie

vivante et naïve, qui captivait l'attention par le cœur, et qui fixait la mémoire de la chose par la vivacité pittoresque du nom, jusque dans l'esprit des petits enfants. J'écris vite, je n'ai pas le temps de choisir; et voilà cependant le modèle d'une nomenclature délicieuse, d'une nomenclature sublime qu'il faudrait inventer si elle n'existait pas. »

Pietro della Valle, detto il Fantastico. Viagi, etc. 1650-63. 4 vol. in-4°.

Malgré son nom, il ne renferme pas trop de contes, et son amour bien réel pour la belle Sidi Maani Gioërida répand un grand charme sur son voyage.

Pinto (Fernam Mendes). Peregrinaçam em que da conta de muytas e muy estranhas cousas, que vio no reyno da China, no da Tartaria e em muytos reynos das partes Orientaes. Lisboa, 1614, 1 vol. in-fol.

Shakespeare fait dire quelque part à l'un de ses personnages: « *menteur comme Mendes Pinto* »; c'est pure calomnie. Toutefois, il reste bien assez de choses merveilleuses dans la relation des *Voyages adventureux* (c'est là leur titre en français) pour qu'ils trouvent leur place ici. Ce qu'il y a de certain, c'est que le livre est admirablement écrit en portugais, et que la version tant soit peu surannée de Bernard Figuier n'en donne qu'une idée imparfaite. Dans nulle relation du seizième siècle on ne trouve une telle profusion d'idoles à têtes d'animaux fantastiques, sans compter les souvenirs merveilleux de la tradition orientale, qu'il est bon cependant de ne pas accepter d'une manière trop explicite. Fernand Mendez Pinto parcourait l'Asie à l'époque où Camoens subissait son exil, car on lui voit remettre de riches présents à Francisco Barreto, le persécuteur du poëte. De retour à Lisbonne après vingt-un ans de voyages, il enchanta ses concitoyens du récit de ses prodigieuses pé-

régrinations ; mais, comme le poëte, il mourut pauvre.

Plancy (Colin de). Dict. des reliques. 3 v. in-8o.
On y trouve une liste détaillée des animaux qui figurent dans la légende.

Postel (Guillaume). Des merveilles du monde, et principalement des admirables choses des Indes et du Nouveau-Monde. Sans lieu, 1553, 1 vol. in-8o.
L'histoire de Guillaume Postel n'est pas la moindre des merveilles qu'il eût fallu raconter. Comme le fameux Pietro della Valle, qui est beaucoup plus moderne que lui, il eût pu se faire appeler à juste raison le *voyageur fantastique*. Ce titre lui serait dû plutôt à cause de la bizarerie de ses aventures qu'en raison de son amour pour le merveilleux. Il est assez raisonnable sur ce point; voici quelques lignes inédites à son sujet.

« Nous arrivasmes au dict Hiérusalem pour la deuxieme fois le 9 novembre, où trouvasmes maître Guillaume Postel, qui y estoit venu dès le mois d'aoust avec les pèlerins dans la navire de Venise, homme docte et de grandes lettres, disant à l'ambassadeur qu'il estoit demeuré exprès affin que par son moyen il peut recouvrer quelques vieux livres du pays, à quoy s'opposa un nommé Petrus Gilleus, aussy fort docte, qui avoit faict le voyage avec nous, lequel le feu roy François Ier avoit envoyé ez pays du Levant pour y retirer des livres, principalement ez langues grecque et hébraïque des plus anciennes qu'il y pourrait trouver. Luy et le dict Postel, qui revint en Constantinoples avec nous, entroient souvent en dispute, et l'on avoit bien à faire quelques fois à les mettre d'accord.» Voyage ms. du sieur D'Aramont.

Pontoppidan (E.). Versuch einer natürlichen Historie von Norwegen, aus dem Danischen übersetzt von J. A. Scheiben. Kopenhagen, 1753, 2 t. en 1 vol. in-8o, fig.

Essai sur l'histoire naturelle de la Norwège, etc. On trouvera dans ce livre de nombreux renseignements sur le *kraken*, sur le serpent marin et même sur une syrène qui fut pêchée à Nikoping, en septembre 1749.

PRIEUR (Claude). Dialogue de la Lycanthropie, ou transformation d'hommes en loups-garous. Louvain, 1596, pet. in-8°.

Q

QUARTERLY Review. Il y a un curieux article sur la mythologie du moyen âge.

R

RABANI MAURI Opera, ex edit. Georg. Colvenerii. Coloniæ, 1627, VI tomes, 3 vol. in-fol.
On trouve dans les œuvres de Raban Maure un traité de l'univers, qui a exercé une grande influence sur le moyen âge.

RALEIGH. The discoverie of the empire of Guiana, with a relation of the city of Manoa (wich the Spaniards call El Dorado) and of the provinces of Emeria, Arromaia, Amapyra, etc. performed in the year 1595, by sir Walther Raleigh. *London*, 1596.
Cette relation d'un pays fantastique a été insérée dans la collection d'Hackluyt, mais elle a paru également sous la forme d'une brochure ornée de vignettes fort étranges et destinée à circuler parmi le peuple; c'est même sous ce format qu'elle a dû exercer son influence : le nom de *Raleigh* paraît transcrit inexactement, c'est *Ralegh* qu'il faut lire. Pour compléter les renseignements sur l'étrange expédition de l'ancien page d'Elisabeth, il faut consulter aussi l'ouvrage suivant : *A relation of the second voyage to Guiana, performed and written in the year* 1596 *by Laurence Keymis Gentl. London*, 1596 : in-4° inséré également dans la collection d'Hackluyt.

Rapport sur les faits et miracles de saint Thomas, l'apôtre et le patriarche des Indes, trad. du latin en français par Mielot, à Bruxelles en 1450. In-fol., avec miniatures, ms. de Bruxelles.

Van Praet, Catal. des livres imprimés sur vélin.

Raymond Lulle. Fenix de las Maravillas del mondo. Composé en 1226.

Il affirme, dit M. de Humboldt, « que le monde est peu de chose, que six parties de la surface du globe sont à sec, et que seulement la septième est couverte d'eau.

« C'est là un de ces résultats de la géographie physique empruntés par Colomb au quatrième livre d'Esdras, appelé très-anciennement dans l'Église grecque l'*Apocalypse d'Esdras.* «

Recueil de la diversité des habits qui sont de présent en usage, tant en pays d'Europe, Asie, Afrique et îles sauvages, le tout fait après le naturel. A Paris, Richard Breton, 1567, in-8o.

C'est dans ce curieux volume que se trouve pour la première fois l'*Évêque* et le *Moine* de la mer.

Recueil de figures de toutes sortes d'animaux; 1 vol. in-fol., figures coloriées. Ms. de la Bibliothèque royale, sous le no 114, Saint-Germain.

Ce précieux volume, dont la reliure est fort détériorée, porte au dos Pour le Roy. Il se compose de soixante-dix-huit feuillets contenant cent cinquante-six figures; quelques-unes de ces figures sont remarquablement bien dessinées. Quoique aucune date ne l'indique d'une manière précise, le recueil a dû être composé au seizième siècle. Les figures fantastiques n'y manquent point. « L'asne sauvage de l'Indie entre autres est fait évidemment d'après la description de Ctesias. Le griffon, la licorne, le chambals, le sphinx, le rosmare, le cynocéphale, vêtu d'étoffe écossaise et de peaux, etc., sont mêlés à des figures excellentes d'animaux fort

réels, parmi lesquels il faut signaler la giraffe, qu'on ne dessinerait pas d'une manière plus exacte de nos jours.

Reiffenberg (baron de). Introduction à la Chronique de Philippe Mouskes. Bruxelles, 1837, 1 vol. in-4°.

On trouvera dans ce travail des détails tout à fait neufs sur les animaux revêtus d'un certain merveilleux et qui animent les épopées du moyen âge. Là figurent, entre autres, les dignes émules des *Passebeuil*, des *Rabicans*, des *Estonne*, des *Chevillard*, des *Pacolet*, des *Babieca*, des *Bayard*, des *Boiefort*, tous nobles palefrois bien connus, mais qui méritaient à eux seuls les honneurs d'une dissertation.

Reinaud. Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets, considérés et décrits d'après leurs rapports avec les croyances, les mœurs et l'histoire des nations musulmanes. Paris, Imp. Roy., 1828, 2 vol. in-8°, avec planches.

Cet excellent ouvrage, qui nous a fourni plus d'un fait important dans notre *Traité analytique des sciences occultes*, renferme des détails qui peuvent figurer aussi dans le Monde enchanté : telle est la tradition des Sept-Dormants et de leur chien. « On entend communément par les Sept-Dormants, sept chrétiens du troisième siècle de notre ère, lesquels furent mis à mort pour la foi de Jésus-Christ. Cet événement arriva à Ephèse en Asie Mineure, sous le règne de l'empereur Dèce, et l'Église en célèbre encore la fête le 27 juillet. Plus de deux siècles après, vers l'an 479 de notre ère, leurs corps ayant été trouvés dans une caverne, où ils avaient été enfermés, on les en retira, et on les exposa à la vénération des fidèles. La légende, en parlant de leur mort, avait dit, suivant la formule ordinaire, qu'ils s'étaient endormis dans le

Seigneur : le vulgaire prit occasion de là de dire que ces saints martyrs n'étaient pas morts, qu'ils s'étaient cachés dans la caverne, où ils s'endormirent, et qu'ils se réveillèrent enfin, au grand étonnement des spectateurs. Telle est l'origine des Sept-Dormants ; on montre encore à Ephèse le lieu où ce prétendu miracle eut lieu. Comme un chien avait accompagné ces sept martyrs dans leur retraite, on lui fit partager la célébrité de ses maîtres, et l'on supposa qu'il était resté pendant tout ce temps sans boire et sans manger, uniquement occupé de la garde de leur personne.

. . . .

«Les Persans célèbrent tous les ans la fête des Sept-Dormants, et leurs noms sont devenus de puissants talismans avec lesquels on a cru pouvoir se mettre à l'abri des coups du sort. On n'a pas oublié leur chien, et pour le récompenser de son zèle, on lui a confié, ainsi qu'à Khéder et à Ali, la garde des lettres missives et des correspondances ; on lui a même donné entrée dans le Paradis, avec le bélier qu'Abraham immola à la place de son fils, avec l'âne de Balaam, avec l'âne sur lequel Notre-Seigneur, le dimanche des rameaux, entra à Jérusalem ; enfin avec la jument sur laquelle on prétend que Mahomet monta miraculeusement au ciel. Sadi prend occasion de là, de recommander la bonne compagnie ; en effet, si le chien des Sept-Dormants, pour avoir joui d'une telle société, mérita d'être reçu dans le ciel, quels avantages ne seront pas réservés à l'homme, créé à l'image de Dieu ! »

Reisch (George, prieur du couvent des Chartreux de Fribourg). Margarita philosophica. — Chalcographata Friburgi, per Joannem Schottum, 1503.

M. de Humboldt dit avec raison que ce livre, qui a exercé une si grande influence sur l'état des connaissances du seizième siècle, a laissé le nom de son auteur dans une complète obscurité.

Richard de Furnival. Le Bestiaire, suivi de la réponse du Bestiaire. 1 vol. in-fol. med.

Ce beau volume manuscrit, rangé à la Bibl. roy. sous le nº 7037 [2], est encore inédit. M. Paulin Paris l'a fort bien apprécié au point de vue qui nous occupe, et nous ne saurions mieux faire que de transcrire ici ce qu'il en a dit : « Le *Bestiaire* est rempli de lieux communs, dont le principal mérite est de nous offrir quelques aspects de l'étude sur l'histoire naturelle au treizième siècle. Ces études avaient pour base, non pas l'observation, mais les auteurs les plus crédules de l'antiquité. Si quelque récit bien merveilleux se rencontrait dans Pline, l'Université de Paris et les physiciens contemporains de Roger et de Richard de Fournival s'en emparaient avidement. Richard, fils d'un médecin, est une autorité pour ce qui concerne les croyances générales de l'école en pareille matière. »

Rivilla (D. J.). Desvios de la naturaleza o Tratado de el origen de los Monstros. Lima, 1693.

Roulin. Mémoires des savants étrangers, publ. par l'Institut.

C'est dans ce recueil que M. Roulin a donné l'intéressant travail dont il a été fait mention dans le cours de cet ouvrage.

Rusca. De inferno et statu dæmonum ante mundi exitium libri quinque. Mediolani, 1621, in-4º.

S

Sacrobosco (J. de). Sphæra mundi.

Il y a un curieux article sur ce cosmographe anglais, dans l'histoire littéraire de France, tome XIX. Ce fut certainement un des auteurs qui eurent le plus d'influence sur les croyances bizarres de son époque. On a calculé que son Traité eut vingt-quatre éditions durant le quinzième siècle, et plus de qua-

rante jusqu'en 1647. Il est précieux à consulter sur l'histoire naturelle fantastique de l'Asie.

SALADE (la) nouvellement imprimée à Paris, laquelle fait mention de tous les pays du monde, et du pays de la belle Sibylle, avec la figure pour aller au mont de ladicte Sibylle, et aussi la figure de la mer et de la terre, avec plusieurs belles remontrances, et se vend à Paris, par Ph. Lenoir, relieur juré en l'Université de Paris. 1527, pet. in-fol. goth., fig. en bois.

SALVERTE (Eusèbe). Des Dragons et des Serpents monstrueux qui figurent dans un grand nombre de récits fabuleux ou historiques. Paris, 1826, broch. de 45 pag., extr. de la *Revue encyclopédique*.

C'est moins une description de ces créatures monstrueuses, qu'une explication du sens figuré dans lequel les ont admises les auteurs. En général M. E. S. voit dans l'apparition des dragons ou des serpents l'inondation de certains fleuves, et ceux qui ont triomphé de ces êtres emblématiques, ne sont autres que les gens habiles auxquels on doit la répression du fléau. On a du même : *Légende du moyen âge, Serpents monstrueux*, lettres adressées à M. Alexandre Lenoir, extr. du *Magasin encyclopédique*, 1812.

SANTAREM (vicomte de). Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique, au delà du cap Bojador, et sur les progrès de la science géographique après les navigations des Portugais, accompagnées d'un atlas composé de mappemondes et de cartes pour la plupart inédites, dressées depuis le onzième jusqu'au dix-septième siècle. Paris, 1842, 1 vol. in-8°.

On trouvera dans cet ouvrage la mappemonde de Cosmas Indicopleustes; la mappemonde anglo-saxonne du musée Britannique, le planisphère de

la bibl. de Leipzig, ceux de Turin, d'Honoré d'Autun, de Cecco d'Ascoli, etc., etc.

Segrais. Histoire des rats : pour servir à l'histoire universelle. Ratopolis, 1737, in-8°.

Seldenius (Johannes). De diis Syris, etc. Lugduni Batavorum, 1629, 1 vol. in-12.

Outre le chapitre consacré au *Teraphim*, on trouve dans ce savant opuscule les détails les plus curieux sur le *Veau d'or*.

Speculum regale, in-4°.

Ce volume, écrit vers 1164 par le ministre d'un roi du Nord, contient les renseignements les moins connus sur les régions septentrionales.

Struyz (Jean). Reysen door Italien, Griechland, Moscovyen, Tartarien, Medien, Persien, Oost Indien, Japan, etc. Voyages en Italie, Grèce, Moscovie, Tartarie, Médie, Perse, Indes orientales, Japon, etc. Amsterdam, 1676.

Ce digne Hollandais a vu beaucoup de merveilles ; il a observé entre autres choses, comme Olearius, l'*Agneau végétal*, couvert d'un duvet fond blanc. Seulement il modifie le nom, et l'appelle *Bonaret* ou *Bonarez*. L'agneau végétal de Jean Struyz croît sur une tige d'environ trois pieds, et mange les herbes d'alentour.

Svedemborg (Emm.). Les Merveilles du ciel et de l'enfer et des terres planétaires et astrales. Traduit du latin par A. J. P. A. J. Pernetty. Berlin, 1786, 2 vol. in-8°.

Symbolique (La), par Creuzer et Guigniaut. Ouvrage indispensable. Voy. surtout le t. 1, pages 719-721.

T

Tabari. Chronique d'Abou-Djaffar Mohammed

Tabari, fils de Djarir, fils d'Yesid; traduite sur la version persane d'Abou-Ali Mohammed Belami, fils de Mohammed, fils d'Abd-Allah, d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi. Paris, 1836, 1 vol. in-4°.

Il n'a encore paru de cet important ouvrage qu'un demi-volume.

Taylor (baron). Voyage pittoresque de la France. Atl.

Ce bel ouvrage reproduit les figures fantastiques de divers animaux, et entre autres la wivre du château de Chalus, dans le Limousin.

Ternaux-Compans (Henri). Recueil de documents et mémoires originaux sur l'histoire des possessions espagnoles à diverses époques de la conquête. Paris, chez Gide, 1840, 1 vol. in-8°.

Publié sur les manuscrits anciens et inédits de la précieuse bibliothèque de M. Ternaux, ce volume est peut-être le seul qui fasse connaître à la France la tradition du *Païtiti*, qui continue dans les régions arrosées par le Maranham le mythe poétique de l'*El Dorado*. Voy. page 277.

Théatre *des plus belles villes du monde*. Ms. de la Bibl. royale, qui paraît avoir été écrit vers la fin du dix-septième siècle.

Si l'on en excepte quelques renseignements curieux sur diverses capitales de l'Europe, qu'on trouve du reste autre part, ce livre, encore inédit, pourrait fort bien passer inaperçu; mais dans la description de la ville de Paris on lit un singulier paragraphe que nul historien venu à notre connaissance n'a cité, et qui roule sur une tradition fabuleuse dont la coïncidence a trop de rapport avec un des plus grands événements de l'histoire moderne, pour que nous ne le donnions point textuellement. « On parle d'un crocodille (sic) pris tout vif dans les fondements du palais, et dont on garde encore la dépouille

dans la grande salle, lequel me fait croire l'oracle que les dieux ont souvent rendu à nos Roys qu'ils iraient quelque jour dans le grand Kaire prendre le Nil prisonnier et asservir ceste orgueilleuse monarchie, qui tient depuis tant d'années les rênes d'un si vaste empire. » Le *Théâtre des plus belles villes du monde* est sous le nº 10274, et il est facile de s'assurer de l'exactitude de cette étrange prophétie.

Thevet (André). La Cosmographie universelle d'A. Thevet, cosmographe du roi. Paris, 1575, 2 vol. in-fol., cartes.

Il y a dans ce vieux cosmographe de curieuses planches en bois, donnant la représentation exacte du phénix, du pélican, de la licorne, etc. Le judicieux de Thou maltraite fort Thevet en son histoire, mais peut-être y met-il un peu de passion. Thevet, fort curieux des *prodiges de la nature*, avait formé un cabinet d'histoire naturelle, certainement précieux pour l'époque, et ses observations sur *les singularitez de la France antarctique* (le Brésil), ne sont pas à dédaigner. Il était allé dans ce pays et en avait rapporté le *petun* ou le tabac, qu'il fit connaître en France sous le nom de l'herbe Xaintongeoise. L'impitoyable Rabelais se moque fort de notre crédule cosmographe.

Thierry (A.). Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands.

Au tome IV, p. 25, on trouvera ce que dit notre grand historien sur la tradition du roi Arthur. C'est en 1191, au rapport de Mathieu Paris, que les ossements du chef cambrien auraient été découverts près de Glaston. Voy. t. III, p. 173.

Thiers. Histoire véritable de la sainte Larme que Notre-Seigneur pleura sur le Lazare, comme et par qui elle fut apportée au monastère de la Sainte-Trinité de V., ensemble plusieurs beaux et insignes miracles, arrivés depuis 630 ans qu'elle a été mira-

culeusement conservée en ce saint lieu. *Sebastien* Hipp., impr. du Roy et de Son Altesse.

Un ange recueillit la sainte larme, la mit dans un petit vase qu'il enferma dans un plus grand (où elle était encore au temps de Thiers), et la donna à la Magdeleine. Voyez, *Traité des superstitions selon l'Écriture sainte, les décrets des Conciles et les sentiments des saints Pères*. Paris, 1697, 4 vol. in-12, 2e édit., tome I, p. 111.

Thoms (W.). Lays and legends of various nations. Lond., 1834.

Turner. Voyage au Thibet. 1800, 2 vol. in-8o.

On parla à Turner d'une espèce d'hommes à queues qui vit dans ces régions lointaines. « Ces queues sont fort gênantes pour eux, car comme elles ne plient jamais, ils ne peuvent s'asseoir qu'après avoir fait un trou dans la terre pour les placer.»

Tyson's (Dr. E.) Essay concerning the pygmies, of the antients, etc. Lond., 1751, fig.

V

Vairasse (D.). Histoire des Sevarambes, peuples qui habitent la terre australe. Amst. 1702, 2 vol. in-12. On y peut joindre : — Béthune (de). Relation du monde de Mercure. Genève, 1750, 2 tom. en 1 vol. pet. in-12. v. m.

On ne donne ici les titres de ces ouvrages qu'en raison d'une certaine analogie avec le genre de merveilleux qui se reproduit dans le *Monde enchanté*.

Valverdi (Bartholom.). Ignis purgatorius post hanc vitam in Græcis et Latinis assertus. Venetiis, 1596, in-4o.

Ce livre est très-rare et fort recherché.

Vega (Lope de). Arcadia.

Dans ce poëme, il y a un passage qui est relatif à l'histoire naturelle fantastique de l'époque, et il

fait assez bien connaître les croyances de cette nature qui circulaient alors en Espagne.

Vignier. Théâtre de l'Antechrist. La Rochelle, 1610.

Avec Grotius et de Hammond, c'est le livre à consulter sur l'être abominable dont la doctrine se répandra parmi les royaumes de Gog et de Magog, c'est-à-dire parmi les peuples septentrionaux.

Vincent de Beauvais. Le quadruple Miroir.

Voir à ce sujet le catalogue de M. P. Paris; il y a à la Bib. roy. 4 exemp. mss. de ce beau livre sous les nos 4898, 4900, 4901 et 4902.

Vincent le Blanc. Ses Voyages, in-4o.

Voici la description de l'arbre fantastique des Canaries, telle que nous la donne le véridique Vincent le Blanc. Tous les lecteurs reconnaîtront infailliblement le garoë dont il a été question dans le *Traité des Sciences occultes :* « En l'Isle de fer, se trouve cet arbre merveilleux dont les feuilles distilent de l'eau que les habitants boivent : l'arbre est couvert d'une petite nuée de couleur entre gris et blanc, et iamais elle ne diminue, n'y pour tempeste n'y pour vent, et n'a aucun mouvement ; et de là procède toute l'eau que l'arbre jette dans des cuves tout à l'entour, qui la reçoivent en telle abondance qu'elle suffit à abreuver tous les habitants et leurs bestiaux, sans qu'il se trouve autre eau en toute l'isle, qui sans cela seroit déserte, au lieu qu'avec cela, elle est fort habitée et fructifiante.

Voyage (Le) du pays Sainct-Patrix, auquel lieu on voit les peines du purgatoire, et aussi les ioyes de paradis. Imp. à Lyon sur le Rosne par Claude Nourry, lan mil cinq cens six. In-4o, fig. en bois, réimpr. fac-simile, tirée à 42 exempl.

« Ce roman merveilleux, d'une excessive rareté, diffère essentiellement de celui qui a pour titre :

Le Purgatoire Sainct Patrice, dont il existe trois éditions données au seizième siècle, de format in-4° et in-8°, par Trepperel et J. Bonfons. Il est en outre orné de bon nombre de figures singulières toutes analogues au sujet. »

Voyages imaginaires, Songes, Visions et Romans cabalistiques, recueillis par Garnier. Paris, 1787-89, 39 vol. in-8°.

W

Walckenaer (H.). Recherches sur la géographie ancienne et sur celle du moyen-âge. Paris, 1822-1823.

Ce livre du savant éditeur de Dicuil doit être nécessairement consulté.

Wieri (J.). Liber Apologeticus ; ejusdem Doctorum epistolæ ; pseudo-monarchia Dæmonum, et de Lamiis liber. *Basileæ, Oporinus*, 1577, in-4°.

Wright (Thomas). Popular treatise on science written during the middle ages.

Z

Zahn (Joannes). Specula physico-mathematico-historica notabilium ac mirabilium sciendorum et mundi mirabilis œconomia. Norimb., 1696, 3 vol. in-fol.

Les nombreuses planches de ce singulier ouvrage reproduisent une foule de figures fantastiques, que l'on voit réunies pour la première fois, et qui se rencontrent dans des ouvrages divers ; tels sont : Le *Vir marinus episcopi specie, anno* 1531 *captus in mari Baltico*, le *Monstrum marinum specie monachi*, le *Monstrum horrendum post terræ motum in Tuscia repertum, ann.* 1679.

Ces figures ont perdu néanmoins de leur naïveté première.

Zurara ou Azurara (Gomez Eannez de). Chronica de Guinea. 1 vol. pet. in-folio.

Magnifique ms. de la Bibliothèque royale de Paris, resté inédit jusqu'en 1841. L'auteur de ce petit livre fut assez heureux pour le signaler aux amis de la science. Il renferme l'histoire de l'infant don Henrique, dont l'activité persévérante devait faire évanouir à tout jamais les illusions de la cosmographie du moyen âge. Nous terminerons donc par lui la Bibliographie du *Monde enchanté*.

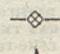
FIN DE LA BIBLIOGRAPHIE.

VOCABULAIRE ANALYTIQUE

OU

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU MONDE ENCHANTÉ.



A

B

D

E

E

G

L

S

T

W

FIN.



Mr Wright qui dans le temps a rendu
Compte de ce petit livre a donné un
long art. sur l'hist. nat. fabuleuse du
moyen âge, il a pub. également deux
précieux ouv. de Philippe de Thaun
Poëte Anglo-Normand du XIIme Siècle
V7 ann. arch. C4 p. 210

Le voyage du pays Saint Patrice.
Paris, 1840, pet. in 8. Goth. fig. sur
bois à 42 exemp.

Joh: herbinius Polonus de cataractis
supracaelestibus et subterraneis. item
de Cataractis paradisiacis et de situ
genuino paradisi ejusque topographia
hafn. 1670 in 4

Cortès s'engagea en 1525, avec Ch. quint
à soumettre la province Colima et
une Ile peuplée d'Amazones qui
abondait en or et en perles.!
il y a des détails fort curieux sur le vase de gênes
il Santo Cantino dans le mag. ency. C2

Th. Wright. S. Patrick's Purgatory Lond., 1844, in 8

Abauzit avait dressé une carte géograp-
-hique, pour indiquer avec certitude la posi-
-tion du Paradis terrestre.

Jean Mader a donné un traité des
bibliothèques antédiluviennes.

Mr de Castelnau a rencontré non loin
du Paraguay une peuplade qui croit à
l'immortalité de l'âme. Dieu est placé
derrière le soleil, et il s'occupe durant
-ant l'éternité des siècles à le faire -
mouvoir.

Pouchet. hist. des sc. nat. au moyen age 1853, in 8
la grande époque d'Artélices est
celle de la réforme de la Géographie

Le Bon Jules de St Génois - les Dragons du moyen
-âge Gand, 1840, avec 1 gr. 2 fr.

Vision de Tondalus récit mystique du XIIme S.
Mons 1837 in 8 7 fr.

Bouquairol. le Globe terrestre reconnu
vivant ou physiologie de la terre. Paris,
1848, 1 vol. in 8.

Le Purgatoire de St Patrice est redigé par henry moine de Saltry vers 1140

Mignot traités historiques et polémiques de la fin du monde 3 Vol. in 12.

Disquisitio physica ostenti duorum puerorum, quorum unus cum dente aureo, alter cum capite Giganteo Vilnæ in lithuania regni poloniæ provincia, spectabatur. Oliva, 1673. — l'auteur est un jésuite nommé Adalbert Tylkowsky dont le pseudonyme était hercinius

Le voyage imaginaire d'Iambulus Diodore (II 55-60)

Léonard Boulacre né en octobre 1670 et ministre en 1699, mourut en 1761. il a pub dans les mémoires de Trévoux avril 1743, un Article sur la magie prétendue de Vergile

Description de l'Ile de Formosa en Asie Amst. 1705 (1 v. 7 f) in 12, fig.

les Iles d'Antilia ou des Sept villes. M. de humboldt s'exerce au fond de ce mythe dans le tome 11, de l'hist de la Géographie du nouveau Continent. ces iles merveilleuses avaient été fondées par des échappés de la bataille du Guadalète, et furent 7 évêques, qui conduisirent cette émigration; de là le nom d'Ile des 7 évêques.

---

vers les régions du mont athos, on vous parle de Vrakopoula espèce de vampire dont on ne peut se délivrer qu'en lui perçant le cœur à minuit, au moment où il sort de sa tombe.

Berbiguier de Terre neuve du Thym surnommé le fléau des Farfadets est m. en 1838. il y a un article sur ce misérable fol dans le cabinet de lecture.

Ludovic de Cailleux le monde ante-diluvien poeme biblique en prose 1 v. in 8

Pouchet hist. des sciences nat. au moyen age ou albert le Grand et son époque Paris 1853 in 8

La terre de beurre des Canariens. Ile fantastique dont parle Feijoo, selon lui c'est l'image de l'Ile de fer réfléchie sur une masse de vapeurs très éloignée Nube especular ?? cette Ile fut gravement cédée dans le XVIme S. par le gouvernement Portugais à Louis Perdigon au moment où celui-ci se préparait à en faire la conquête ??

hist. de la Géo. du N. C. T. 2 p. 168.

voir dans Bruce, l'histoire de la ville pétrifiée de Ras-Sem où tout est transformé en pierre même les habitans.

l'abbé Ricard —— Les grèner Paris 1691 in

Les unicornes de la Collection de Philippe II formaient un total évalué à un million. lisez le pet. vol. de Balthazar Poreño. Dichos y hechos de Philippe II. p. 124

Sir hermes de Peath (Collin de Plancy voyage au Centre de la terre ou aventures de ... de Clairancy dans le Spitzberg. Paris, 1821, 3 vol. in 12.

Brungund composa un ouvrage pour prouver que toutes les planettes sont habitées comme la terre par des animaux raisonnables mais d'une autre espèce que la nôtre et ce livre ne fut imp. qu'après la mort de l'auteur en 1698. Les fameux dialogues de Fontenelle avaient paru en 1686.

en l'année 1607 deux hommes de l'equipage de Hudson voient positivement des syrènes à peau remarquablement blanche et à longs cheveux noirs. Desborough Cooley, T2 p. 161.

vers 1603, le bruit courait que vers le Cap blanco par les 43° Côte de la Californie une rivière rapide conduisait à une ville populeuse nommée Quivira, abordée jadis par des allemands naufragés. expédit de Vizcaino dans Greenhow hist. de la Californie p. 93. –

La plus célèbre des expéditions à la recherche del Dorado eut lieu en 1595; elle fut entreprise par Berrio, par suite des contes faits un peu antérieurement. un certain Martinez égaré, au temps d'Ordaz, prétendait avoir été conduit dans la Cité de Manoa. D. Domingo Vera, Mestre de Camp de Berrio, recruta plus de 2000 personnes en Europe pour cette folle expédition qui eut les résultats les plus désastreux. un Portugais nommé Alvaro Jorge, s'avança en définitive à la tête de 200 hommes d'armes, à la recherche de la Cité de Manoa, mais il ne peut parvenir qu'au Cerro de los Totumos: trente individus seulement échappèrent à cette terrible incursion.

voy. Maria Baralt rés. de la historia de venezuela p. 256.

P. Cexelii. Phoenix visus et auditus Amst. 1706 in 4
les grandes et inestimables chroniques
du grand et énorme géant Gargantua
in 16 d'une feuille 1/16 ch. Crapelet à
Paris.

hermani Grabe Lubecensis. de
Ictu Tarentulae et vi musicae in
ejus curatione. Conjectura physico
medica. francof., 1679, in 8. bib. Sg.

hist de la médecine par Sprengel
trad. par Jourdan.

Voir ce que pensait Radama Roi des
Ovas, touchant les Kimos, et une
prétendue colonne de cristal de roche,
dans la quelle se trouvent incrustés
deux poissons. Voy. L. Carayon. —
hist. de l'établissement des français à
Madagascar. intr. p XI.

on trouvera dans le 2me voyage de Bossu la
description fort sérieuse du Mahouat ou
qui devient arbrisseau. Voy. p. 381. ce
livre a été composé en 1771!

le P. de Eguiluz 1693 place le Pattiti chez
les Caryivavas.

Traité de salamandrae terrestris vita Ber. 1827 in f.

En l'an de grace 1845 une certaine femme nommée la Vve Chaffée, a été ouïe s'écriant dans l'Eglise de St Séverin : hélas, mon dieu ! quand ferez-vous donc rentrer le soleil dans ses dignités ; le laisserez-vous donc ainsi dormir et se coucher les trois quarts du temps ? »

le parasite. —— Mormon hist. com., 1650, in 8. par l'abbé Lefèvre

Les mormons d'Amérique forment une secte des plus curieuses, obéissant à une bible de leur invention. le fondateur est un nommé Smith (Joseph), qui trouva le livre sacré de la foi nouvelle sous une grosse pierre, où il était caché depuis l'éternité. Ces sectaires se sont établis sur les bords du Missouri territoire des Illinois. le principal siège du Mormonisme est une ville nommée Novoo ou Nauvoo, c'est une Jérusalem nouvelle avec son temple

Voy. l'époque 1er Novembre 1845.

Le voyage du pays S. Patrice, auquel lieu on voit les peines du purgatoire. Paris, 1840 in 8. goth. 42 cr.

Mme Clément - le Corbeau Sanglant.

un Portugais nommé Jozé Pereira Bayam, a donné l'histoire du trou de St Patrice sous ce titre: Retrato do Purgatorio e suas penas. Lisboa, 1742, in 8. il y a des faits nouveaux.

Camice l'enchantée, ville d'afrique, au milieu des montagnes, dont parle Garcia de Resende.

ô Bois d'enchantements, forêt de Brécilien, où dans son fol amour s'est endormi Merlin. Les Bretons par Brizeux. p. 196.

Voyez l'Ile de obscurité, dans la Cosmographie d'Ortelius p. 103. récit d'Albert Crantz.

La Cyclure de harlan, que l'on voyait en 1854 et qui apparut à l'ami du Nord!

Kerner (Justinus) La femme prophète de Prévorst, ou découvertes relatives à la vie intérieure de l'homme et à l'énergie du monde terrestre par le monde des esprits. Cotta, 1832, Stuttgard et Tubingen. Ce livre écrit en allemand doit être joint à ma Bibliographie spéciale.

Belalcazar mourut de chagrin à Carthagène 1549

Goldsmith hist. of the earth, an animal nature 1811 4 vol. 8°
Frédérica Hauffe voyait dans un verre d'eau; les personnes et les carosses une heure avant que ces objets invisibles pour moi fussent même à la porte de la maison. T. 1er de Journal l'époque art. de André Delrieu. 12°

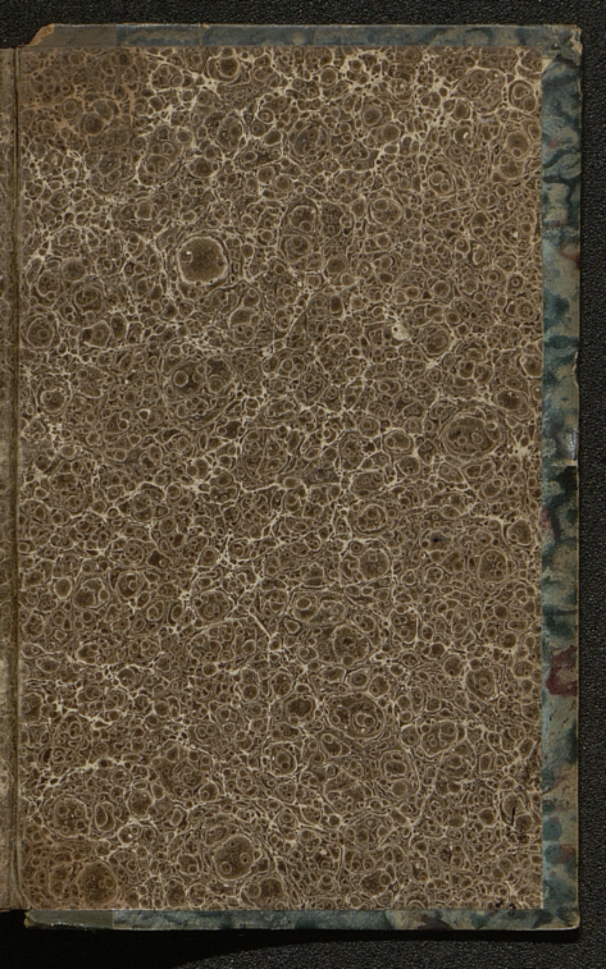
Kerner se servait des esprits malins comme de remèdes héroïques.

Hernando d'Escalante Fontaneda chercha à la Floride le fleuve de Jouvence, que l'on désignait sous le nom de fleuve du Jourdain il raconte l'histoire de Ponce de Léon et il ajoute — pendant que j'étais prisonnier dans ce pays, je me suis baigné dans un grand nombre de rivières, mais je n'ai jamais trouvé la bonne. Collect. de Ternaux Compans.

Description magnifique de l'Eldorado de Canderi dans Montesinos – Collect. Ternaux

La Caverne de la M'taya et son serpent gigantesque. Cette grotte digne du monde enchanté existe entre Bone et Constantine revue de l'orient, novembre 1845.






5
RE



